

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

SAS [094] – Arnaque à Brunei

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ARNAQUE À BRUNEI

GERARD DE VILLIERS

GERARD DE VILLIERS

ARNAQUE

A

BRUNEI

CHAPITRE PREMIER

Peggy Mei-Ling acheva d'un geste sûr le maquillage de son œil droit, l'allongeant d'un trait vert ; s'attaquant ensuite à sa bouche, elle se dessina deux lèvres encore plus pulpeuses que les siennes. Avec son teint très clair et son visage ovale aux yeux à peine bridés, elle ressemblait plus à une Eurasienne qu'à une Chinoise. De sa mère, originaire de Mandchourie, elle tenait sa taille, immense pour une Asiatique. Ses cheveux courts et ondulés n'avaient rien à voir avec les habituelles « baguettes de tambour », raides et noires, de ses sœurs de race.

Son maquillage terminé, Peggy Mei-Ling recula un peu, examinant dans la glace sa silhouette d'un œil critique. Les jambes bien galbées qui émergeaient de sa courte jupe noire étaient encore allongées par des escarpins aux talons de douze centimètres. Sa poitrine n'était pas énorme mais son maintien très droit la faisait paraître plus importante. On la prenait parfois pour une Italienne, et seule la forme de ses yeux trahissait son origine. L'expression hautaine et presque méprisante qu'elle arborait naturellement lui avait fait obtenir plusieurs rôles de garce dans des films produits à Hong-Kong. Lorsqu'elle pénétrait dans le hall de l'hôtel Peninsula à Kowloon, de sa démarche impériale et sensuelle à la fois, les yeux dissimulés derrière de larges lunettes noires, la bouche rouge et charnue peinte comme un phare, les longues jambes découvertes jusqu'à mi-cuisses, tous les mâles présents n'avaient qu'une idée : la mettre dans leur lit. Elle avait tenu bon six mois. Puis, le jour où un trafiquant d'héroïne adipeux, cynique et milliardaire, lui avait offert pour un week-end ce qu'elle gagnait en trois films, Peggy Mei-Ling avait compris où se trouvait son avenir.

L'exploitation de ce nouveau filon de courtisane de luxe l'avait amenée à Brunei, minuscule sultanat de 6 000 km², coincé sur la côte nord-ouest de Bornéo, entre le Sarawak et le Sabah, Etats malais pas même 200 000 habitants, mais assez de pétrole et de gaz naturel pour en faire le deuxième pays le plus riche du monde par tête d'habitant,

après les USA... Comme ces richesses étaient plutôt inégalement réparties, au profit du Sultan et de sa famille, Peggy Mei-Ling avait encore de beaux jours devant elle. Durant ces escapades, son agent, à Hong-Kong, prétendait qu'elle tournait en Europe, ce qui sauvait la face. Moyennant un modeste pourcentage de 5 % sur les dollars gagnés à la sueur de ses cuisses.

Son maquillage terminé, Peggy, qui s'appelait en réalité Tang, alluma une cigarette et commença à lire son horoscope chinois, pour tromper sa nervosité. Ce dernier séjour à Brunei lui avait déjà rapporté une petite fortune et, aujourd'hui, elle allait encore l'arrondir.

John Sanborn se rua dans la cabine et appuya sur le bouton du cinquième. Les deux ascenseurs du Sheraton Utama, unique et relatif fleuron hôtelier de Bandar Sen Begawan, capitale du Sultanat de Brunei, étaient d'une lenteur exaspérante. Il avait dû patienter d'interminables minutes dans le lobby, heureusement désert à cette heure matinale. L'Américain n'aimait pas beaucoup qu'on suive ses faits et gestes. Spécialement ce jour-là. Mais plusieurs de ses compatriotes habitaient l'hôtel, ce qui pouvait expliquer ses visites. Arrivé au cinquième, il courut presque le long du couloir, jusqu'à la chambre 532. Il frappa deux coups légers et attendit, le cœur battant. Depuis qu'il avait rencontré Peggy Mei-Ling au Maillet, le bar du Sheraton, à l'occasion d'un cocktail, il rêvait de la sauter. Hélas, la Chinoise jouait les vierges effarouchées, un comportement qui faisait encore plus enrager John Sanborn, puisqu'il connaissait les vraies raisons de sa présence à Brunei... Et puis quelques jours plus tôt, au bord de la piscine grande comme un dé à coudre du Sheraton où il venait se tremper tous les jours, l'attitude de la jeune femme avait nettement changé !

Après un bavardage banal, Peggy Mei-Ling n'avait pas protesté lorsqu'il l'avait raccompagnée jusqu'à sa chambre.

Il était même entré avec elle et, presque sans préliminaires, avait enfin goûté à sa bouche, s'aventurant même à quelques caresses plus précises.

Ensuite, elle l'avait forcé à s'asseoir à deux mètres d'elle et ils avaient parlé. La jeune Chinoise semblait déprimée. L'ennui d'attendre dans une chambre le bon vouloir de ses « sponsors », le manque de liberté, l'absence de distractions. Le téléphone les avait interrompus, et Peggy

Mei-Ling avait suggéré

— Demain, je serai au Country Club de Jerudong. Il y a un cocktail. Si vous pouvez passer...

John Sanborn avait salivé vingt-quatre heures, rêvant à cette superbe salope orientale qui lui avait mis le feu au ventre. A Jerudong, il l'avait trouvée encore plus somptueuse dans sa longue robe en lamé doré. Entre deux jus d'orange elle avait été plus loin dans ses confidences : venue pour une quinzaine de jours à Brunei, elle y était pratiquement retenue de force ! Un des frères du Sultan, le prince Mahmoud, plus connu sous le sobriquet de « Sex-Machine » ne voulait plus la laisser partir. L'Américain n'avait pas vraiment été surpris. Mahmoud ne pensait qu'à assouvir des besoins sexuels illimités. Faisant venir des Philippines de pleins charters de putes. Avec son visage aplati aux mâchoires saillantes, ses moustaches de Mongol retombant de chaque côté de la bouche et son front bas, il représentait à merveille le chaînon manquant entre l'Homme et le Singe dans la chaîne darwinienne. Compensant son physique peu avantageux par des paquets de dollars. Entreposant ses créatures au Sheraton et les consommant dans sa « beach-house » de Jerudong, bourrée de miroirs sans tain, de water-beds et de caméras, gardée par des gurkahs incorruptibles et moustachus.

— J'ai essayé de partir sans rien dire, avait conclu Peggy Mei-Ling. On m'a refoulée à l'aéroport. Le Police Commissioner [1] est le cousin du Sultan. Et puis, je suis chinoise, alors...

A Brunei, les Chinois avaient à peu près les mêmes droits que les juifs en URSS. Pas de citoyenneté, des titres de séjour révocables et l'expulsion au premier Soupîr de travers.

La soirée se terminait, l'orchestre local pliait bagages. Peggy avait demandé à John Sanborn, qui ne voyait pas encore où elle voulait en venir, s'il pouvait la raccompagner au Sheraton. Ce soir-là, « Sex-Machine » était en train de croquer un charter tout frais de Philippines. C'est dans la voiture qu'elle avait découvert son jeu en disant :

— Il paraît qu'il y a un moyen de sortir de Brunei sans passer par l'aéroport. Une piste qui part du village de Lumapas et atteint Limbang, en Malaisie, sans aucun contrôle. Là-bas, il y a un aéroport et j'ai gardé mon passeport. Vous ne pourriez pas m'aider à trouver quelqu'un qui m'emmène ? Je le paierais bien. Il faut absolument que je reparte pour Hong-Kong, Je dois commencer un film.

John Sanborn avait souri intérieurement. On y était ! Avec les

Chinoises, les rapports étaient simples, basés sur le troc. Peggy savait qu'il avait envie d'elle et, comme tout Brunei, qu'il était le chef de station de la CIA. Le profil idéal à ses yeux. Les espions devaient bien savoir traverser les frontières illégalement...

Quant au paiement, ce ne serait pas forcément des dollars, qu'il ne possédait d'ailleurs pas, étant donné les tarifs de la Chinoise.

— Ce ne doit pas être très facile, avait prudemment dit l'Américain. Je vais voir.

Avant de le quitter à l'entrée du Sheraton, Peggy lui avait lancé un regard brûlant qui avait fait monter d'un cran son désir.

Dès le lendemain, il s'était discrètement renseigné sur la filière Lumapas auprès d'un de ses contacts qui lui en avait confirmé l'existence. Normalement, on se rendait à Limbang par la Brunei River, après un contrôle des passeports à l'embarcadère de Jalan Mac Arthur. Bien que cette bourgade malaise ne soit qu'un trou infâme en pleine jungle, au bord d'un fleuve boueux, Limbang était l'exutoire des Brunéiens, las de la rigueur islamique du Sultanat. Musulman, le Sultan tenait à remercier Allah de son immense fortune par un intégrisme sourcilieux. A Limbang, la bière coulait à flots, les putes pullulaient et les combats de coqs étaient autorisés.

Le chef de station de la CIA n'avait pas hésité longtemps.

Cette innocente balade allait lui ouvrir les cuisses de la pulpeuse Peggy et, en cas de problème, il pourrait toujours expliquer à sa hiérarchie qu'il cherchait une voie d'exfiltration possible. Cela faisait partie de son job.

— Je vais vous emmener moi-même à Limbang, avait-il annoncé deux heures plus tard à Peggy, au bord de la piscine du Sheraton.

— Oh, c'est merveilleux ! Vous feriez cela pour moi ? s'était-elle exclamée avec une fausse naïveté.

Le naturel revenant au galop, très vite, elle avait ajouté

— Il faudrait partir mardi, il y a un vol pour Kuching en Malaisie avec correspondance pour Singapour.

Trois jours plus tard. Le temps avait passé avec une lenteur exaspérante. John Sanborn savait qu'en bonne Chinoise, Peggy essaierait peut-être de ne pas payer. Ce qui le mettait d'une humeur de

chien...

Maintenant, on y était. Mardi matin huit heures. Il n'avait pas revu Peggy depuis leur dernière conversation.

La poignée de la porte du 532 tourna doucement et le battant s'écarta sur Peggy Mei-Ling. Les angoisses sexuelles de John Sanborn s'envolèrent d'un coup. Le maquillage provocant de la Chinoise était la peinture de guerre d'une courtisane prête à céder.

— Vous n'avez vu personne de suspect dans le lobby ? demanda-t-elle.

Des barbouzes à la solde du Palais y traînaient souvent, cherchant à glaner quelques ragots pour les flics de la « Special Branch », la police politique du Sultan. John Sanborn balaya la chambre du regard :

— Non, dit-il. Mais où sont vos bagages ?

— Les femmes de chambre travaillent toutes pour la Special Branch. Je ne voulais pas attirer l'attention. J'ai juste ça, répliqua Peggy Mei-Ling.

Elle désignait un vanity-case bleu pâle posé à côté de la télé et une bouteille de cognac Gaston de Lagrange. Les gens de Hong-Kong en étaient de gros consommateurs et il coûtait trois fois moins cher à Brunei pour les étrangers.

— Je suis prête, ajouta-t-elle, nous pouvons partir... Ses traits reflétaient une candeur totale. John Sanborn s'amusa de cet ultime marchandage. Il était en position de force et Peggy ne lui ferait pas le numéro « demain, on rase gratis ».

— Nous avons le temps, fit-il.

Il s'approcha, posa les mains sur ses hanches et l'attira doucement mais fermement. La Chinoise se laissa faire. Le sang se rua dans les artères de l'Américain quand il sentit son ventre s'appuyer docilement contre le sien. Très droite, elle regardait derrière lui l'écran de télévision où un barbu enturbanné commentait un verset du Coran. La lecture du Coran étant le sport national brunéien. John Sanborn voulut embrasser Peggy, mais elle détourna la tête et il dut se contenter d'enfouir sa bouche dans son cou parfumé. Ses mains quittèrent les hanches pour les seins, à peine protégés par le chemisier. Peggy remarqua de la même voix calme :

— Nous devrions partir.

La respiration de John s'accéléra, son désir explosait, sa virilité, tendue soudain à lui faire mal, semblait le coller au ventre de la jeune femme comme une soudure.

Il avait bien l'intention de ne pas sortir de cette chambre avant d'avoir obtenu ce qu'il voulait. Il entreprit d'explorer le corps délié de la Chinoise, glissant le long de la jupe noire ajustée, revenant aux pointes dressées sous le chemisier, caressant la croupe cambrée et ferme. Sa bouche chercha à nouveau celle de Peggy, qui se déroba encore. Ça devait la révolter de donner ce qu'elle vendait d'habitude. Il insista, réussit à forcer ses lèvres et sentit venir enfin à la rencontre de la sienne la pointe d'une langue timide. Comme deux papillons fatigués, les longues mains aux interminables ongles écarlates se posèrent sur sa chemise, massant doucement la poitrine de John...

Il eut l'impression qu'on lui versait du plomb en fusion dans l'estomac.

Peggy savait ce qu'elle faisait. Pinçant et caressant ses mamelons, ondulant imperceptiblement des hanches, elle amena en quelques minutes l'Américain au bord de l'extase. Avec une fausse maladresse, ses doigts défirent quelques boutons de sa chemise et elle reprit son travail de fond sans obstacle. John Sanborn en gémissait de bonheur. Il saisit une des mains qui le torturaient si exquisément et la posa sur sa virilité. Avec un petit cri effarouché, Peggy Mei-Ling sembla découvrir la formidable érection qu'elle avait patiemment développée...

John se détendit intérieurement. Il tenait son sucre d'orge. Plus besoin d'avancer sur la pointe des pieds...

D'un geste sûr, il défit la fermeture de la jupe droite qui tomba aux pieds de Peggy, dévoilant les longues cuisses musclées, le ventre bombé, à peine protégé par un nuage de dentelles blanches.

La Chinoise avait renoncé à son numéro de jeune fille farouche. Ses longs doigts s'emparèrent du sexe durci, le massant avec habileté, fruit d'une longue habitude. John écrasa sa bouche sur la sienne et enfouit sa main dans la dentelle blanche.

— Oh oui ! murmura Peggy.

Les jambes légèrement écartées, elle ponctuait ses caresses de légers soupirs. John lui arracha presque son rempart de dentelles, la fouillant à pleine main. Les doigts crochés en elle, il poussa Peggy vers le lit. Docilement sa bouche s'empara de lui pour une fellation d'une douceur et d'une technique admirables. John Sanborn dut la

repousser, afin de ne pas exploser sur-le-champ.

Il reprit sa caresse là où il l'avait laissée et Peggy s'anima soudain, soulevant ses reins en arc de cercle, grognant, gémissant, les cuisses ouvertes.

— Ahahahh...

Elle cria, les jambes tendues d'un coup, les yeux révulsés, en proie à un orgasme peut-être feint, mais très convaincant. John avait l'impression d'avoir une barre de fonte en fusion entre les jambes. Avidement, il bascula sur la Chinoise qui replia aussitôt les jambes et poussa une exclamation ravie lorsqu'il s'enfonça en elle d'un seul coup.

— Oh, tu es gros !

Tétanisé d'excitation, John demeura quelques secondes immobile, essayant de maîtriser les palpitations de son sexe enfoui jusqu'à la garde dans son fourreau de velours.

Pour se déconnecter, il s'intéressa quelques secondes au Coran, sur l'écran de la télé, puis se mit à bouger, savourant son plaisir. Depuis sa première rencontre avec Peggy, il avait rêvé à ce moment-là. Le regard trouble de la Chinoise l'excitait encore plus. Il voulait faire durer le plaisir et commença à se retirer très lentement pour revenir de tout son poids, lui repliant les cuisses pour mieux la pilonner. Il avait la sensation de la transpercer, de l'ouvrir en deux. Les bras en croix, la bouche entrouverte, Peggy se laissait prendre comme une esclave soumise.

Ses bras se replièrent et ses doigts se posèrent sur la poitrine de l'Américain, reprenant leur sarabande infernale sur ses mamelons, une caresse qui, son expérience le lui avait appris, rendait les hommes fous.

John Sanborn gronda comme un fauve, s'activant de plus belle. Une sensation fulgurante vint alors s'ajouter à celles qu'il éprouvait déjà. Peggy Mei-Ling le massait avec ses muscles internes, créant un effet extraordinaire. Il voyait son ventre onduler, se gonfler et sentait son sexe comme aspiré tandis qu'elle l'observait avec un sourire angélique.

— Arrête ! Arrête ! grommela-t-il. Je veux te...

Il ne finit pas sa phrase. La combinaison des ongles sur ses seins et de ce sexe qui l'aspirait le faisait exploser. Il lâcha sa semence, se sentant

dix ans de moins, avec un cri sauvage, écrasant le corps sublime et fragile de la jeune Chinoise. Celle-ci, les jambes nouées dans son dos, pompa jusqu'à sa dernière goutte de sperme, l'air toujours aussi innocent.

Quand il retomba sur le côté, elle s'enfuit discrètement vers la salle de bains. Laissant John cuver son fabuleux orgasme.

Ce dernier avait repris une tenue décente lorsqu'elle réapparut, avec un maquillage tout neuf. L'ondulation de ses hanches était tellement chargée de sensualité que John eut envie d'elle à nouveau. Elle le lut dans son regard et lui adressa un sourire désarmant.

— Allez-y. Je vous rejoins en bas dans le parking. John Sanborn effleura ses lèvres, se disant qu'il aurait peut-être encore le loisir d'en profiter à Limbang : les avions malais étaient souvent en retard. Il sortit, bousculant presque une minuscule femme de chambre Singapourienne qui lui adressa un sourire complice. John avait déjà acheté ses charmes à plusieurs reprises.

Le lobby était toujours désert. Une pluie diluvienne s'abattait sur Bandar Sen Begawan, vidant les rues. Le portier se précipita avec un énorme parapluie, accompagnant John à sa Range-Rover. La pluie tambourinait sur la tôle avec un bruit assourdissant. Brunei, placé à la limite des moussons du sud et du nord, profitait souvent des deux... Il pleuvait depuis près d'un an...

Au volant de la Range, l'Américain se gara sur le côté du Sheraton, hors de vue de l'entrée principale, juste en face de l'escalier d'incendie extérieur.

Peggy Mei-Ling apparut dix minutes plus tard sur la plate-forme du cinquième, son vanity-case et son Gaston de Lagrange à la main. John, le ventre à nouveau en feu, put admirer à travers le rideau de pluie ses longues jambes découvertes par la jupe ultra-courte.

Il descendit lui ouvrir la portière. La Chinoise monta à côté de lui avec un sourire enjoué.

— Chez nous, en Chine, on dit que la pluie porte bonheur.

John Sanborn s'était déjà engagé dans Sungai Kianggeh, la grande avenue longeant le Sheraton. Il tourna un peu plus loin sur la gauche afin de rejoindre Jalan Tutong. Sous la pluie, Bandar Sen Begawan était encore plus triste avec ses bâtiments officiels sans grâce et sa végétation détrempée. Une petite ville de province tropicale.

Peggy Mei-Ling, la tête très droite, semblait transformée en statue. John Sanborn posa une main sur sa cuisse nue et l'y laissa. Le contact de sa peau lui donna la chair de poule. Jusque-là, ça s'était bien passé. Il espérait que personne n'avait vu la Chinoise quitter le Sheraton. Sur sa gauche apparut la coupole d'or de la mosquée du palais Nural Iman, étrange construction mi-asiatique, mi-arabe, occupant le sommet d'une colline au nord de la Brunei River, cernée d'une pelouse verdoyante. Le Sultan n'en sortait guère et les deux principaux ministères, la Défense et l'Intérieur, y avaient leurs bureaux. Deux gardes chamarrés veillaient devant les grilles dorées de ce Disneyland tropical.

John Sanborn consulta sa montre.

— On sera à Lumapas dans une demi-heure, annonça-t-il. Et, si tout se passe bien, à Limbang dans deux heures.

Lumapas se trouvait à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau. Seulement, pour l'atteindre, il fallait descendre vers le sud-ouest, le long de la Brunei River, en réalité un bras de mer dépourvu de tout pont. Un détour assez considérable.

L'Etat de Brunei était divisé en deux enclaves entre lesquels s'enfonçait comme un coin l'extrémité du Sarawak, province malaise, avec la petite ville de Limbang, en bordure d'un des innombrables bras de mer sillonnant cette partie nord de Bornéo.

Malgré ses milliards de dollars, le Sultan de Brunei n'avait jamais pu racheter à la Malaisie ce petit bout de jungle qui lui aurait permis d'avoir un pays d'un seul tenant...

La pluie recommença à tomber et John Sanborn mit ses essuie-glace en marche. Un peu inquiet. Pour parvenir à Limbang, il n'y avait qu'une mauvaise piste, vite détrempée et difficile à pratiquer. Il faudrait aussi franchir deux gués. Les quatre roues motrices de la Range-Rover ne seraient pas de trop. Les habitations s'espaçaient, faisant place à la jungle des deux côtés de la route, coupée parfois d'une rizièrre. Vingt minutes plus tard, il était à Masin et tournait à gauche. La circulation était de plus en plus clairsemée, cette voie était un cul-de-sac. D'énormes nuages noirs semblaient prêts à s'écraser sur les frondaisons vertes et il régnait une température de sauna.

Un quart d'heure plus tard, ils atteignirent un petit kampong [2] regroupé autour d'une unique rue rectiligne.

La pluie avait un peu diminué. John Sanborn ralentit. Au bout du

village, la route goudronnée se terminait brutalement, faisant place à une piste étroite et défoncée. Aucune barrière, aucun signe particulier et pourtant c'était la frontière entre le Brunei et la Malaisie.

L'Américain stoppa et passa le crabotage. Un vieux paysan le doubla, trotinant sous la pluie, un jerrican d'essence sur l'épaule. Les Malais de la zone frontalière venaient faire leurs achats à Brunei où l'essence subventionnée était beaucoup moins chère.

Devant eux, c'était la Malaisie. Une piste s'enfonçant dans la jungle entre des champs d'ananas et quelques maisons de bois sur pilotis.

— On y va ! lança John.

Peggy Mei-Ling poussa un petit cri quand la Range plongea dans un énorme nid-de-poule qui aurait contenu un bébé éléphant. Le moteur rugit, la Chinoise glissa sur son siège, découvrant généreusement ses cuisses. John se dit qu'une fois dans la jungle, il pourrait toujours faire une petite halte-câlins.

— On sera à Limbang dans une heure !

Si les pluies n'avaient pas rendu les deux gués impraticables...

Maintenant qu'il s'était offert son fantasme, il était quand même un peu inquiet. Emmener clandestinement hors du pays une invitée du Palais, s'il y avait un problème, c'était la porte ouverte à un bel incident diplomatique et la fin de sa carrière à la CIA... Il avait hâte d'être revenu.

Devant eux, la piste semblait se dissoudre dans l'impénétrable forêt tropicale, avalée par la végétation luxuriante. Près d'un million de kilomètres carrés de jungle... En bordure, il y avait un peu de civilisation. De petits champs d'ananas jalonnaient la piste. Ils doublèrent encore trois Malais poussant des bicyclettes lourdement chargées, les épaules courbées sous la pluie. Ils virent encore quelques tabangs [3] juchées sur pilotis puis la jungle se referma autour d'eux.

John Sanborn se concentra sur sa conduite. La Range rebondissait de trou en trou et le volant lui sautait sans cesse à la figure. Entre les rugissements du moteur, le craquement du crabot, la pluie qui frappait le pare-brise en brusques rafales, ses rêves érotiques se dissolvaient. Ce n'était même plus une piste ! Tout juste un sentier qui zigzagait au milieu d'une jungle compacte. La Range hurla soudain, les roues arrière engluées dans un magma verdâtre.

Centimètre par centimètre, John Sanborn parvint à arracher le véhicule à la fondrière. La buée avait envahi les vitres et le maquillage de Peggy coulait lamentablement. Son chemisier était collé à sa peau par la transpiration, moulant sa poitrine aiguë. John se demanda soudain s'ils allaient réussir. Leur vitesse ne dépassait pas cinq kilomètres à l'heure. Ils n'avaient même pas encore franchi le premier gué. Une grosse liane frappa le pare-brise à le faire exploser. Instinctivement, Peggy se rejeta en arrière avec un cri terrifié.

— On va bientôt arriver au gué, promet-il.

Cela tournait au cauchemar. La pluie cessa et le sol se mit aussitôt à fumer... La piste se séparait en deux. John prit à droite un peu au hasard. Cent mètres plus loin, le sentier s'élargit et ils, aperçurent un ruisseau d'eau boueuse s'écoulant rapidement entre deux berges bordées de palétuviers. Le gué ! Une autre Range était arrêtée devant, juste au bord de l'eau.

— Shit ! jura John. On ne peut pas passer.

L'Américain parcourut encore quelques mètres et stoppa. De toute façon, l'autre véhicule obstruait la piste.

John Sanborn mit pied à terre. Impossible de faire demi-tour, le sentier était trop étroit. La chaleur humide lui tomba sur les épaules. Intrigué, il se demandait qui étaient les gens assez fous pour être venus se perdre dans ce coin. On ne chassait pas et il n'y avait pas le moindre village aux alentours. Quant à la contrebande, elle était essentiellement locale... Pataugeant dans la boue, il s'approcha de l'autre Range.

La portière du conducteur s'ouvrit et un homme sauta à terre. Un Malais en tenue kaki. L'Américain lui sourit.

— You're stuck ? [4]

L'autre inclina la tête affirmativement. Dans le véhicule, John Sanborn aperçut trois autres hommes. Des Blancs. Celui qui était à côté du conducteur descendit et fit le tour du véhicule. John éprouva une vive surprise. Il le connaissait ! C'était Michael Hodges, le chef de la

sécurité rapprochée du Sultan, un mercenaire britannique recruté par le patron local du MI 6 [5], le superintendant Guy Hamilton. Massif, les yeux très bleus, avec des lèvres minces et un nez en bec d'aigle. Il s'était battu au Yémen du Nord et n'avait pas bonne réputation...

C'était ennuyeux s'il voyait la Chinoise... Il en parlerait sûrement à son chef. Dissimulant sa contrariété, l'Américain lui tendit la main.

L'Anglais la prit avec un sourire un peu figé. Ses épaules étaient incroyablement larges.

John Sanborn sentit les doigts du mercenaire le serrer avec une force inhabituelle pour une simple poignée de main. Il gardait ses doigts prisonniers dans la sienne, comme le geste symbolique d'un politicien devant des photographes. Sans lâcher les doigts de l'Américain, il se baissa soudain.

Sa main gauche fila le long de sa botte, puis remonta et, quand il se redressa, il tenait le manche d'un poignard commando à la lame énorme.

— Hé !

John Sanborn voulut faire un pas en arrière, mais restait retenu par la poigne terrible du mercenaire. Comme dans un cauchemar, il vit celui-ci ramener le bras gauche en arrière.

Une fraction de seconde plus tard, le poignard partit à l'horizontale, droit sur son ventre. La lame s'enfonça juste sous le sternum, de près de vingt centimètres. Dans un geste futile de défense, John Sanborn essaya, de la main gauche, d'écarter le poignet du tueur. Mais Michael Hodges, d'un élan de tout son corps, propulsa le poignard de bas en haut, comme un boucher éventrant une carcasse de bœuf. Une douleur fulgurante foudroya l'Américain. Il sentit sa poitrine éclater et sa vue se brouilla. La pointe atteignit le cœur, et ce fut comme une décharge de cent mille volts.

Ses jambes se dérochèrent sous lui, mais il resta debout, piqué à la pointe de l'arme qui le tuait. Les jambes écartées, Michael Hodges tourna légèrement la lame de droite à gauche, afin d'achever de sectionner l'aorte puis la retira d'un geste sec.

John Sanborn s'effondra, secoué encore de quelques spasmes. Enjambant son corps, le tueur se dirigea alors vers la Range-Rover et ouvrit la portière droite. Peggy Mei-Ling pivotait déjà pour sortir. Michael Hodges l'aida poliment à mettre pied terre. La Chinoise posa

tranquillement son vanity case sur le capot, en sortit un kleenex avec lequel et entreprit d'essuyer le mélange de sueur et de poussière qui recouvrait son visage. Son regard absent fixait le corps de John Sanborn, à quelques mètres comme le cadavre d'un rongeur écrasé par une voiture.

Le Malais et un autre Blanc fouillèrent rapidement le corps de John Sanborn puis le traînèrent vers la rivière. Un troisième suivait, tirant un cube de ciment d'où émergeait une chaîne terminée par une menotte. Ils la passèrent autour d'une des chevilles du mort, puis entreprirent de saucissonner le cadavre avec un gros fil de fer.

Peggy Mei-Ling travaillait dur à son raccord de maquillage, avec des grimaces presque comiques. La chaleur faisait couler le rimmel dès qu'elle l'appliquait.

Aussi eût-elle beaucoup de mal à se refaire des yeux comme elle aimait, ombrés de noir et soulignés de vert, ce qui les allongeait. Michael Hodges s'approcha.

— Nous partons, annonça-t-il.

Comme elle ne répondait pas, occupée à redessiner ses grosses lèvres au pinceau, il ajouta : Please. En appuyant exagérément sur le mot.

La Chinoise reprit sa place dans la Range. Le Malais grimpa à la place de John Sanborn, repartant en marche arrière. Cent mètres plus loin, il pouvait faire demi-tour. Michael Hodges était remonté au volant de la première Range-Rover. Dans la voiture qui reculait, Peggy regardait les deux hommes faire basculer le corps de John Sanborn dans la rivière dont l'eau marron l'engloutit aussitôt.

CHAPITRE II

— Nous commençons notre descente sur Bangkok, attachez vos ceintures et redressez vos sièges...

La voix suave de l'hôtesse fit émerger Malko de sa béatitude. Ayant dégusté le caviar et le homard servis après le décollage de Paris, il s'était endormi sans même regarder le film. Le vol Air France étant non-stop, contrairement aux cinq autres vols hebdomadaires sur la Thaïlande, il avait pu récupérer plus de dix heures, couché dans son siège à commande électrique de première classe aussi confortable qu'un lit. Même le petit déjeuner ne l'avait pas réveillé. Il regarda par le hublot les rizières d'un vert cru, sous le soleil brûlant. Il aimait l'Asie. En Autriche, il faisait gris et froid. A Paris aussi. Ça commençait mieux que son voyage pour Cuba si tragiquement terminé [6].

Mais pour attraper l'Air France Paris-Bangkok sans escale du vendredi soir, il avait raté le briefing prévu par le chef de station de la CIA à Vienne. Tout ce qu'on lui avait dit, c'est que la Company avait un problème délicat à résoudre dans le Sultanat de Brunei, au nord-ouest de l'île de Bornéo. Au bout du monde...

Malko avait eu beau se creuser la tête, il ne voyait pas ce que la CIA pouvait fricoter avec l'homme le plus riche du monde, Hadj Hassan al Bolkiab Muizzaddin Waddaulah, le jeune Sultan de Brunei.

Les roues du 747 d'Air France touchèrent le sol. Ils venaient de se poser à Don Muang. Un homme massif l'attendait à la coupée en compagnie d'un Thaï qui lui arrivait à peine à la poitrine. Jerry Mulligan, le chef de station de la CIA à Bangkok, qui lui présenta un de ses homologues thaï. Un nom imprononçable. Ce dernier s'écarta discrètement. Mulligan prit Malko par le bras.

Avec son costume clair et son teint brique, il ressemblait à un personnage de Graham Greene. Plus britannique qu'américain.

— Vous avez fait bon voyage ?

— Excellent, fit Malko. Mais je ne suis pas encore arrivé. La suite risque d'être moins drôle.

— Royal Brunei, ce n'est pas Air France, approuva Jerry Mulligan, mais il y a pire et le vol ne dure que trois heures.

Ils passèrent les contrôles de police en trente secondes pour se retrouver dans le salon VIP d'Air France. Jerry Mulligan essuya son front, commanda une bière et sourit à Malko qui demanda un café noir avec beaucoup de sucre.

— Vous allez à la recherche d'un gros paquet de dollars ! annonça-t-il. Amusant, non ?

D'habitude, c'étaient plutôt des tueurs et des voyous qu'il traquait.

— Apparemment, le sultanat en regorge, remarqua Malko.

Jerry Mulligan eut un sourire absent.

— You bet ! Une vraie éponge à pétrole et à gaz naturel. Tout ça acheté d'avance par les Japonais. On a calculé que le Sultan encaisse environ 4 millions de dollars par heure... Ses petites économies s'élèveraient à trente milliards de dollars...

Malko rêvait. Avec quelques miettes de ce fabuleux trésor, il aurait pu remettre son château de Liezen entièrement à neuf... L'Américain regarda sa montre.

— OK, nous n'avons pas beaucoup de temps. Que je vous briefe. Sur place, il n'y a quasiment personne pour vous aider. A part l'ambassadeur, Walter Benson, qui nous aime bien.

C'était rare au State Department.

— Vous voulez enlever le Sultan? demanda Malko.

Mulligan se fendit d'un petit sourire.

— Non, fit-il. C'est un type ok. Il ne conçoit les communistes que cuits et en petits morceaux. Politiquement, il serait plutôt à la droite de Reagan. A ses yeux, George Bush, notre nouveau Président, est un dangereux gauchiste. Lui a résolu tous ses problèmes politiques.

L'opposition est exilée, la police entre les mains de son cousin, l'armée dans celles de son frère et il a toujours un téléphone rouge à portée de la main pour appeler les « Cousins [7] » ou nous, si des malfaisants arrivaient... Mais on ne voit pas très bien d'où...

— Où est la tache dans ce tableau idyllique ?

— Notre histoire a commencé il y a un an, continua Jerry Mulligan.

Le Secrétaire d'Etat George Shultz passant dans le coin a rendu visite au Sultan et l'a trouvé tout disposé à faire quelque chose pour la bonne cause. Shultz a aussitôt parlé des Contrats [8], des problèmes avec le Congrès, etc. Avant même qu'il ait fini de parler, le Sultan avait déjà sorti son carnet de chèques.

— Il voulait racheter le Nicaragua aux Sandinistes ?

— Non, mais trois jours plus tard, il a remis au chef de station à Brunei un chèque de 5 millions de dollars.

Un beau geste...

— Vous avez acheté beaucoup de kalachs aux Contrats avec ça ? interrogea Malko.

L'Américain émit un soupir découragé.

— Hélas non ! Vous avez entendu parler de l'Iranganate ?...

Un ange, les ailes peintes aux couleurs iranoisraelo-américaines s'enfuit dans un envol gluant... Un des plus beaux scandales de l'administration Reagan. La manipulation de fonds secrets pour la « sale » guerre de la CIA...

— To make a long story short, continua le chef de station de Bangkok, l'argent de ce bon Sultan n'a pas été utilisé, bloqué dans un compte secret. Pour éviter des vagues, la Company a refait un chèque de 5 millions plus les intérêts et a chargé il y a quelque temps notre ambassadeur à Brunei de le remettre au Sultan en mains propres avec nos remerciements.

— Et alors, il l'a refusé ?

Mulligan secoua lentement la tête.

— Non, mais on a eu une très, très mauvaise surprise...

Un haut-parleur crachota une annonce où Malko saisit les mots Brunei, gate number 32. Son vol était annoncé.

Vous allez me raconter la suite en route, dit-il.

— Le Sultan Hassanal Bolkiah a été étonné, lança Jerry Mulligan, marchant dans le couloir à côté de Malko. C'était bien la première fois que quelqu'un lui rendait de l'argent. Bien que pour lui, cinq millions ce soit comme un dollar pour vous.

Mais il était touché... Il a quand même demandé gentiment si on avait fait un bon usage des autres vingt millions de dollars. N'en ayant jamais entendu parler, Walter Benson a promis de se renseigner. Notre chef de poste étant en vacances, il a câblé à Langley. Qui lui a répondu que le Sultan n'avait jamais donné que cinq millions de dollars. Et c'est là où ça a dérapé.

— C'est-à-dire ?

— Walter Benson n'est pas un diplomate de carrière. Il s'est retrouvé à ce poste pour avoir rendu de grands services au parti Républicain. Dans le civil il est avocat. Et il a réagi comme un avocat.

— Comment ça ?

— Il a demandé une nouvelle audience au Sultan. Et lui a expliqué, la bouche en cœur, qu'il devait s'agir d'une erreur, car la Company n'avait jamais touché ces vingt millions de dollars. Aussi sec, le Sultan Bolkiah a convoqué son Premier aide de camp, celui qui fait les chèques et l'a interrogé. L'autre a montré des talons de chèque, trois pour la somme indiquée, à l'ordre d'une de nos infrastructures, la même que celle qui avait reçu les cinq millions de dollars...

« Le Premier aide de camp, un certain Al Mutadee Hadj Ali, a même précisé qu'il avait remis ces chèques à notre chef de station. Penaud, l'ambassadeur a battu en retraite, persuadé que nous lui jouions un tour de cochon. Il a expédié un câble furibond à Langley et, dès que le chef de station est rentré de vacances, l'a interrogé.

« Ce dernier, John Sanborn, est tombé des nues. Il a aussitôt demandé audience au Premier aide de camp qui a refusé de le recevoir mais a maintenu au téléphone lui avoir remis ces trois chèques...

Ils étaient arrivés à la porte 32. Malko commençait à s'intéresser à cette histoire de chèques baladeurs.

— Et ensuite ?

— La situation s'est aggravée, fit piteusement Jerry Mulligan. Notre ambassadeur a reçu une lettre officielle très sèche du Premier aide de camp, disant que le Sultan tenait absolument à savoir ce qu'était devenu cet argent et à le récupérer s'il n'avait pas été utilisé. Pour faire bon poids il a envoyé copie de la lettre à Shultz !

« L'horreur, quoi.

— Alors, vous les avez retrouvés, ces vingt million de dollars ?

— Hélas, non, soupira d'un ton lugubre l'Américain. Nous avons passé sans succès au peigne fin tous nos comptes éparpillés un peu partout. Sans succès.

— Et ce John Sanborn ? C'est tentant une somme pareille pour un fonctionnaire gagnant 3500 dollars par mois...

Jerry Mulligan eut un regard de commisération.

— Vous pensez bien qu'on a mis la pression sur lui. Qu'on a vérifié tout ce qu'on pouvait vérifier. Sans résultat. Pour éclaircir les choses, nous l'avons convoqué à Langley.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Rien. Parce qu'il a disparu entre-temps.

Malko le fixa, interloqué

— Disparu ?

— Il est parti un matin de chez lui pour aller au bureau, au volant de sa Range-Rover, et on ne l'a jamais revu. La voiture a été retrouvée à Limbang dans l'Etat malais du Sarawak où il n'est pas entré officiellement...

— L'histoire me paraît assez claire, hélas, remarqua Malko avec un sourire amusé... Avec vingt millions de dollars on peut se refaire une

vie agréable. Vous devriez rembourser le Sultan et oublier.

Jerry Mulligan émit un soupir agacé.

— Où voulez-vous qu'on prenne cet argent ? Le directeur général refuse de le ponctionner sur le budget normal et, depuis l'Irangate, nous n'avons presque plus de fonds secrets. Quant au State Department, il ne veut même pas en entendre parler. Shultz a piqué une colère effroyable en nous disant que la Company était responsable. Qu'on se démerde. On ne va quand même pas faire la quête... Et si le Congrès s'empare de cette histoire, ça va être terrible.

— Mais qu'est-ce que je vais faire, à Brunei ? protesta Malko.

— Trouver la vérité. Il y a des choses qui...

Une hôtesse en sari s'approcha de Malko avec un sourire contraint.

— Sir, vous êtes le dernier passager, on va fermer les portes...

Jerry Mulligan poussa Malko vers la passerelle.

— L'ambassadeur vous racontera la suite. Good luck.

Une somptueuse coupole d'or dominant une forêt de toits étincelait au bord d'un fleuve boueux : le palais de Sa Majesté Paduka Sen Baginda Hadj Hassanal Bolkiah Muizzadin Waddaulah, maître absolu de Brunei... Le 737 s'inclina et Malko aperçut un peu plus loin un classique bidonville malais, des baraques en bois au toit de tôle construites sur pilotis le long du fleuve. Comme dans n'importe quel pays sous-développé. L'homme le plus riche du monde ne partageait pas. L'agglomération était cernée par une jungle verte et dense s'étendant à perte de vue, mourant à l'ouest dans la mer de Chine. Le dôme d'or d'une mosquée ressortait de l'océan des toits de tôle, comme un bijou.

Malko rassembla ses affaires. Qu'allait-il découvrir dans ce bout du monde cousu d'or ? Une femme en robe longue, les cheveux cachés par un foulard, balayait un couloir qui n'avait jamais connu la poussière. L'aérogare minuscule et ultramoderne ressemblait à un

hôpital. Partout des panneaux clamaient que le trafic de drogue était puni de mort à Brunei. Dehors, il tombait des cordes. Une grosse averse tropicale qui brouillait les formes des objets...

Il était à peine cinq heures de l'après-midi et déjà lumière du jour baissait.

En cinq minutes, Malko eut loué une Toyota toute neuve et fonçait vers Bandar Sen Begawan, capitale du minuscule Etat, sur une somptueuse autoroute déserte, véritable tranchée creusée dans la jungle. Il arriva dans le centre. On se serait cru dans une petite ville de province, avec de la végétation partout, quelques bâtiments modernes et de grandes avenues aux feux de signalisation aussi longs qu'à Zurich. Une Mercedes 600 blanche, avec une plaque BG [9] le doubla avec un bref coup de klaxon et passa tranquillement au rouge...

Il trouva le Sheraton presque par hasard, un petit hôtel tout juste digne d'une banlieue américaine.

Il faut dire que personne n'avait vraiment de raison de venir à Brunei. Le Sultan n'encourageait pas le tourisme et les besoins du pays étaient très limités, Sa chambre était petite et sentait le mois.

On ne lui avait rien demandé à l'aéroport et n'avait pas vu un seul policier. Il composa le numéro de l'ambassade américaine, qui sonna dans le vide jusqu'à ce qu'un gardien lui apprenne en mauvais anglais que l'ambassade était fermée.

Il n'avait plus qu'à attendre le lendemain. Un peu abruti par son long voyage, il décida de se reposer.

De gros nuages noirs filaient vers la mer de Chine. A peine son café avalé, Malko appela l'ambassade. Cette fois, il obtint la secrétaire de l'ambassadeur qui lui annonça

— M. l'ambassadeur est à Singapour, il rentre tout à l'heure. Puis-je vous aider ?

— J'ai besoin de l'adresse de John Sanborn, demanda Malko après s'être fait connaître.

C'est sur Jalan Kota Batu, expliqua la secrétaire. Sur le simpang 782, une maison jaune sur pilotis. A environ sept miles de Subok Bridge. Mais je ne sais pas si sa femme est là.

— Je viendrai voir l'ambassadeur plus tard, prévint Malko.

Le temps d'une douche, il était dans le lobby. Dehors, la chaleur était abominable. Il prit sa Toyota et enfila Sungai Kianggeh, descendant vers la Brunei River.

La Jalan Kota Batu s'étirait le long du bras de mer limoneux baptisé Brunei River qui arrosait Bandar Seri Begawan, se terminant en marécage au cœur de la jungle. Une interminable route qui épousait les sinuosités de la Brunei River parcourue par des dizaines d'embarcations à moteur.

Toutes les maisons se trouvaient sur la gauche de la route, étagées sur les collines couvertes d'une végétation luxuriante. Des chemins – les simpangs – s'enfonçaient perpendiculairement à Kota Batu. Malko trouva facilement le 782 et la maison jaune sur pilotis. Une Ford Escort blanche était garée devant. Mrs John Sanborn était là. Malko gara sa Toyota à côté et sonna.

La porte s'ouvrit très vite sur une apparition de rêve : une femme brune très grande, à la poitrine généreuse, difficilement contenue dans un maillot une pièce noir, des jambes de star et des lunettes noires. Juchée sur des mules en plastique transparent qui la grandissaient encore.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Madame Sanborn ?

— Oui. Je suis Joanna Sanborn.

— Mon nom est Malko Linge. Je suis envoyé par l’ambassade. Au sujet de votre mari. Puis-je entrer ?

Mrs Sanborn le précéda jusqu’à une petite piscine derrière la maison et lui désigna un fauteuil de toile en face de sa chaise longue. Elle ôta enfin ses lunettes noires et il découvrit des yeux gris pleins de tristesse. Une bouteille de Cointreau était posée sur une table basse à côté d’elle, avec un verre plein de glaçons. Elle s’en servit un peu avant de demander d’une voix teintée d’amertume

— Je suppose que vous venez essayer de me tirer les vers du nez ? Pour savoir où mon mari se cache. Vous n’êtes pas le premier...

— Je n’ai rien de pareil en tête, se défendit Malko mal à l’aise.

La chaleur était accablante, elle ne lui avait rien offert à boire. Il était fasciné par la naissance de ses seins admirables. Comment John Sanborn avait-il pu laisser une femme comme ça derrière lui ?

— Je ne connais pas bien l’affaire, affirma-t-il. Aussi j’aimerais comprendre.

Joanna Sanborn le regarda droit dans les yeux et dit d’une voix posée

— Mr Linge, mon mari a été assassiné. Je l’ai déjà dit mais personne ne veut me croire.

— Assassiné ! dit Malko un peu étonné. Comment le savez-vous ?

Joanna reversa un peu de Cointreau sur les cubes de glace. De fines gouttelettes de transpiration perlaient sur ses seins. Ses yeux brillaient de larmes.

— J’en suis sûre, martela-t-elle, même si je n’ai aucune preuve. Quelqu’un a escroqué ces vingt millions de dollars et on veut faire porter le chapeau à mon mari.

CHAPITRE III

Malko scrutait les yeux gris de Joanna Sanborn avec attention, mais ils ne cillèrent pas.

John m'a parlé de cette histoire dès que l'ambassadeur l'a mis au courant, expliqua-t-elle. Il était bouleversé qu'on le soupçonne et outré par l'attitude d'Al Mutadee Hadj Ali. A propos, voulez-vous boire quelque chose ?

— Non merci, dit Malko. Qu'a-t-il pensé alors ?

Elle demeura silencieuse quelques instants, trempa ses lèvres dans son Cointreau. De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber.

— Rentrons ! fit Joanna.

Ses hanches se balançaient avec une langueur toute tropicale, moulées par le maillot et Malko se sentit assailli de mauvaises pensées. Joanna se retourna brièvement avant d'entrer comme si elle avait senti son regard, le précéda dans le living et brancha la clim'. Il émanait du corps épanoui de la jeune femme une sensualité animale encore renforcée par sa tenue. Croisant les jambes, elle reprit son récit.

John a pensé tout de suite à une magouille dans l'entourage du Sultan. Mais il était décidé à trouver. Il soupçonnait évidemment Al Mutadee Hadj Ali.

— Le Premier aide de camp ? Ça paraît peu probable. Ce serait un risque inouï d'escroquer le Sultan...

La jeune Américaine haussa les épaules.

— Bien sûr. Cependant, Hadj Ali est jeune et vient de prendre ce job, lorsque l'ancien aide de camp est parti à la retraite, avec une énorme fortune.

— On dit qu'il est en très mauvais termes avec la nouvelle femme du

Sultan, Isteri Hadjah Mariam et qu'il a peur de se faire virer bientôt. Mais ce ne sont peut être que des ragots...

Joanna dut sentir l'incrédulité de Malko car elle ajouta aussitôt avec un sourire plein d'amertume.

— Vous pensez que je défends John aveuglément, n'est-ce pas ? Qu'il a encaissé cet argent et qu'il s'est enfui. Je ne le crois pas. Certes, John était très coureur, fou des Asiatiques, mais en même temps toujours très attaché à moi, même si, sur le plan physique, nos rapports n'étaient plus les mêmes. Jamais il ne serait parti ainsi.

Elle semblait totalement sincère. Malko demanda :

— Que s'est-il passé le jour de sa disparition ?

— Il est parti comme tous les jours. Il m'a dit « à ce soir »... Je le connais depuis neuf ans, j'aurais senti quelque chose. Ensuite, on a retrouvé sa voiture à Limbang et c'est tout. Pour y arriver il a fallu qu'il traverse la jungle.

— Mais de Limbang, où a-t-il pu aller ?

— Il y a des avions.

— Il avait son passeport sur lui ?

Joanna changea d'un coup et avoua dans un souffle :

— Oui.

Le silence retomba, troublé seulement par le fracas des gouttes énormes s'écrasant sur les tôles du toit. Une vraie mitraille... Si John Sanborn avait emporté son passeport, c'est qu'il avait bien l'intention de quitter le Brunei... Malko posa les yeux sur Joanna. La jeune femme était en train de se verser du Cointreau, d'une main qui manquait de fermeté.

Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle se leva brusquement en lançant

— Excusez-moi.

Quand elle revint, ses yeux étaient secs et elle avait enfilé un T-shirt à la place de son maillot. Il lui arrivait à mi-cuisses et lorsqu'elle se rassit, Malko aperçut fugitivement le reflet blanc d'un slip minuscule.

— Je sais ce que vous pensez, murmura-t-elle, mais y a sûrement une

explication.

— Je vais essayer de la trouver, fit Malko en se levant.

Joanna en fit autant. Brutalement, la jeune femme s'effondra dans les bras de Malko, secouée de sanglots.

— Je n'en peux plus ! souffla-t-elle. Seule ici toute la journée !

Je deviens folle. Personne ne m'invite plus. Et je voudrais tellement savoir... Je suis sûre qu'il est mort. Qu'on l'a tué parce qu'il risquait de découvrir quelque chose.

Malko se sentit perturbé par ce chagrin réel. Les seins lourds, à peine protégés par le léger coton, s'écrasaient contre sa chemise et une cuisse charnue s'appuyait entre les siennes, sans aucune retenue. Joanna était décomposée. En l'écartant gentiment, Malko effleura la masse d'un sein et elle frémit comme un chat qu'on caresse. Son pubis se colla à lui. Son corps pesait soudain très lourd, sa tête s'enfouit dans son épaule. Il emprisonna dans sa main un de ces seins qu'il admirait depuis son arrivée et elle ne broncha pas. La pluie tambourinait sur les tôles du toit, assourdissante. Joanna paraissait soudée à lui de tout son corps. Il sentait son souffle chaud dans son cou, de plus en plus précipité. Elle recula un peu, et murmura

— Ne me laissez pas.

Son ventre s'appuyait encore plus au sien, ses seins s'écrasaient contre le voile de sa chemise. Pourtant, elle ne pouvait plus ignorer l'état dans lequel elle mettait Malko. Il fit une dernière tentative pour se détacher d'elle. En vain. Cela chassa ses derniers scrupules. Ce fut facile pour lui de relever le T-shirt sur les cuisses fuselées et pleines, de rouler ensuite le slip minuscule qui tomba à terre, dévoilant un buisson sombre.

Joanna respirait rapidement. Elle savait ce que Malko, un homme qu'elle connaissait depuis une heure allait lui faire. Pourtant, lorsqu'il glissa sa jambe entre les siennes pour les ouvrir et qu'il l'envahit ensuite doucement, elle se contenta de le serrer encore plus fort, à l'étrangler. Ce fut une étreinte bizarre. Excité par l'étrangeté de la situation, Malko ne put se retenir longtemps. Lorsqu'il se vida en elle, Joanna poussa un petit soupir heureux bien qu'elle n'ait pas joui. Ils demeurèrent enlacés quelques instants, puis elle s'écarta, fixant sur lui un regard brouillé par l'alcool et le désespoir.

— Vous devez penser que je suis une salope..., fit-elle. Mais vous êtes

le premier à être gentil avec moi. J'ai tellement besoin de tendresse. Et si vous pouviez découvrir la vérité...

— J'essaierai, promit Malko.

Tandis qu'il reprenait une tenue décente, elle ramassa la petite boule de dentelle de son slip et le remit, lissant le T-shirt par-dessus. Pourquoi s'était-elle livrée ainsi ?

Malko laissa la question en suspens. Après une embrassade rapide, il courut sous la pluie jusqu'à sa Toyota. Joanna fit quelques pas à son tour, trempée aussitôt par l'averse tropicale. Immobile, elle le regarda partir. L'eau collait le T-shirt à sa poitrine, la moulant de façon provocante et elle était encore plus belle ainsi.

Au coin du simpang 782 et de Kota Batu, Malko doubla une Range-Rover beige immobilisée sur le bas-côté. Un Blanc en chemise et short kaki paraissait occupé à réparer une roue. Massif, avec des cheveux en brosse. Il releva la tête lorsque Malko passa et le suivit des yeux. Inexplicablement, ce dernier en éprouva un vague malaise. L'homme semblait surveiller la maison de John Sanborn. Malko repensa à la pulpeuse Joanna, veuve ou épouse du chef de station. Il irait bien la revoir...

Il reprit Kota Batu, roulant doucement à cause de la pluie. Des dizaines de sampans bourdonnaient sur la Brunei River, reliant la rive ouest au Kampong Ayer, un énorme village malais sur pilotis, labyrinthe de baraquas en bois unies par de fragiles passerelles. Là grouillait un tiers de la population brunéienne... Consolation : de leurs taudis, ils avaient une vue imprenable sur la coupole dorée de la mosquée Omar Ah Saifuddin, et apercevaient le dôme également en or massif du palais de leur souverain bien-aimé.

Il franchit Subok Bridge, tourna un peu plus loin dans Jalan Sultan, et s'arrêta devant le modeste building abritant l'ambassade américaine. Au troisième étage, un Marine le fit passer sous un portique magnétique et la secrétaire de l'ambassadeur le conduisit dans le bureau de son patron.

Walter Benson avait les cheveux gris coupés très courts, un visage

intelligent et des pieds énormes.

Une grande photo de Boca Raton, en Floride, était épinglée au-dessus de son bureau, à côté du drapeau US. Il accueillit Malko avec chaleur.

— Welcome dans le trou du cul doré du monde ! lança-t-il, jovial. Je n'ai plus que quatre mois à tirer avant de regagner mon cabinet d'avocat... Heureusement qu'il y a Singapour, sinon on étoufferait ici... Un peu de sucre, du lait ?

La secrétaire avait déjà apporté l'éternel et insipide café américain.

— Pas de lait, beaucoup de sucre, demanda Malko.

Par les fenêtres, on apercevait une grande partie du Kampong Ayer et la mosquée. Une voiture de police passa en couinant impérieusement. Walter Benson fit la grimace.

— C'est pire qu'à New-York! Pourtant, il n'y pratiquement pas de criminalité.

Il alluma une cigarette.

— J'espère que vous allez démêler cette histoire :

Elle risque d'empoisonner nos relations avec le Brunei. Les Malais sont très susceptibles et on commence à me regarder d'un drôle d'air dans les cocktails officiels.

Malko ajouta encore un peu de sucre et dit :

— J'ai vu la femme de John Sanborn. Elle prétend qu'il a été assassiné...

Le diplomate eut une moue ennuyée.

— Je sais. Elle me l'a dit aussi.

Qu'en pensez-vous ?

— Je vais vous donner les faits, annonça l'Américain. Des faits qu'ignore Mrs Sanborn. La police brunéienne a procédé à une enquête et les Britanniques, qui sont très bien implantés ici, nous ont aidés. Un certain Guy Hamilton a pris sa retraite ici après avoir dirigé la Special Branch et organisé la sécurité du Sultan. Les faits sont établis. Il semble certain que John Sanborn ait gagné Limbang avec sa voiture, en évitant de passer officiellement la frontière.

Il se leva et s'approcha d'une carte au mur.

— Voyez. Normalement, on remonte le fleuve, la Malaisie est à 20 mn. Bien sûr, il faut accomplir les formalités de police parce qu'on change de pays.

— Une fois à Limbang, demanda Malko, qu'a pu faire Sanborn ?

— C'est le plus troublant, avoua l'ambassadeur. Guy Hamilton connaît le superintendant de police malais là-bas.

Ce dernier lui a confirmé qu'un homme ayant le signalement et le numéro de passeport de John Sanborn a pris, le jour de sa disparition, l'unique vol pour Kuching et Singapour. Et on a retrouvé sa voiture dans le parking de l'aéroport...

— Evidemment, avoua Malko, ça paraît clair.

Ce n'est pas tout, continua le diplomate. Hamilton a appris un truc intéressant. Le matin de sa disparition, on a aperçu John Sanborn au Sheraton. Une femme de chambre l'a vu sortir de la chambre de Peggy Mei-Ling, une call-girl chinoise, amenée ici par un des frères du Sultan. Une fille splendide... Or celle-ci a disparu le même jour de l'hôtel en y laissant toutes ses affaires et n'a jamais réapparu. Or, tenez-vous bien, le Blanc qui a embarqué à Limbang à destination de Singapour était accompagné d'une Chinoise...

Un ange aux yeux bridés traversa silencieusement la pièce. Malko digérait toutes ces informations. Pauvre Joanna... Il but un peu de café.

— Après Singapour, fit-il, on perd leur trace ?

— Non, pas tout à fait. Ils ont repris un vol pour Bangkok. De nouveau, on retrouve le numéro de passeport de John Sanborn. Ensuite, plus rien. Mais on peut sortir de Thaïlande avec de faux papiers... Surtout quand on dispose de beaucoup d'argent...

— Le cas semble clos, conclut Malko, ce n'était pas la peine de m'envoyer si loin... Une histoire classique. Avec ses vingt millions de dollars, John Sanborn n'avait pas eu de mal à se payer un peu de chair fraîche...

— Ouais, fit l'ambassadeur, pensif. On dirait...

— Vous n'avez pas l'air convaincu, remarqua Malko.

L'ambassadeur se pencha vers lui.

— Ecoutez. J'ai été avocat pendant vingt ans, avant de faire de la politique. Alors je me flatte de connaître un peu les gens et je sais flairer les coups tordus... J'ai fréquenté John Sanborn pendant un an. Ce n'est pas un type à faire ça...

— Mais la Chinoise ?

Le diplomate balaya l'Asiatique d'un revers main.

— Je n'ai pas dit que c'était un ange. Il a très bi pu se taper une pute ravissante... Ici, on s'ennuie. Mais il n'a pas fait un truc pareil... Et puis...

Il laissa sa phrase en suspens avant de continuer

— Tout colle trop bien... Le Premier aide de camp du Sultan insinue dans les cocktails qu'un diplomate américain – c'était le statut de John – a escroqué le Sultan de vingt millions de dollars... Et, officiellement, il nous les réclame, maintenant ! Les gens de Langley allaient en faire une jaunisse.

— Vous n'avez rien de plus pour étayer vos doutes ? demanda Malko.

— Pas vraiment, avoua Walter Benson. Mais je n'ai pas pu mener d'enquête. Mon impression, c'est que quelque chose est fishy [10] dans cette histoire. Il y a une arnaque..., montée par des gens d'ici. Mais je n'en sais pas plus. C'est à vous de voir.

— La police locale peut m'aider ? Le diplomate secoua la tête.

— N'y comptez pas trop. Le Police Commissioner est le cousin du Sultan. Et la version que je vous ai donnée est la version officielle. Personne ne vous en dira plus.

— Qui alors ?

— Les « Cousins ». Guy Hamilton est dans ce pays

— si on peut appeler ça un pays – depuis vingt ans. Il connaît tout le monde. Je lui ai annoncé votre arrivée. Et puis, j'ai un ami. Lim Soon, un banquier chinois qui déteste les Malais, comme tous les Chinois. Il peut vous aider. Ces chèques ont bien transité par une banque, non ? Ça laisse des traces.

On frappa à la porte et la secrétaire passa la tête.

— Mrs Fraser est là, annonça-t-elle.

— Qu'elle entre ! fit le diplomate.

Se tournant vers Malko, il ajouta

— Angelina Fraser va aussi pouvoir collaborer. C'est la femme de notre Premier secrétaire. Elle a d'excellentes relations avec les Brunéiens et surtout ceux qui gravitent autour du Sultan. On dit même qu'elle a eu des bontés pour Al Mutadee Hadj Ali...

Malko tourna la tête vers la porte où venait de s'encadrer une jeune femme brune aux cheveux courts.

Elle entra, martelant le sol de ses bottes de cuir noir, une cravache à la main, la poitrine moulée par un haut blanc hyper collant.

Elle avait un type hispanique prononcé avec une grande bouche rouge et des yeux brûlants d'Andalouse, allongés au rimmel. Lorsque son regard croisa celui de Malko, il sut immédiatement qu'elle se retrouverait dans son lit.

— Angelina monte beaucoup à cheval, expliquait l'ambassadeur. Le Sultan possède près de trois cents chevaux et il faut bien les faire galoper. En plus des Argentins qu'il a recrutés à cet effet, tous ses amis en profitent et Angelina la première. Tout ce qui compte à Brunei lui baise la main, ajouta-t-il en riant.

Probablement pas que la main, se dit Malko. Angelina Fraser s'était assise, caressant machinalement sa botte avec sa cravache, lançant parfois à Malko un regard amusé et ambigu. Une somptueuse salope qui ne dissimulait pas son goût des hommes, écoutant distraitement les explications du diplomate. Malko se tourna vers elle.

— Que pensez-vous de la disparition de John Sanborn ?

Elle haussa un sourcil.

— C'est bizarre, reconnut-elle. Surtout la disparition de cette Peggy.

— Pourquoi ?

— Elle gagnait un argent fou ici, avec tous les gens du Palais qui se la disputaient, en plus du prince Mahmoud. Elle avait nettement plus de classe que les Philippines des sex-charters. En plus, elle semblait très heureuse, je l'ai rencontrée à plusieurs reprises à Jerudong, au Country Club.

— On pourrait y aller ? demanda Malko.

Angelina lui adressa un sourire carnassier et un regard appuyé.

— Je vous emmène si vous le souhaitez, je vais y déjeuner et monter un peu ensuite.

L'ambassadeur éclata de rire.

— Voilà une façon agréable de commencer votre enquête ! Je vais vous laisser...

Il les raccompagna. De dos, le jodhpurs moulait des fesses rondes et cambrées et Angelina Fraser savait à merveille balancer ses hanches...

Malko embarqua avec elle dans un break Volvo immatriculé CD. Ils remontèrent Jalan Sultan, avant de tourner dans Jalan Tutong.

— Que pensez-vous de l'affaire ? redemanda Malko.

Angelina Fraser lui jeta un regard en coin.

— Oh, on raconte des tas de choses. Moi, je pense que John est parti avec la Chinoise. Ça l'a motivé. Il a vu une occasion unique...

— Et sa femme ?

Angelina eut un ricanement cynique.

— Changement d'herbage réjouit les veaux... Et puis je crois qu'ici les gens ont trop la frousse du Sultan pour tenter une arnaque. Ils se retrouveraient au trou ou avec un poignard dans le dos...

— Il a des tueurs ?

Elle évita un camion qui tenait le milieu de l'étroite chaussée.

— Quelques anciens mercenaires qui ont pris leur retraite ici. Sous la houlette du vieux Guy Hamilton. Lui vide sa cave, eux jouent au golf et, de temps en temps, effectuent un petit travail. Le propriétaire de l'hôtel Ang's avait arnaqué un des frères du Sultan et s'était enfui à

Singapour. On l'a retrouvé dans un ascenseur de l'hôtel Good Wood, cloué à la paroi par un poignard de trente centimètres... Ces types-là s'ennuient, alors ils deviennent vite féroces. On leur jette les putes philippines quand les princes et leurs amis s'en sont servis...

Un vrombissement grandit derrière eux, suivi d'un hurlement de klaxon. Angelina Fraser fit un brusque écart sur la droite. Malko eut le temps de voir passer une Ferrari grise qui filait aux alentours de 200 à l'heure. A son approche les autres voitures se jetaient littéralement dans le fossé ! Angelina Fraser eut un rire indulgent.

— C'est le Pengiran [11] Al Mutadee Hadj Ali, le Premier aide de camp du Sultan. Je le connais très bien ! Il va jouer au golf.

La Ferrari disparue, la circulation redevenait normale sur la route étroite bordée des deux côtés par la jungle. Angelina tourna à gauche et franchit un portail, pénétrant dans une propriété entourée de barrières blanches.

Une plaque de cuivre annonçait : Jerudong Park. Private grounds. Malko aperçut des pelouses immenses, des écuries, un terrain de polo, plus un Country Club. Superbe domaine. Ils longèrent un manège couvert où tournaient quelques cavaliers.

Angelina Fraser s'arrêta et l'un d'eux descendit de cheval, un bel homme qui se pencha et lui baisa la main. A quelque chose d'imperceptible, Malko sut que c'était un de ses amants.

— Tu viens monter ?

— Pas tout de suite, fit Angelina.

Elle repartit pour se garer devant le Country Club, une sorte de gros chalet avec une charpente de bois. Une piscine le joutait, entourée de bungalows. Des Occidentaux buvaient au bar, mêlés à quelques calots noirs malais. Un homme se détacha du groupe en voyant Angelina. Un Malais nu-tête, le front dégarni, les yeux protégés par des Ray-ban, une fine moustache noire au-dessus d'un sourire avenant, ne mesurant pas plus de 1,65 m. Angelina Fraser fit les présentations.

— Mr Malko Linge. Le Pengiran Sougamar Mutadee Hadj Ali. Premier aide de camp de Majesté le Sultan.

Les deux hommes échangèrent une poignée de mains. C'était donc

celui qui accusait John Sanborn Il avait l'air d'un jeune homme bien sage, sauf quand son regard se posait sur Angelina. La poitrine aiguë moulée par le haut blanc paraissait le fasciner.

— Mrs Fraser, fit-il, je voulais justement inviter à la soirée qui suivra le match de vendredi prochain. (Il se tourna vers Malko.) Vous aussi, bien entendu...

— Merci, dit Malko. Avec plaisir

Le garçon s'approcha et le Premier aide de camp demanda en souriant à Malko

— Voulez-vous un « malaysian champagne » ? C'est notre boisson favorite.

— Pourquoi pas ?

Discrètement le barman mélangea le contenu d'une bouteille de Moët cachée sous le comptoir avec du jus d'orange. Les Brunéiens n'avaient pas le droit de boire de l'alcool en public. Ils échangèrent quelques banalités, puis Hadj Ali leur faussa compagnie.

— Vous semblez beaucoup lui plaire, remarqua Malko.

— Vraiment ! fit Angelina. C'est peut-être pour cela qu'il m'invite tout le temps.

Ils longèrent la piscine et Angelina ouvrit la porte d'un des bungalows.

Une grande baie donnait sur le golf, un grand lit très bas occupait toute la place, avec une télé et un magnétoscope Samsung. Angelina eut un sourire coquin.

Ces chambres sont à la disposition des membres du club de polo. Cela permet à l'entourage du Sultan de satisfaire discrètement quelques envies après les soirées.

— Vous avez l'air de bien connaître les usages, remarqua Malko souriant.

Brusquement, l'air se chargea d'électricité. Une botte sur le couvre-lit, sa cravache à la main, Ange-lima Fraser le fixait avec une expression trouble, le visage levé vers lui.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

Elle le provoquait ouvertement. Il s'approcha à la frôler. D'un mouvement vif, elle se pencha en avant, frottant les pointes de ses seins érigées contre la chemise de voile. Elle ferma les yeux, émit un son qui ressemblait à un ronronnement et dit d'une voix rauque :

— C'est trop bon, arrêtez !

Il emprisonna les petits seins dans ses paumes et elle se colla aussitôt à lui, haletante. Ils échangèrent un baiser long et violent, puis elle l'écarta, essoufflée, une lueur amusée dans ses yeux noirs.

— Ne restons pas ici, si Hadj Ali nous trouve, il va en faire une maladie. Nous ne faisons pourtant rien de mal, n'est-ce pas...

Un peu déhanchée, elle fouettait sa botte de sa cravache. Plus allumeuse, tu meurs, se dit Malko.

— C'est votre amant ?

— Vous êtes bien curieux ! Un ami.

— Vous savez que John Sanborn le soupçonnait ?

— De quoi ?

— D'avoir escroqué les vingt millions de dollars.

— Ridicule. Venez. En plus, mon mari va peut-être nous rejoindre pour le déjeuner.

Le pourtour de la piscine était désert.

— La fameuse Peggy Mei-Ling s'ébat ici ? demanda-t-il.

— Non, elle a droit à la beach-house du prince Mahmoud. C'est à sept cents mètres d'ici, au bord la plage. Protégée jour et nuit par des gurkahs. C'est là que « Sex-Machine » amène ses proies. C'est un endroit assez étonnant.

— Vous le connaissez bien ? demanda Malko, figue, mi-raisin...

Elle ne fuit pas son regard.

— Hadj Ali m'a fait visiter, un jour où Mahmoud était absent. C'est assez dément. Des glaces sans tain, des caméras partout, des circuits vidéo, des water-beds. Venez, allons déjeuner.

Son café avalé, Malko demanda avec un sourire

— On pourrait visiter cette beach-house ?

— Essayons, fit Angelina mais si Mahmoud est là, pas question.

Ils regagnèrent la Volvo et pendant qu'Angelina sinuait entre les pelouses, Malko posa la main sur son jodhpurs, très haut sur la cuisse. Angelina gloussa.

— Arrêtez, vous allez me faire sortir de la route !

Il massait doucement l'épais tissu entre les jambes. La jeune femme ouvrit les cuisses et se mordit les lèvres.

— Vous devez être un sacré coup ! murmura-t-elle.

J'ai hâte de faire l'amour avec vous. Regardez là-bas, c'est le palais de la Seconde épouse... L'ex-hôtesse de l'air.

Elle lui désignait une grande grille derrière laquelle on apercevait un immense bâtiment gris. Ils passèrent devant, filant vers la mer à travers le golf. Un peu plus bas, une barrière blanche barrait la route. Une demi-douzaine d'hommes tapait des balles à un practice de golf. Tous semblaient jeunes, sportifs d'allure très britannique. Angelina Fraser donna un coup de klaxon et l'un d'eux se détacha du groupe nonchalamment pour s'approcher, son club de golf à la main.

Bonjour, dit Angelina avec un sourire à damner Churchill, je voudrais montrer à mon ami la beach-house.

C'était l'inconnu que Malko avait vu en train de réparer sa roue près de chez John Sanborn.

— Vous avez une autorisation ?

L'homme avait une voix froide avec un accent cockney. Un gros Motorola émergeait de sa poche arrière. Il ne souriait pas en dépit de l'attitude provocante d'Angelina.

— Vous me connaissez, Michael, insista-t-elle d'une voix à faire

bander un mort. Le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali que je quitte m'a permis de visiter les lieux.

— No way, fit le Britannique. Qu'il vienne avec vous dans ce cas.

De l'autre côté de la barrière blanche, un gurkan en uniforme vert, fusil d'assaut à l'épaule, suivait distraitemment la discussion. On en apercevait d'autres le long de la clôture de barbelés qui cernait la beach-house. A intervalles réguliers se dressaient les mâts supportant des caméras de télévision. Le baisodrome du prince Mahmoud était gardé comme Fort Knox.

Coupant court, le dénommé Michael repartit vers son practice et le gurkan se figea dans un impeccable garde-à-vous en rugissant quelque chose.

Malko regardait la maison en contrebas. Pas de piscine, mais un sentier descendant vers la plage. Une femme était allongée sous un parasol, leur tournant le dos. Peggy Mei-Ling ? Rageusement, Angelina Fraser passa sa marche arrière, grommelant

— Asshole [12] !

— Qui est-ce ?

— Michael Hodges, le chef de la sécurité rapprochée du Sultan. Il n'obéit qu'au Palais et à cet ivrogne de Guy Hamilton.

Ils refirent en sens inverse le chemin vers Country Club. Angelina chantonnait. Malko soudain l'impression désagréable que personne ne voulait vraiment savoir ce qui était arrivé à John Sanborn.

Sauf Joanna Sanborn et lui.

CHAPITRE IV

Al Mutadee Hadj Ali laissa errer son regard un instant sur la vaste pelouse descendant jusqu'au fleuve qui bordait l'enceinte du palais du Sultan, puis reprit sa lecture. Des cliquetis étranges filtraient à travers les murs, comme une mitraillade lointaine. Les quinze secrétaires qui tapaient tout le courrier officiel. Son bureau en boiseries claires, faisait ressortir le somptueux meuble Boulle commandé chez Claude Dalle à Paris, étouffait les bruits grâce aux vitres blindées et à l'épaisse moquette beige. Il pleuvait de nouveau sur Brunei comme tous les jours et le souverain avait décommandé sa partie de squash quotidienne. Posé sur le bureau en face de Hadj Ali, un des quatre téléphones permettait à son maître de l'appeler à n'importe quelle heure. Lorsqu'il quittait son bureau, il portait en permanence à la ceinture un « bip » répondant au même but. Revers d'une situation que tout le monde lui enviait. Il était pratiquement le seul à rencontrer le sultan Hassanal Bolkiah plusieurs fois par jour. Et à lui servir de mémoire, de cerveau même et à l'occasion de confident involontaire... Rôle si important que sa nouvelle et ravissante épouse en avait pris ombrage.

L'ex-hôtesse de l'air, reléguée dans son palais de Jerudong, était persuadée, à tort, que Hadj Ali lui mettait des bâtons dans les roues, au profit de la Première épouse. Le Premier aide de camp en au été bien incapable, même s'il l'avait voulu, le Su étant fou amoureux de Mariam.

Hadj Ali reprit sa lecture. Le document, apporté quelques minutes plus tôt par un coursier discrètement par l'arrière du palais, comme tous visiteurs non officiels, émanait de Guy Hamilton.

Le vieux Britannique, du temps où il dirigeait encore Special Branch, avait suivi la jeune carrière de Hadj Ali, quand celui-ci n'était encore

que Troisième aide de camp et l'avait discrètement aidé, grâce aux liens qu'il entretenait avec le Premier aide de camp de l'époque. La Special Branch « brunisée », Hamilton continuait à fréquenter assidûment le Palais où se trouvait son centre nerveux et archives. Bien entendu, il faisait bénéficier Hadj de toutes ses informations, enfin presque toutes...

Sa lecture terminée, le Premier aide de camp replia pensivement le document et décrocha un des quatre téléphones, pour composer lui-même le numéro Guy Hamilton.

— Vous avez lu ? demanda le Britannique, dès qu'il eut identifié la voix de son correspondant.

Entre eux, ils se comprenaient à demi-mot.

— Oui, répliqua Hadj Ali. Que conseillez-vous ?

— Il ne faut pas laisser les choses aller trop loin. dit le Britannique.

Sa voix était légèrement pâteuse et cela agaça Hadj Ali. L'autre s'était encore noyé dans une bouteille de Bordeaux. Lui ne buvait qu'exceptionnellement. Il rétorqua un peu sèchement, avant de raccrocher

— Merci de votre conseil. Je vais étudier le dossier.

Il n'en eut pas le temps. Le téléphone doré qui le reliait directement au Sultan se mit à sonner. Hadj Ali répondit aussitôt.

— Pengiran, pouvez-vous venir ? fit la voix douce du Sultan.

Celui-ci était toujours extrêmement poli avec son entourage. Hadj Ali se leva aussitôt. Il était séparé des appartements privés du Sultan, au même étage que son bureau, par un couloir de 50 mètres. La résidence du Sultan s'étalait sur trois niveaux de 600 mètres carrés chacun. Avec des salons, une salle de projection, une autre pour abriter les maquettes du souverain, une encore pour ses gadgets.

Devant chaque ouverture des appartements privés un gurdah en uniforme vert montait la garde. Seuls quelques serviteurs avaient le droit de pénétrer dans cette zone. Chaque porte avait une serrure à ouverture digitale dont les codes n'étaient connus que d'une poignée de gens...

Avant de quitter son bureau, Hadj Ali prit une boîte de chocolats Boissier, l'inventeur du marron glacé, ramenée de Paris par un Libanais qui s'occupait des menus plaisirs du palais, des friandises pour les femmes. Un certain Samir qui était parvenu à se faire un ami du Premier aide de camp, grâce à un mélange d'efficacité, de cynisme et de servilité bien oriental. Au moment où il allait franchir la porte, un des téléphones sonna. Le rouge. Celui réservé aux seuls membres de la famille royale. Il revint sur ses pas et décrocha.

— Allô ?

— Pengiran ?

La voix aigue de la Seconde épouse.

— A vos ordres Pengiran Isteri Hadjah Mariam. J'allais voir Sa Majesté et...

— Les travaux de ma salle de bains n'avancent pas, coupa la Seconde épouse. Les dalles de marbre ont été posées n'importe comment.

Hadj Ali sentit son front se couvrir de sueur. Le Sultan avait horreur d'attendre. Il pouvait le congédier sur un coup de tête. Et cette salope, s'il lui raccrochait au nez, irait se plaindre à son maître... Comme ce dernier faisait ses quatre volontés... Il songea à une astuce pour s'en sortir, abonda dans le sens de la jeune femme et conclut

— Je vais venir examiner la salle de bains de Votre Altesse immédiatement... affirma-t-il de sa voix plus servile...

Il raccrocha, coupant court à tout commentaire fonça aussitôt dans le long couloir...

Le sultan Hassan al Bolkiah portait une chemise mauve et des pantalons bouffants à la Malaise. Assis derrière son bureau – autre création de Claude Dalle, il examinait distraitement des papiers. Il venait vraisemblablement de descendre de sa chambre où on avait installé un gigantesque lit de 5 m sur 5 traité, soieries et applications de miroirs à facettes biseautées et exécuté par l'atelier Romeo de Claude Dalle en face d'un énorme écran de télévision. Aménagement réalisée par les Coréens de Samsung.

Hadj Ali posa la boîte de chocolats sur le bureau et attendit.

— Pengiran, dit le souverain, faites sortir la Rolls 4 X 4, nous allons chez Son Altesse la seconde épouse Isteri Hadjah Mariam.

Il ouvrit la boîte de chocolats et en prit un tandis que le Premier aide de camp sortait à reculons.

Le Sultan possédait vingt-six Rolls dont une transformée en « Range-Rolls » avec quatre roues motrices, Un caprice unique au monde qui avait coûté dix minutes d'extraction de pétrole...

Avant de refermer la porte, le Premier aide de camp annonça :

— Son Excellence l'ambassadeur des Etats-Unis a demandé une audience à Votre Majesté...

Le Sultan eut un sourire ironique.

— Il a décidé de me rendre mon argent... Je ne veux pas le voir pour le moment.

Hadj Ali referma la porte, ignorant le gorkha transformé en statue et se hâta dans le couloir recouvert de moquette jaune. Pensant à la note de son ami Guy Hamilton. Il était assis sur un volcan.

Malko monta l'escalier menant au premier étage la City Bank dans Jalan Pemancha, en plein cœur Bandar Sen Begawan. Un coup de fil d'Angelina Fraser, une heure plus tôt, lui avait appris qu'on murmurait au Jerudong Country Club que Peggy Ling se trouvait dans la beach-house du prince mouf, plus connu sous le nom de « Sexme ». Cependant, personne ne l'avait vue et pouvait n'être qu'une rumeur.

Une secrétaire mafflue leva un œil sur lui.

— Mr Lim Soon ? demanda Malko.

Il prit une de ses cartes et griffonna : de la part de Walter Benson.

— Asseyez-vous, dit-elle.

Il prit place à côté d'une ravissante jeune Malaise, jambes gainées de bas blancs en dépit de la chaleur de bête, vêtue d'un tailleur de toile verte, en train de lire le Financial Times. La veste du tailleur entrouvrait sur une poitrine qui n'aurait pas déparé bas-relief érotique hindou. Elle lui adressa un bref regard et reprit sa lecture.

Quelques instants plus tard, la porte vitrée d'un bureau s'ouvrit sur un petit Chinois à la tête ronde et au regard perçant qui fonça vers Malko.

Lim Soon, se présenta-t-il. Vous venez de la part de mon ami Walter.

— Exact.

La jeune femme avait replié son Financial Times. Elle interpella le Chinois d'une voix amusée

— Vous m'avez oubliée, Mr Soon.

Mr Soon se confondit en excuses.

— Pas du tout, protesta-t-il, mais vos documents sont pas prêts.

La jeune femme écoutait, attendant visiblement qu'on lui présente Malko. Le Chinois s'empressa de le faire.

— Mr Malko Linge, un ami de l'ambassadeur américain. Datin Alya Hadjah Azizah, cousine de Son Altesse le Sultan, Hadj Hassanah Bol Muizzaddin Waddaulah. Une fidèle cliente de la banque...

Il égrenait les titres d'une voix monocorde. Malko l'admira de les retenir tous par cœur... Hadjah Azizah lui tendit une main fine aux ongles interminables pourpres comme du sang. Ses lèvres épaisses se retroussèrent en un sourire sensuel.

— J'espère que vous vous plaisez à Brunei Mr Linge

Malko effleura les doigts d'un baisemain léger, puis croisa longuement son regard.

— Ma joie sera encore plus grande si j'ai le plaisir de vous revoir, dit-il.

Lady Alya Hadjah Azizah sourit sans répondre dit au Chinois

— J'ai rendez-vous au tennis... Je reviendrai plu tard.

Elle s'éloigna en balançant très légèrement se hanches en amphore, comme une personne de sa condition aime le faire quand elle désire plaire. Lim Soon se pencha vers Malko.

— Elle a du sang chinois, c'est pour cela qu'elle est si belle ! dit-il, mi-

figue mi-raisin. Mais c'est rare qu'elle parle à des étrangers. Du moins ici à Brunei. A Londres où elle a un appartement c'est différent.

— Venez dans mon bureau.

Visiblement les yeux dorés de Malko ne l'avait pas laissée indifférente... Lorsqu'ils furent installés, Chinois alluma une cigarette et demanda

— Que voulez-vous savoir ? Walter Benson m'a dit que vous enquêtiez sur la disparition des vingt millions de dollars...

— Je voudrais comprendre le système bancaire du Sultan, dit Malko. Peut-être pouvez-vous m'aider. D'abord, qui signe les chèques ?

— C'est très compliqué, cela dépend de la nature dépenses. Mais dans ce cas précis, il s'agit d'un compte que le Sultan possède à l'International Bank Brunei.

J'avais vu la photocopie du chèque de millions. Il semble que les autres aient été tirés sur le même carnet. Il y a deux signatures. Celle du Sultan et celle du Premier aide de camp, Al Mutadee Hadj Ali.

— Et ensuite ?

— C'est difficile à dire. Même si l'ordre était indiqué, ils ont pu être endossés. J'ai déjà effectué une petite enquête à Singapour sans résultat.

— Il n'y a pas de comptes à numéros là-bas ?

— Non. Mais ces chèques ont pu être envoyés en suisse, aux Bahamas, dans n'importe quel paradis fiscal.

— Ont-ils été débités ?

— Oui. Le Premier aide de camp a fait parvenir à l'ambassadeur la photocopie des débits. Trois chèques de 7,5 millions de dollars, un de 5. Le compte de John Sanborn a bien entendu été contrôlé.

Bien sûr. Ici et à Singapour. Mais on ne peut pas vérifier toutes les banques du monde...

Le muezzin de la mosquée Omar Ali Saifuddin se mit à ululer et le Chinois grimaça, agacé.

— Avez-vous une hypothèse ? demanda Malko.

Lim Soon eut un sourire ambigu.

— Hadj Ali soutient que c'est John Sanborn qui venu chercher les chèques. Or, ce dernier a disparu...

— Vous pensez qu'il est coupable ?

— Comment connaître les gens ? fit le Chinois avec geste évasif.

C'est possible... Mais pas certain.

— Et cette Chinoise. Peggy Mei-Ling ?

L'autre haussa les épaules.

— Oh, c'est une pute de Hong-Kong. Il y en a souvent. Elles reçoivent 15 000 dollars pour le weekend et plus si elles plaisent. Le frère du Sul Mahmoud, en fait une grosse consommation... C'est curieux que John Sanborn soit parti avec une fi comme ça.

Malko sentait qu'il n'y croyait pas trop.

— Vous avez bien une idée, vous ? insista-t-il.

Lim Soon mit un bon moment à répondre, un rire embarrassé bien asiatique...

— D'abord, fit-il, je ne crois pas que ce soit Sanborn. C'est un de mes clients, je le connais.

Moi, je pense qu'on a voulu voler le Sultan. C'est facile, il ne sait pas ce qu'il possède... A deux cent millions de dollars près... Il a de l'argent partout, si les Américains n'avaient pas rendu les cinq millions de dollars, il n'aurait jamais rien découvert. Il s'en moque. Seulement, ça l'a vexé que des étrangers le volent et maintenant il est fou furieux.

— Qui peut avoir voulu l'escroquer ?

Lim Soon jouait avec un crayon. Ses yeux noirs étaient sans cesse en mouvement.

— A mon avis quelqu'un du Palais.

— Qui s'occupe de ses affaires ?

— Al Mutadee Hadj Ali.

— Il n'aurait pas dénoncé le voleur ?

Pas forcément. Il a pu avoir peur de se taire congédier. C'est lui qui promène l'attaché-case du Sultan avec les chéquiers, l'argent liquide, les bijoux, qui paie toutes les factures... Et Hassanal Bolkiah n'est pas tendre. Nous sommes dans un pays musulman. On ne coupe pas la main des voleurs, mais on n'en est pas loin.

Malko sentait que le Chinois ne lui disait pas vraiment le fond de sa pensée... Il insista.

— Et si c'était Hadj Ali lui-même ?

— Risquer de tout perdre pour vingt millions de dollars, c'est idiot, objecta le Chinois. Il peut en prendre dix fois plus en restant... Mais il est très jeune, lui aussi.

Malko repensa soudain à une confidence de Joanna Sanborn.

— Il paraît que la nouvelle épouse du Sultan veut se débarrasser de lui ?

Un éclair amusé passa dans les yeux noirs de Lim Soon.

— Vous êtes bien informé pour un homme qui n'est à Brunei que depuis quelques jours. On le dit, mais au Palais...

— Si c'était vrai, insista Malko, cela serait une explication...

— Bien sûr, dut avouer le Chinois. Mais qui va enquêter sur Al Mutadee Hadj Ali ?

Un ange malais traversa le bureau et s'enfuit vers le Kampong Ayer.

— Moi, dit Malko.

Lim Soon éclata de rire.

— Vous ne pourrez même pas pénétrer au palais. Vous ne réalisez pas la puissance d'un homme qui voit le Sultan plusieurs fois par jour...

Malko reconstruisait l'histoire dans sa tête.

— Si c'était ce Hadj Ali, demanda-t-il. John Sanborn aurait donc été assassiné, comme sa femme le prétend, pour porter le chapeau. Disparu ou mort, il fait un coupable parfait... Mais s'il a été tué, il a fallu des complicités.

Lim Soon le regarda avec commisération.

— Mr Linge, dit-il doucement, nous sommes à Brunei. Ici tout part et tout revient au Palais. Si demain, Hadj Ali décide qu'il ne m'aime pas, je serai jeté dans un avion pour Singapour avec toute ma famille. Il n'y a pas de loi, pas de Parlement, pas d'opinion publique, seulement la volonté du Sultan et de son entourage. Moi, je vis ici depuis douze ans, on ne m'a jamais donné un visa permanent. Parce que je suis chinois.

« Le chef de la police est le cousin du Sultan. Sur un seul mot de Hadj Ali, il vous expulse. Et puis, il y a les « boys » de Guy Hamilton. Ils assurent la sécurité rapprochée du Sultan avec les gurbaks et les besoins « spéciales ». Ce sont des tueurs et ils sont protégés par le Palais. Ils peuvent vous abattre dans le lobby du Sheraton devant cinquante personnes en étant certains de l'impunité...

— On doit quand même pouvoir se renseigner sur Hadj Ali, insista Malko.

Lim Soon rit encore de bon cœur.

— Absolument tout ici passe par lui. Je vous le dis il est in-tou-cha-ble.

Le silence retomba dans la pièce, troublé seulement par le ronronnement du climatiseur. Malko n'avait guère avancé. Il avait bien un coupable possible, mais autant hors de portée que s'il était sur la Lune... Lim Soon regarda sa montre et se leva

— J'ai un board meeting [13]. Je dois vous quitter.

Il le raccompagna à l'ascenseur et lui serra longuement la main. Au moment où Malko entra dans la cabine, il dit d'une voix empreinte de gravité

— Mr Linge, Walter Benson m'a parlé de vous. Et de vos mérites. Vous avez toute ma sympathie. Je vais vous dire le fond de ma pensée. John Sanborn a été assassiné. On ne retrouvera jamais son corps. Si vous vous approchez de l'entourage du Sultan, vous vous heurterez immédiatement à la loi non écrite du pays et aux tueurs de Hamilton. Personne ne vous aidera. Repartez. Ce serait bête de terminer à Brunei une aussi brillante carrière que la vôtre.

CHAPITRE V

Malko se sentit brutalement envahi par une rage aveugle : ce potentat du bout du monde et ses sbires sûrs de l'impunité, défiant la CIA et la plus grande puissance du monde. Il y avait quelque chose de fou. Retenant Lim Soon, il lui dit à voix basse

— Je reste, Mr Soon. En faisant très-très attention. Mais je voudrais au moins un fil à tirer...

Le Chinois le regarda longuement avec une expression incrédule.

— Vous êtes un homme tête, Mr Linge, fit-il de sa voix douce. Et courageux. Je vais essayer de vous faire rencontrer une de mes compatriotes qui s'était liée d'amitié avec cette Peggy Mei-Ling, mais cela ne vous mènera pas à grand-chose...

— C'est mieux que rien. Quand et comment ?

— Je vous appellerai au Sheraton.

Malko redescendit. La pluie s'était déchaînée pour changer. Il prit le chemin de Kota Batu. Dans le rétroviseur, il repéra très vite une Range-Rover beige qui semblait le suivre. La pluie empêchait d'identifier son conducteur. Elle était toujours dans son sillage quand il monta les lacets menant à la villa de John Sanborn. Cette fois, Joanna arborait un jeans et un T-shirt moulant son extraordinaire poitrine... De grands cernes bistres soulignaient ses yeux gris. Ils s'embrassèrent presque amicalement.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle anxieusement.

— Pas grand-chose ! avoua Malko. Vous étiez au courant pour la Chinoise que votre mari a vue le jour de son départ ?

Les prunelles grises s'agrandirent et Joanna demeura sans voix quelques instants, avant de dire, dans un souffle

— Oui.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Il a dû la sauter, fit-elle brutalement. Il adorait les Asiatiques et depuis pas mal de temps nous ne faisons plus l'amour. Elle est sûrement complice... Avec de l'argent on achète beaucoup de gens...

— Est-ce que votre mari avait discuté de cette affaire avec Guy Hamilton ?

— Oui, bien sûr.

— Vous en avez reparlé avec lui, depuis ?

— Oui. Il pense que John a volé l'argent. Mais il a été très gentil avec moi. Pourquoi ?

— Si John a été assassiné, dit Malko, Guy Hamilton doit le savoir.

Les grands yeux gris s'ouvrirent comme des soucoupes.

— C'est monstrueux, ce que vous dites ! Guy a toujours été un ami. Il est venu dîner ici souvent...

— Je peux me tromper, remarqua Malko. Je vais continuer mon enquête.

Joanna le regarda partir, du désespoir plein les yeux. Il reprit Kota Batu en sens inverse. La pluie avait cessé et les sampans vrombissaient sur le fleuve.

La voix joviale de Lim Soon faisait vibrer l'écouteur. Le téléphone avait sonné au moment même où Malko entra dans la chambre.

— Mr Linge, proposa le banquier chinois, nous pouvons prendre une bière près de mon autre ban-Centre commercial de Jalan Sultan après les pompiers. Je vous attends devant. Dans un quart d'heure...

Malko avait juste le temps de repartir. Il se retrouva dans un quartier de buildings modernes et se gara sur un grand parking. La chaleur

était horrible. Il retrouva Lim Soon en face d'un petit bâtiment gris, relativement récent, mais déjà attaqué par l'humidité.

— Allons au Phong-Mun, fit-il, c'est de l'autre côté de la place.

Ils semblaient sortir de vacances dans un sauna en y arrivant... On les installa au premier étage dans une salle vide et une serveuse leur apporta deux bières. Le Chinois eut un petit rire sec.

— Ils n'ont pas le droit de servir d'alcool, n'est-ce pas, mais ici, nous sommes entre Chinois...

La serveuse avait une robe fendue jusqu'en haut de la hanche, à faire disjoncter de lubricité n'importe quel ayatollah... Plus une croupe, moulée par la soie rouge, ronde et bien cambrée.

— Vous avez du nouveau ? demanda Malko.

— Katherine, la Singapourienne qui connaît Peggy Mei-Ling, accepte de vous rencontrer. Elle parle anglais et travaille au Sheraton comme femme de chambre. Mais je ne sais pas si elle pourra vous apprendre quelque chose d'intéressant.

— Je verrai bien, dit Malko. Où et quand vais-je la retrouver ?

— Derrière le temple chinois de Sungai Kianggeh, il y a un parking ; vous y entrez par Jalan Elisabeth II. Je lui ai donné le numéro de votre voiture.

Malko se demanda comment il le connaissait...

— Pourquoi pas chez elle ? Ce serait plus discret.

— Sûrement pas, sourit le Chinois. Elle habite avec deux autres filles dans une chambre minuscule qui ne leur sert que pour dormir. A cet endroit-là, personne ne vous remarquera. Il y a souvent des filles le soir, des Indiennes ou des Chinoises qui cherchent des hommes...

Autrement dit, des putes.

Lim Soon vida son verre d'un coup et se leva avec un sourire d'excuse.

— Je dois aller travailler.

Malko le suivit et retraversa la fournaise. Il espérait que la femme de chambre Singapourienne pourrait lui dire quelque chose d'important.

Il dégringolait des trombes d'eau. A ne pas voir à un mètre. Malko était obligé de laisser ses essuie-glaces en marche, ce qui était bizarre pour une voiture garée. Pas un chat dans le parking... Il se demanda si la Singapourienne allait venir avec un temps pareil... Les putes ne devaient pas faire fortune dans ce pays...

Une silhouette déboula soudain d'une ruelle, courant, protégée par un petit parapluie et s'arrêta à l'entrée du parking. Si minuscule qu'on aurait dit un enfant... Malko donna un coup de phares et aussitôt elle se dirigea vers lui.

Ce qu'il vit d'abord, c'est un petit mufle prognathe avec une énorme bouche repoussée en avant par les dents, des yeux rieurs et bridés, puis quand elle se tourna pour s'installer, une croupe ronde et callipyge... Katherine ne devait pas mesurer plus d'un mètre cinquante, mais c'était une bombe sexuelle. Elle se débarrassa de son ciré, découvrant un pull et une jupe noire avec des chaussures de tennis.

— We go, fit-elle d'un air inquiet. Police... [14]

Malko démarra, regagna Sungai Kianggeh qu'il descendit jusqu'à Jalan Mac Arthur et tourna à gauche, franchissant le pont menant à Kota Batu. La Singapourienne était recroquevillée sur son siège, muette. Malko parcourut trois ou quatre kilomètres, puis repéra sur sa gauche un chemin qui escaladait la colline. Il s'y engagea et finit par stopper sur l'aire d'une station-service fermée. Là, il ne risquait pas d'être dérangé... Katherine s'ébroua et Malko lui sourit.

— Merci d'être venue.

— Mr. Soon, very goodfriend, fit-elle. Dit que vous vouloir savoir choses sur miss Peggy.

— Vous la connaissiez ?

Elle inclina la tête vigoureusement.

— Oui, oui. Je fais chambre tous les matins. Miss Peggy très gentille, me donne toujours dollars, vêtements... Très belle, miss Peggy,

beaucoup dollars. Cinéma à Hong-Kong.

Ses yeux brillaient d'admiration. Malko se demanda ce qu'elle pouvait lui apprendre.

— Vous savez pourquoi miss Peggy est à Brunei ? Katherine rit de bon cœur à cette question naïve.

— Pour les hommes, fit-elle. Venue avec Mr Khoo.

— Qui est Khoo ?

— Un monsieur qui amène toujours beaucoup femmes pour le Palais.

Un maquereau.

— Vous connaissiez l'homme qui a disparu, John Sanborn ?

Elle leva le pouce.

— Number one. Il venait souvent Sheraton, toujours très gentil avec moi. Il donnait dollars, je le retrouvais ici, comme vous.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Ice cream, you like ? [15]

Katherine pouffa carrément, son petit museau levé vers lui. Son regard en disait plus long que toutes les paroles. Apparemment, le chef de station de la CIA disparu aimait bien l'Asie. Le silence de Malko fut mal interprété par Katherine qui, docilement, se pencha sur lui et commença à le caresser. Avant même de s'en rendre compte, elle s'était emparée de lui et l'engloutissait dans sa bouche. La pluie redoublait, les isolant totalement du monde extérieur Katherine se démenait comme un petit diabolotin, agenouillée sur le siège voisin de Malko, jouant de la langue et des mains. Voilà ce que signifiait ice cream...

Essoufflée, elle s'arrêta un peu, leva la tête y Malko.

— Comment vous voulez ? Comme Tuan [16], John ?

Sans attendre la réponse, elle se retourna, remonta sa jupe, offrant sa croupe cambrée et nue en un geste sans équivoque... Comme Malko hésitait, elle envoya la main en arrière et tira le membre raidi vers son sexe. Ce n'était pas follement confortable, et même acrobatique, mais Malko s'y enfonça avec délices. Aussitôt, la petite Singapourienne se

mit à onduler d'une façon démoniaque, donnant des coups de reins, les deux mains accrochées à la poignée de la portière pour ne pas perdre l'équilibre...

Elle stoppa brusquement quelques instants, retira le sexe et le plaça plus haut entre ses fesses fermes. C'eut été stupide de refuser. Malko plongea dans les reins offerts, avec une facilité qui en disait long sur les mœurs locales. Katherine l'avalait sans coup férir, juste un petit gémissement, pépant ensuite quelques obscénités en pidgin. Elle fit en sorte qu'il explose très vite dans ses reins complaisants...

La Toyota tanguait comme un voilier franchissant les Quarantièmes rugissants...

Katherine se dégagea avec grâce, fit le ménage à coups de kleenex et regarda Malko avec l'air d'un animal heureux.

— It was good ? demanda-t-elle anxieusement. Il n'y avait plus que chez les Chinois qu'on trouvait cette conscience professionnelle... Malko l'assura de sa complète satisfaction, se demandant soudain si le bon Lim Soon ne lui avait pas tout simplement réservé quelques moments de détente. Attention délicate qui ne pouvait guère faire avancer son enquête.

— Fifty dollars, annonça Katherine, revenant au business.

Malko donna l'argent et elle bâilla.

— I must go.

— Wait, fit-il. Tuan John, tu l'as vu souvent avec miss Peggy. Il faisait bang-bang avec elle.

Katherine secoua la tête en riant.

— Non, non, elle faisait bang-bang avec autre orang-putch [17]. Pilote du Sultan. Américain, habite Sheraton aussi. Grand homme.

Elle écartait les bras d'une façon comique... puis se frotta le ventre avec une grimace. Apparemment, elle avait aussi essayé celui-là... Malko cherchait ce qu'il devait encore lui demander.

— Tu as vu Tuan John le jour où il a disparu ?

— Oui, oui, il est venu, pas longtemps.

— Et ensuite ?

— Parti...

— Et miss Peggy ?

— Partie aussi...

— Ensemble ?

— Don 't know.

Il mit en route, déçu. Katherine était en train d'étaler du rouge sur ses grosses lèvres.

Tout en manoeuvrant, il demanda à tout hasard

— Tu n'as pas revu miss Peggy ?

La Singapourienne secoua la tête énergique

— Non, non, mais elle a téléphoné.

— Quoi ?

Il écrasa le frein si brutalement que sa voisine piqua du nez dans le pare-brise. Elle se redressa en riant, un peu effrayée.

Personne n'avait eu de nouvelles de Peggy Mei-Ling depuis sa disparition. La Singapourienne le fixait, étonnée.

— Quand a-t-elle téléphoné ?

— Je faisais chambre, expliqua Katherine, comme toujours onze heures le même jour. Miss Peggy toujours dormir beaucoup tard. Le téléphone sonner, je réponde. C'est miss Peggy. J'entends sa voix, puis homme parle. Il veut je prépare les valises de miss Peggy.

— Et ensuite ?

Malko bondissait de joie intérieurement. La petite Singapourienne ne se rendait pas compte de l'importance de ce qu'elle était en train de révéler. Si Peggy Mei-Ling avait appelé, où se trouvait-elle ? Le téléphone ne marchait pas entre Limbang et Brunei et à cette heure-là, Peggy Mei-Ling se trouvait théoriquement en avion avec John Sanborn.

— J'ai fermé valises, fit Katherine. Après on est venu les chercher

— Qui « on » ? Des étrangers ? Des Brunéiens ?

Elle baissa les yeux, effrayée.

— Police. Pas uniforme.

— Je ne dirai rien, promit Malko, en retrouvant la route goudronnée.

La pluie venait de cesser aussi brusquement qu'elle avait commencé. Il descendit les lacets, pensif. Il tenait enfin la preuve que la disparition de John Sanborn n'était pas ce qu'on avait dit. S'il n'était pas parti avec Peggy Mei-Ling, tout l'échafaudage tombait... Il y avait encore une minuscule chance que l'Américain ait fait prendre les valises par un complice. Ce qu'on allait lui opposer. Il sourit à la Singapourienne.

— Tu connais celui qui a pris les valises ?

— Pas le nom, mais souvent vu dans lobby. Travaille au palais, c'est police.

C'était le dernier clou dans le cercueil. John Sanborn n'avait pas pu bénéficier de la complicité de policiers brunéiens... Joanna avait raison. Il avait été liquidé. Donc, c'était bien une magouille locale.

Une magouille de vingt millions de dollars où déjà homme avait trouvé la mort.

Où était Peggy Mei-Ling ? Tout semblait indiquer qu'elle était toujours à Brunei... Et pourquoi pas à la beach-house du prince Mahmoud ? L'information d'Angelina devenait plus crédible.

Il dévala Kota Batu en bénissant mentalement Lim Soon. L'avenue devant le temple chinois était déserte. Il se glissa dans le parking.

— Veux-tu que je te raccompagne ? proposa-t-il.

— Non, non, protesta Katherine effrayée, je mare à pied. Pas permis ce que je fais...

Malko stoppa au milieu du parking. Katherine lui massa rapidement l'entrejambe d'un geste amical.

— Quand vous me voir, call Mr Soon, fit-elle simplement.

A ses yeux, il n'était qu'un nouveau client. Elle sauta de sa voiture et il l'observa tandis qu'elle s'éloignait, traversant le parking en diagonale. Tout à coup, elle trébucha, comme si elle avait raté une marche, fit

deux ou trois pas en zigzag, se retourna, comme pour revenir, puis tomba à genoux !

Malko bondit de la Toyota, courant jusqu'au corps étendu. Katherine était couchée sur le côté. Il se pencha sur elle. Sa bouche était entrouverte et elle respirait faiblement. Il la mit sur le dos, aperçut ses yeux vitreux aux pupilles révulsées. Incroyable ! Il n'avait pas entendu un bruit, elle ne portait aucune trace de blessure ! Il regarda autour de lui sans rien voir que les voitures vides garées sur le parking.

Soudain, il remarqua une tache rouge sur le cou de la Chinoise. Il avança la main et sentit quelque chose comme une allumette enfoncée dans la chair. Une minuscule fléchette, longue de trois centimètres, avec des plumes au bout.

La Singapourienne eut un spasme ultime et mourut avec un soupir résigné. Malko se redressa, l'estomac noué. On venait de l'assassiner sous ses yeux. Vraisemblablement avec une flèche empoisonnée.

Le cerveau en ébullition, il courut jusqu'à sa Toyota. Au moment où il ouvrait la portière, il sentit un choc léger à côté de sa main. Il baissa les yeux et vit une traînée gluante sur la glace. Une coulée glaciale parcourut sa colonne vertébrale.

Une autre fléchette gisait à ses pieds. L'assassin de la Singapourienne était toujours là, tapi dans l'ombre, et tentait de le tuer, lui aussi.

CHAPITRE VI

Malko plongeait dans sa Toyota, tétanisé, et referma violemment la portière. Son regard balaya l'obscurité tandis que son cœur cognait contre ses côtes. A travers le rideau de pluie il distingua une Range-Rover, tous feux éteints, qui s'éloignait dans la ruelle menant à la Jalan Pemancha.

Il démarra en trombe, évitant de justesse le corps de la Singapourienne. L'autre véhicule avait déjà pris pas mal d'avance, mais Malko le repéra en train de franchir Subok Bridge en direction de Kota Batu. Au lieu de suivre le fleuve, la Range-Rover bifurqua aussitôt dans les lacets sinuant sur la colline. Malko restait à distance respectueuse. Il n'était pas armé et on avait voulu le tuer. Rien ne disait que ses adversaires ne disposaient pas d'armes à feu. Dans cet endroit désert, il était à leur merci. Mais s'il arrivait à les suivre...

La route montait et descendait à travers la jungle semée de rares maisons. Il parvint au sommet d'une côte. La Range avait disparu ! La route se divisait en deux. Malko hésita, tourna à gauche, accéléra pour déboucher en face d'un stade. Plus de Range-Rover ! Elle avait dû continuer tout droit. Il fit demi-tour jusqu'à la bifurcation et prit l'autre route. Trois cents mètres plus loin, elle se divisait encore... Inutile d'insister. Malko repartit vers Bandar Sen Begawan. Les rues étaient totalement désertes. On risquait de ne pas découvrir le cadavre de Katherine avant le lendemain matin...

Il était encore sous le choc de cette agression mortellement silencieuse quand il se gara devant le Sheraton. Personne dans le lobby et, seuls, trois employés d'une compagnie de pétrole discutaient encore dans le bar qui fermait à minuit et demi. Malko commanda une Stolichnaya et s'installa dans un coin, regardant la pluie tomber dans la piscine. Il avait progressé d'un pas de géant, mais à quel prix... Il était sûr que John Sanborn ne s'était pas enfui avec les millions de dollars et que l'affaire se déroulait à Brunei.

Menée par des gens puissants et bien informés... Si le double meurtre avait réussi, c'était l'étouffement assuré... La CIA n'aurait probablement pas envoyé un autre agent au massacre. Quitte à racler

ses fonds de tiroirs pour « rembourser » les 20 millions de dollars.

Le guet-apens signifiait qu'il avait été surveillé sans cesse. Y compris pour ses rendez-vous avec Lim Soon. On ne voulait pas seulement liquider un témoin gênant, mais lui en même temps. Il repensa à Michael Hodges, le mercenaire britannique. Lui aussi avait une Range-Rover... Il commençait à comprendre le sens des avertissements de Lim Soon. Le ou les tueurs avaient agi en toute impunité. A quelques centimètres près, son cadavre se trouverait en ce moment derrière le Temple Chinois...

Juste ce que voulaient ceux qui tiraient les ficelles et n'avaient pas hésité à tuer un témoin possible, alors qu'il était si simple de l'expulser ou de la terroriser.

C'était de l' « overkilling ».

Il commanda une seconde vodka. La dernière, lui dit le barman. Il devait retrouver Peggy Mei-Ling. Mais si elle était encore à Brunei, ceux qui la gardaient l'avaient mise en sûreté. De plus, rien ne disait qu'elle accepterait de parler. D'après les méthodes de ses adversaires, elle avait des raisons d'avoir peur. A moins qu'elle ne soit complice.

— C'est une flèche empoisonnée, tirée par un « blowpipe [18] » de Dayak, expliqua Walter Benson, l'ambassadeur. Ici, à Brunei, il n'y a pas de Dayaks, mais le centre de Bornéo en compte encore beaucoup, le long des rivières. Ils s'aventurent parfois jusqu'au Sarawak pour échanger de la nourriture et des peaux.

— Ce n'est pas un Dayak qui a tué Katherine, remarqua Malko.

L'Américain approuva de la tête.

— Of course ! Mais c'est quelqu'un qui connaît bien le pays. Ce genre de truc ne court pas les rues. Le « blowpipe », à la rigueur, mais pas les flèches empoisonnées. Il faut avoir été en brousse pour en trouver. Seuls les militaires ont fait des expéditions... Les gurbahs et les types de Hamilton. Je vais lui en parler...

— Pas question ! fit Malko. Je commence à me demander quel jeu il

joue. Tout le monde me dit que ses hommes lui obéissent au doigt et à l'œil. Il doit être au courant. Avez-vous un contentieux avec les « Cousins » ici ?

— Pas vraiment. Ils nous accusent évidemment de vouloir les supplanter et de faire la cour au Sultan. C'est vrai que je lui ai transmis un message de la part du Président Reagan, selon lequel, en cas de problème avec des voisins, et en particulier les Vietnamiens, il pouvait compter sur nous. Il y a toujours des bâtiments de la Septième Flotte dans le coin, à quelques heures de Brunei. Ce ne sont pas les 700 gurkhas prêtés par Sa Très Gracieuse Majesté qui feraient le poids face à un problème sérieux...

— Vous pensez que les Cousins auraient pu monter un coup ? Pour brouiller les USA avec le Sultan ?

— Hautement improbable, fit le diplomate. Mais il faut quand même préciser que Guy Hamilton n'appartient plus au MI 6. Il a été détaché auprès du Sultan pour organiser la Special Branch et sa sécurité rapprochée.

— L'homme qui a tué la Singapourienne est un professionnel, souligna Malko. Est-ce que les Malais ont ce qu'il faut ?

Walter Benson fit la moue.

— Je ne pense pas. Ce sont des gens plutôt pacifiques. Dans la langue malaise, il n'y a même pas d'injures... Les seuls méchants ici ce sont les « boys » de Hamilton.

Malko sentit qu'il était à deux doigts de lui dire de laisser tomber.

— Je vais envoyer un télex urgent au State Department, dit-il. Ce que vous avez découvert change la face des choses. Ce sera à eux de décider. Et à la Company.

Malko haussa un sourcil.

— Que voulez-vous dire ?

L'Américain eut un sourire un peu triste.

— Nous entrons dans une zone de turbulence. Si John Sanborn a été assassiné c'est par des gens proches du Palais. Sans preuves en béton, nous allons droit à l'incident diplomatique grave... N'oubliez pas que je n'ai pratiquement aucun contact direct avec le Sultan.

Son entourage lui raconte ce qu'il veut... Si, comme c'est probable, il s'agit de quelqu'un très proche de lui, bonjour les dégâts...

— Je sais, avoua Malko. Mais il y a vingt millions de dollars en jeu et la mort d'un chef de station. Sans parler de cette malheureuse Singapourienne...

Le diplomate se versa une rasade de Johnny Walker, leva son verre avec un sourire cynique

— Vous connaissez l'ampleur du déficit budgétaire chez nous ? Quatre milliards de dollars. S'il faut payer vingt millions, c'est une goutte d'eau. Quant à ce pauvre John... il aura son nom sur une plaque de marbre. Cela vaut mieux que de se brouiller avec le sultan Hassanah Bolkihah. Washington décidera. En attendant, profitez de Brunei...

Il avait le sens de l'humour : d'énormes nuages toujours déversaient à nouveau des trombes d'eau, noyant Bandar Seri Begawan...

Il faut retrouver cette Peggy Mei-Ling, insista Malko. Vivante. Et qu'elle parle. Avec cela, on tiendra les coupables. Quels qu'ils soient...

Le diplomate vida son Johnny Walker d'un trait et claquer sa langue.

— Sauf si Langley et le State Department se secouent.

Visiblement, l'ambassadeur envisageait cette éventualité et commençait même à être embarrassé par la présence de Malko. Heureusement qu'il ne dépendait que de Langley. Il restait peut-être un allié. Lim Soon. Le petit banquier chinois ignorait probablement la mort de Katherine. Ça n'allait pas lui faire plaisir.

Il régnait un froid glacial dans la City Bank grâce une climatisation déchaînée, contrastant avec le bain de vapeur extérieur. A l'expression de Lim Soon lorsqu'il ouvrit la porte de son bureau, Malko vit immédiatement qu'il savait pour Katherine. Le Chinois le fit entrer et referma la porte soigneusement. Son visage rond semblait s'être rétréci et ses petits yeux noirs ne pétillaient plus.

— J'avais raison, fit-il d'une voix grave, empreinte de tristesse. Sur toute la ligne. Ils ne reculeront devant rien.

— Comment avez-vous appris ?

Il eut un pauvre sourire.

— Bandar Seri Begawan est une toute petite ville et nous, les Chinois, sommes très bien informés. Mais comme il n'y a pas de presse, le reste de la population n'en saura jamais rien.

Au Sheraton où elle travaillait on a dit qu'elle avait eu un accident de voiture et qu'on rapatriait son corps à Singapour.

— Vous savez aussi de quoi elle est morte ?

— Oui, un médecin chinois l'a examinée. Un poison violent utilisé par les Dayaks chasseurs de tête. Sans antidote. Ils s'en servent pour tuer les singes. Il agit par paralysie du système nerveux central. Et ne laisse que peu de traces...

— Qui a fait ça ?

Le Chinois alluma une cigarette, pensif.

— Pas un Dayak. Mais je sais que certains des hommes de Guy Hamilton ont appris à utiliser leurs sarbacanes. C'est pratique pour des éliminations discrètes. Ils s'en sont servis une fois contre un opposant politique. Evidemment, je n'ai pas de preuve. Vous avez vu quelque chose ?

— Un peu plus que voir, dit Malko. Ils ont voulu me tuer aussi.

Le Chinois écouta son récit, impassible, puis tira sur sa cigarette.

— Joanna avait raison, John Sanborn a été assassiné, conclut-il. Pas parce qu'il savait quelque chose, mais parce qu'il faisait un coupable idéal. Et Peggy Mei-Ling est toujours ici.

— C'est une Chinoise, remarqua Malko, vous ne pouvez pas la trouver ?

Lim Soon eut un sourire contraint.

— Une Chinoise de Hong-Kong, précisa-t-il. Nous ne parlons pas le même langage. De plus, si elle est encore à Brunei, elle est dans la beach-house du prince Mahmoud, une enceinte protégée où aucun Chinois n'a accès...

— Que pouvons-nous faire dans ce cas ?

Lim Soon tira longuement sur sa cigarette. Les yeux plissés, il ressemblait à un jeune Bouddha... Malko le sentait perturbé. Il parla enfin.

— La sagesse me commanderait de ne plus m'occuper de cette affaire, dit-il lentement. Cependant, je me sens en partie responsable de la mort de cette jeune femme. Une Chinoise comme moi. De plus, si nous pouvions affaiblir le pouvoir de la clique qui fait la loi autour du Sultan, cela serait excellent. Ce sont eux qui nous traitent comme des chiens. Donc, je vais vous aider...

— Comment ?

— Il y a une personne à voir. Jim Morgan, un des pilotes du Sultan. Il a été l'amant de Peggy Mei-Ling.

Il est américain, peut-être vous parlera-t-il... Mais faites très attention, vous avez vu à quel point ces gens sont dangereux.

— Il faudrait découvrir qui a tué John Sanborn et qui est la Chinoise qui a embarqué avec lui à Limbang. Car un couple s'est bien fait passer pour lui et Peggy.

— Vous avez sûrement raison, approuva Lim Soon, et je vais mener mon enquête. En attendant, allez donc voir ce pilote.

— Vous pensez que Hamilton est dans le coup ?

Lim Soon hocha la tête.

— Peut-être pas. Si la magouille part du Palais, il a pu être court-circuité. Par le Premier aide de camp ou le Chambellan. L'argent fait faire beaucoup de choses, Mr Linge.

Le Maillet, le bar du Sheraton, avait une allure bizarre avec son plafond en boiserie d'où pendaient de longs ventilateurs, ses sièges roses et le grand bar acajou. L'esquisse d'un décorateur allumé...

Malko s'approcha d'une des accortes serveuses Singapouriennes.

— You know Mr Morgan?

— Yes, yes.

Elle lui désigna un homme tassé dans un des box, en face du bar,

attablé devant une énorme menthe l'eau. Un géant roux, avec des épaules de débardeur, des yeux bleus et une chemisette à manches courte Malko s'approcha.

— Jim Morgan ?

L'Américain leva la tête. Le regard pas vraiment clair et l'air furieux d'être dérangé.

— Yeah ?

— Mon nom est Linge, fit Malko. Malko Linge. Je suis envoyé par l'ambassadeur Benson pour vous parler.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis le remplaçant de John Sanborn, j'enquête sur sa disparition.

Sans attendre d'y être invité, Malko s'assit commanda un café.

Le pilote eut un geste fataliste signifiant que n'était pas son problème. Malko insista.

— L'ambassadeur m'a promis que vous coopéreriez à mon enquête...

Son ton était suffisamment persuasif pour que l'Américain s'ébroue et consente à parler.

— Je connaissais à peine John, fit-il. Brave gars. OK. Je ne peux rien vous apprendre.

On apporta le café de Malko et il y laissa tomber deux morceaux de sucre.

— Peggy Mei-Ling, fit Malko, une très belle Chinoise qui habitait ici à l'hôtel. Ça vous dit quelque chose ?

L'œil bleu fonça.

— Pourquoi ?

— On dit qu'elle serait partie avec John.

— Bullshit! Peggy est une vraie garce, fit le pilote avec conviction. Elle ne pense qu'au fric. Elle n'est sûrement pas partie avec John. Ici, elle se fait un maximum de blé. Si le prince Mahmoud ne l'a virée, elle se trouve toujours à Jerudong.

— Où ? A la beach-house ?

— C'est ça. Là où elle fait ses sauteries...

— Vous n'avez pas eu de nouvelles d'elle depuis ?

— Nope

— Vous voyez souvent le Sultan ?

— En principe, nous volons tous les jours à quatre heures, sauf quand le plafond est trop bas. Pourquoi ?

— Cela peut servir, fit Malko déçu.

Visiblement, le pilote ne savait rien.

Il allait se lever quand ils furent rejoints par une splendide blonde aux longs cheveux. La poitrine orgueilleuse et un maintien de reine.

— Hildegard Glotof, présenta le pilote. Ex-hôtesse de la Lufthansa. Elle aussi vole avec nous. Et connaissait bien Peggy...

Il se tourna vers la jeune femme.

— Mr... Linge enquête sur la disparition de John. Il s'intéresse à Peggy.

L'Allemande eut une moue vipérine.

— Cette petite pute ? Pourquoi ?

— Cette petite pute sait comment John Sanborn a été tué, continua Malko en allemand. Je voudrais la retrouver...

Surprise, Hildegard Glotof lui fit un clin d'œil.

— Elle est sous la protection du frère du Sultan, « Sex-Machine ». Il l'a installée dans sa beach-house et vient la baiser pratiquement tous les jours.

— Comment savez-vous ça ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Ce porc de Mahmoud s'en vante tout le temps. Moi aussi, il voulait m'emmener là-bas et me faire partager un bungalow avec cette

traînée... Il adore ça, deux filles ensemble, de couleurs différentes... Regardez ! C'est ce cloporte qui me l'a demandé...

Malko suivit son regard et découvrit un minuscule Chinois juché sur un tabouret de bar. Une tête ronde, pas de cheveux, des bagues à tous les doigts, un costume de shantung brillant et des chaussures en lézard bleu. Il se retourna et expédia un sourire bien ignoble à Hildegarde Glotof. Celle-ci jura entre ses dents.

— Schweinerie ! Il a le front de vous proposer n'importe quoi. Il passe son temps à trouver des filles pour « Sex-Machine ». C'est le meilleur « sidekick [19] » de Brunei.

— Par lui, on ne peut pas arriver à cette Peggy Mei-Ling ? demanda Malko.

L'hôtesse secoua la tête.

— Nein. Son boulot se termine quand la fille débarque ici. Ensuite, elle est prise en main par les gens de Hamilton. Quelquefois, il revend après usage un charter de Philippines aux bordels de Limbang. C'est tout profit...

Le Chinois descendit de son tabouret, les salua et disparut. Malko se dit qu'il pourrait peut-être lui servir un jour. En attendant, il n'avait eu que la confirmation de la présence de Peggy. Qui se trouvait à trente kilomètres. Aussi inaccessible que si elle était sur la planète Mars.

Cette conversation expliquait que ceux qui avaient monté l'arnaque des vingt millions de dollars ne s'en soient pas débarrassés.

Même les gens du Palais ne pouvaient aller contre les caprices du frère du Sultan, Mahmoud le bandeur...

Un nom revenait tout le temps depuis le début de cette affaire : Guy Hamilton. Malko décida qu'il était temps de lui rendre visite, maintenant que le terrain était déblayé. L'ex-représentant du MI 6 aurait peut-être des choses intéressantes à dire...

Malko jeta un coup d'œil aux factionnaires en grande tenue devant les grilles du palais. Un peu plus loin, il repéra un chemin de terre qui grimpait à flanc de colline : le simpang 402. C'était un des quartiers résidentiels de Brunei. Il le prit, examinant chaque villa. La maison de Guy Hamilton se trouvait juste après l'ambassade d'Oman. Blanche, plutôt modeste, avec des grilles en fer forgé. Il se gara devant et entra, ignorant l'écriteau « chien méchant ». Il sonna et attendit.

La porte s'ouvrit sur un homme de haute taille, aux rares cheveux grisonnants et au visage en lame de couteau. Guy Hamilton oscillait légèrement d'avant en arrière, planté devant Malko, une bouteille vide à bout de bras, le front plissé, cherchant de toute évidence à identifier son visiteur. Finalement, son regard vitreux s'éclaira, ses lèvres minces sourirent et il lâcha d'une voix plutôt pâteuse

— Ah, Mr Linge ! Le preux chevalier de la Compagny. Entrez, entrez.

Il précéda Malko, serrant contre son cœur la bouteille vide à la façon d'un nouveau-né pour finalement la déposer avec soin sur le sol. Son living était encombré de statues, de piles de magazines, d'objets variés. Deux gros ventilateurs tentaient vainement de dissiper la chaleur lourde. Le Britannique se laissa tomber dans un canapé Chippendale dont les ressorts grincèrent.

— Je suis désolé de vous déranger, dit Malko, un peu étonné de cet accueil. Mais...

Guy Hamilton leva un doigt sentencieux.

— Indeed, je m'attendais à votre visite ! D'ailleurs dans ce trou, il n'y a pas beaucoup de distractions et cela me fait toujours plaisir de discuter avec des étrangers. Surtout de votre qualité.

Impossible de déceler la moindre ironie dans sa voix. En dépit de l'imprégnation alcoolique son regard était vif et rusé. Il alluma une cigarette, souffla lentement la fumée et lâcha :

— C'est une affaire fâcheuse. Très fâcheuse. Le Sultan est très contrarié. Il faudrait la régler au plus vite.

— En lui rendant les vingt millions de dollars.

Les yeux mi-clos, il fixait Malko comme un gros chat, la tête penchée sur le côté.

Il avait beau avoir bu, son cerveau fonctionnait sûrement très bien. Et

Malko se demanda s'il n'en faisait pas un peu trop.

— Vous pensez donc que John Sanborn s'est approprié cet argent ?

Le Britannique eut un geste d'impuissance.

— Qui d'autre ? Il y a des indices concordants, n'est-ce pas ? Sa fuite d'abord et sa disparition. J'avais souvent bavardé avec lui, il semblait fasciné par la richesse du Sultan, il me disait que ce n'était pas juste qu'une telle fortune soit entre les mains d'un seul homme. Eh bien, il a fait en sorte de rétablir l'équilibre.

Il ponctua sa conclusion d'un rire aigrelet... Malko l'observait, en proie à des sentiments variés. Ou le Britannique se moquait carrément de lui, ou ses hommes avaient agi sans le lui dire. Il hésitait à prendre position ouvertement et se contenta de tendre une perche.

— Il semblerait que la Chinoise avec laquelle il aurait pris la fuite se trouve toujours à Brunei, dit-il. Une certaine Peggy Mei-Ling... Vous en avez entendu parler ?

Guy Hamilton balaya Peggy d'un geste définitif. Reprenant sa bouteille vide pour jouer avec.

— Des Chinoises comme elle, il y en a des milliers, n'est-ce pas. Personne n'est sûr qu'il soit parti avec cette Chinoise. Il pouvait avoir une petite amie à Limbang, indeed. Le cas est assez fréquent. Et d'ailleurs si ce n'est pas lui, qui est-ce ?

— Quelqu'un du Palais, suggéra Malko, dans l'entourage du Sultan.

— Nonsense ! fit le Britannique. Personne ne se risquerait à braver le Sultan de cette façon. Et ils sont tous couverts d'or. A qui pensez-vous ?

— Le premier aide de camp, Pengiran Al Mutadee Hadj Ali ?

Par exemple.

— C'est un ami personnel, fit Hamilton de la voix compassée des ivrognes. Un homme tout dévoué à son maître qui débute une carrière brillante. Il ne risquerait sûrement pas sa place pour une brouille pareille... Non, croyez-moi, c'est triste à admettre, mais la Company a nourri un « black sheep [20] »... Cela nous est arrivé aussi, ajouta-t-il.

Il s'était levé, titubant légèrement en face de Malko, le dominant de sa

haute taille voûtée...

— My dear friend ! fit-il de sa voix pâteuse, la moustiquaire me tend les bras. C'est l'heure de la sieste. J'ai été ravi de votre visite et si je peux vous venir en aide, je le ferai avec joie. Good bye now.

Il lui serra la main, lui tourna le dos et se dirigea d'un pas hésitant vers le fond de la pièce, laissant Malko en plan. Déçu et perturbé. Il n'y avait plus qu'à filer.

Malko connaissait assez les milieux du renseignement pour savoir qu'un homme comme Hamilton pouvait mentir parfaitement. Bien sûr, John Sanborn avait pu partir seul. Mais on n'avait pas tué Katherine pour rien... Il n'avait pas voulu en parler au Britannique pour ne pas risquer d'impliquer Lim Soon. De toute façon Hamilton lui avait raconté un conte de fées... Donc, il gênait. Et Hamilton mentait. Pour couvrir qui ? C'était bizarre que le vieux Britannique se mouille. Il ne semblait pas être un homme d'argent.

Il reprit le chemin du centre sous une pluie battante. Un message l'attendait au Sheraton. Lim Soon voulait le voir au Phong-Mun, le second restaurant chinois. "As soon as possible". C'était souligné. Le cœur battant Malko remonta dans sa Toyota. Le Chinois avait-il découvert quelque chose ?

Lim Soon se trouvait au fond de la salle encore vide, à une table dominant le parking. L'air soucieux. Il grimaça un sourire à l'adresse de Malko

— Désolé, il s'est passé quelque chose de significatif depuis que nous nous sommes vus.

— Quoi ? demanda Malko en s'asseyant.

Le Chinois but une gorgée de sa bière. Il semblait désespéré et mal dans sa peau.

— J'ai reçu une visite, fit-il. Un policier des services de l'Immigration. Il m'a fait remarquer que ma carte de séjour venait à expiration dans un mois et qu'il n'était pas absolument certain que le gouvernement

de Brunei la renouvelle...

Malko sentit une main glaciale lui étreindre le cœur.

— C'est de l'intox ?

Lim Soon secoua lentement la tête.

— Non, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, c'est complètement arbitraire. Le Police Commissioner signe les arrêtés d'expulsion sur l'ordre du Palais. Il n'y a aucun recours. Brunei se moque de l'opinion de ses voisins. Il suffit de dire que vous menacez l'ordre public. Ils sont si riches que personne ne veut leur faire de peine...

— Vous pensez que c'est à cause de moi ?

— J'en suis sûr. Je suis ici depuis dix ans et cela n'est jamais arrivé. Au contraire, j'étais plutôt en bons termes avec le Palais.

— Je suis absolument désolé, compatit Malko. Que puis-je faire pour vous éviter cette mesure ?

Lim Soon refit son sourire triste.

— Ne plus me voir, ne plus me téléphoner. Ils surveillent tout.

Malko encaissa le choc. Il se trouvait privé de son principal allié dans une lutte déjà totalement inégale. Le Chinois avait fini sa bière sans rien commander pour Malko. Celui-ci regarda les gens qui se hâtaient sur le parking sous la pluie. Cette nouvelle manœuvre avait au moins le mérite de clarifier les choses, les vingt millions de dollars avaient été escroqués par un haut personnage du Palais qui disposait de toute la logistique pour se défendre.

— Ne faites confiance à personne, fit Lim Soon d'une voix douce. Vous avez en face de vous des gens prêts à tout et extrêmement puissants. Je crains que la meilleure solution ne soit de quitter Brunei. « Avant qu'il ne soit trop tard, ajouta-t-il.

CHAPITRE VII

Malko digéra quelques secondes l'avertissement de Lim Soon. Le second... Depuis le premier, les événements avaient, hélas, largement donné raison au Chinois. Celui-ci fixait son verre vide. Il releva la tête son regard accrocha celui de Malko.

La salle sombre du Phong-Mun était silencieuse telle une église vide. Lim Soon répéta d'une voix tenue :

— Vous ne pouvez compter sur personne. Guy Hamilton ne retournera jamais en Angleterre. Il est trop imbibé d'alcool et d'Asie. Ses seules joies c'est de passer un week-end à Limbang chez les putes et de conserver ici un certain pouvoir. A Londres, ce ne serait qu'un retraité anonyme. Les gens du Palais le savent et ils le tiennent ainsi. Parce que je suis certain qu'il est au courant... Les hommes qu'il a formés méprisent les Malais et continuent à lui dire tout ce qui se passe.

— Je le crois aussi, confirma Malko. Je l'ai rencontré chez lui. Il m'a pris pour un imbécile.

Lim Soon hocha la tête.

— Les Malais ne sont pas des violents, ils auraient été incapables de tuer John Sanborn de sang-froid. Or, c'est ce qui est sûrement arrivé. Un meurtre prémédité. Probablement commis par ce psychopathe de Michael Hodges.

— Voyez-vous une solution ? demanda Malko.

Le Chinois eut un rictus amer.

— Bien sûr : un dossier en béton prouvant que John Sanborn a été tué par Hodges et sa clique. Votre ambassadeur pourrait agir à partir de ça. Même richissime, le sultan Bolkihah ne peut se mettre les Etats-Unis à dos.

Malko se leva et lui tendit la main.

— Merci pour tout ce que vous avez fait. Essayer de réunir ce dossier.

Lim Soon retint sa main dans la sienne.

— Je vais vous rendre un dernier service, fit le Chinois. La maîtresse de Michael Hodges travaille au Phong Mun, la maison mère du restaurant où nous sommes ; au deuxième étage du building où trouve l'ambassade. C'est une Chinoise, Peut-être pourrez-vous en sortir quelque chose.

Le cerveau de Malko fit tilt. Et si c'était elle la mystérieuse Chinoise qui s'était envolée à Lim avec le faux John Sanborn ?

— Vous allez me la présenter ? demanda

— Non, ce serait beaucoup dangereux. Allez dîner au Phong-Mun. J'y serai aussi et je vous désignerai. C'est une très jolie fille, pas très farouche. Après, à vous de jouer.

— Merci, dit Malko.

Après une longue poignée de mains, ils se séparèrent et Malko retraversa la salle déserte du restaurant. Dehors, il faisait presque beau. Cela lui parut de bon augure. Pourtant, ses possibilités diminuaient comme une peau de chagrin.

La salle du Phong-Mun ruisselait d'or et de laque. Des lanternes pendaient du plafond et l'ambiance était beaucoup plus chaleureuse que dans la succursale. Angelina Fraser l'avait appelé, lâchant dans la conversation que son mari allait bientôt s'absenter. Pour l'instant, ce n'était pas vraiment son souci.

Dans cette ville sinistre, balayée par des rafales de pluie, il se sentait presque cafardeux. Impuissant et frustré.

Il n'y avait pratiquement que des Chinois au Phong Mun et quelques Malais. Seul à une table près du bar, il observait la salle. Et surtout celle pour qui il était là.

La maîtresse de Michael Hodges avait la souplesse d'une liane, avec une allure hautaine comme en ont souvent les Chinoises, tempérée par

la sensualité de sa bouche épaisse. Il admirait ses évolutions gracieuses entre les tables. La robe chinoise fendue jusqu'à la hanche découvrait une longue jambe fuselée, moulant une croupe agréablement cambrée.

Plusieurs fois, il avait surpris le regard de la Chinoise posé sur lui. Intrigué et intéressé. Il lui avait souri. Comme n'importe quel homme seul devant une jolie fille.

Dès que Malko était entré, Lim Soon qui dînait avec plusieurs de ses coreligionnaires avait levé les yeux et d'un regard lui avait désigné une des jeunes serveuses.

Malko finit par demander l'addition. Quand il se leva, Han-Su s'approcha de la porte donnant sur la galerie commerciale et la lui tint ouverte. Leurs regards se croisèrent.

Au revoir, dit Malko, j'espère que demain, c'est vous qui vous occuperez de ma table.

Han-Su eut un sourire mi-commercial, mi-provocant.

— Non, demain je ne travaille pas.

— Eh bien alors, je vous emmène dîner, proposa-t-il. Cela vous changera...

— Mais je ne vous connais pas, protesta-t-elle feignant d'être choquée.

— Nous ferons connaissance.

L'ascenseur arrivait. Sans lui laisser le loisir de discuter, il lui lança

— Je vous attendrai vers huit heures en face du Bornéo Theatre sur Jalan pretty.

Les portes de l'ascenseur se refermèrent qu'elle ait répondu. C'était une bouteille jetée mer. Pour l'instant, Peggy Mei-Ling était hors portée. Han-Su représentait sa seule piste, fragile. Mais s'il arrivait à prouver qu'elle était mêlée au meurtre de John Sanborn, tout changeait.

Une fois de plus, il fallait de la patience. Vingt-quatre heures à tuer.

Le dôme de la mosquée Omar Ah Saifuddin, en massif, brillait sous la clarté de la lune. Miracle, il ne pleuvait pas ! La voix aigue du muezzin agaçait oreilles de Malko, augmentant son anxiété. Il a partagé sa journée entre la piscine du Sheraton et une balade jusqu'à Muara, le port du nord, à vingt kilomètres de Bandar Sen Begawan. Brunei était grand comme un placard à balais et ne présentait guère plus d'intérêt.

A part la capitale, sa Mosquée et son Palais, il n'y avait que des kampongs et quelques hideux bâtiments à la japonaise. Pas une boutique de luxe, pas un endroit gai. Rien.

La jungle partout, l'humidité et ce fleuve jaunâtre qui charriait des jonques pétaradantes...

Il fixa pour la centième fois, de l'autre côté de Jalan Pretty, les baraques en bois du Kam Ayer qui s'étendait sur les deux berges du fleuve. Huit heures trente. Pas de Han-Su. Il avait décidé d'attendre jusqu'à neuf heures. Son cœur battit soudain plus vite. Une silhouette venait d'émerger du dédale des maisons sur pilotis et traversait Jalan Pretty, dans sa direction. Han-Su avait noué ses longs cheveux en queue de cheval, troqué sa robe fendue pour une mini et un chemisier. Il sortit de la Toyota et vint vers elle.

Enfin !

Han-Su eut une moue compassée.

— Je n'ai pas beaucoup de temps.

Malgré tout, elle monta dans la voiture. Malko avait prévu la suite, bien que Bandar Sen Begawan n'offre pas beaucoup de ressources...

— J'ai retenu au Minara, le restaurant indien de Sadong, dit-il.

Sans attendre sa réponse, il démarra. Han-Su tenait la tête très droite, comme en visite, faisant jaillir des seins pointus. Son anglais était parfait. Il éprouva pendant quelques instants un peu de griserie en pensant qu'il emmenait dîner la maîtresse de Michael Hodges. Le présumé assassin de John born et l'auteur probable du guet-apens qui avait coûté la vie à la Singapourienne.

Il se gara à proximité du restaurant, descendit et fit le tour de la voiture pour ouvrir la portière de Han-Su, qui sembla apprécier cette

marque de déférence. Minara n'était qu'un infâme boui-boui... Ils se battirent avec un poulet tandoori immangeable de lait caillé, entouré de riz gluant et de boulettes plus que suspectes. La conversation de Han-Su était limitée. Malko apprit qu'elle vivait en famille dans la partie du Kampong Ayer située de l'autre côté du fleuve, qu'elle était née à Brunei et rêvait d'aller vivre à Singapour. Elle n'était pas mariée, ni même fiancée. Quand il effleura sa main, elle la retira, visiblement décidée à faire monter les enchères... Malko n'en avait d'ailleurs cure...

Pour l'amadouer, il lui prit le poignet, admirant une montre visiblement neuve.

— Elle est superbe.

Han-Su eut un sourire plein de morgue.

— C'est un cadeau. Mon fiancé. Il me l'a achetée quand nous sommes allés à Singapour.

— Je croyais que vous n'aviez pas de fiancé, objecta Malko.

Han-Su se défendit avec un rire gêné.

— Ce n'est pas vraiment mon fiancé, il n'est pas chinois. Mais je sors parfois avec lui à Singapour. Malko se dit que la belle Han-Su venait de planter le premier clou dans le cercueil de Michael Hodges. Son hypothèse était en train de prendre corps.

— Vous allez souvent à Singapour ? interrogea t-il.

— Quelquefois, fit-elle évasivement.

Il la sentit se raidir imperceptiblement. Han-Su avait dû se rendre compte qu'elle transgressait une consigne de silence. Elle se ferma d'un coup, regarda sa montre toute neuve, et dit d'une voix distante

— Je dois rentrer maintenant.

Elle était déjà debout. Malko n'eut que le temps de demander l'addition.

Dans la voiture, elle ne dit pas un mot,

Ils arrivèrent au Kampong Ayer. Malko stoppa en face de la passerelle en bois où abordaient tous les sampans assurant la navette avec l'autre rive. Han-Su lui tendit la main cérémonieusement.

— Merci. Au revoir.

Malko était déjà hors de la voiture.

— Je vous accompagne. C'est amusant.

Parfait dans le rôle du soupirant. Han-Su n'osa pas refuser. Ils sautèrent dans un des sampans qui attendaient et la Chinoise lança au sampanier.

— Muséum !

Le sampanier s'éloigna aussitôt, coupant le fleuve en biais. Il s'arrêta au pied d'une grande maison de bois portant une pancarte « Antics shop ». Malko lui remit un dollar et suivit Han-Su sur l'échelle menant au plancher de bois. Ils s'enfoncèrent dans le dédale de passerelles du Kampong Ayer.

Des centaines de maisons de bois avec la télé et dessous, l'eau noire du fleuve où grouillaient des milliers de rats. Des ombres furtives les croisaient. Cent mètres plus loin, Han-Su s'arrêta.

— Je suis arrivée. Bonsoir.

Malko entoura sa taille et la serra contre lui. Elle se laissa faire mollement mais détourna la bouche quand il voulut l'embrasser.

J'aimerais vous revoir...

— Venez au restaurant, fit-elle.

Elle lui fila entre les doigts comme une anguille et il repartit sur les planches pourries. Avec quand même une petite idée.

Cela faisait une bonne heure que Malko cuisait sous le soleil de plomb en face de l'Antics Shop quand Han-Su apparut, venant du fond du Kampong. Un T-shirt, des lunettes noires et un pantalon. Dissimulé entre deux maisons, il leva le Leica emprunté le matin même à Angelina Fraser et commença à shooter à toute vitesse. Il eut le temps de faire une demi-douzaine de photos. De loin, on aurait dit un touriste amateur de pittoresque. Tous ceux qui venaient à Brunei se

déchaînaient sur le Kampong Ayer...

Il attendit qu'elle ait disparu pour héler un sampan et retraverser le fleuve, puis gagna à pied le grand parking en étage de la Jalan Cator. Angelina l'attendait tout en haut dans sa voiture. Il lui tendit le rouleau.

— Ça peut être développé dans deux heures ?

— Pas de problème, dit-elle. Rendez-vous en face de l'embarcadère pour Limbang à une heure, dit-elle, j'aurai loué le bateau.

Sur la Jalan Mac Arthur longeant le fleuve, une nuée de Malais racolaient les rares touristes qui voulaient se rendre à Limbang. Contre quelques dollars, ils prenaient leurs passeports et se chargeaient d'accomplir à leur place les formalités.

Malko luttait au milieu d'un groupe compact quand Angelina surgit, hyper sexy dans sa robe en blanc qui dévoilait les trois quarts de ses cuisses et presque toute sa poitrine. Les Malais restèrent devant cette apparition de rêve.

— Donnez-moi votre passeport, dit-elle à Malko. Elle remit les deux documents à un gros Malais qui partit en courant.

— J'ai apprêté un bateau pour nous deux, dit-elle. La traversée dure vingt minutes. Cela nous laisse mal de temps.

Lorsqu'il lui avait demandé sa collaboration matin même, elle avait tout de suite dit « oui ». Malko avait dû lui expliquer ce qu'il cherchait et elle avait accepté avec enthousiasme.

Voulait-elle vraiment l'aider ou seulement se faire sauter... ! Le gros Malais revenait avec les pas Ils gagnèrent l'embarcadère et sautèrent sur une grosse jonque fermée au toit plat, qui s'éloigna aussitôt dans un vrombissement de moteur. Angelina, en faisant un peu d'acrobatie, exhiba les dentelles de son slip et finalement s'installa à l'avant toit, les jambes pendantes au-dessus de l'ouverture de la cabine, Malko

restant debout, en contrebat la tête à la hauteur des cuisses de la jeune femme.

Les baraques en bois du Kampong Ayer firent vite place à une jungle épaisse de palétuviers et nipas. La jonque filait à plus de 15 nœuds. Soudain le pilote fit un brusque écart à cause d'une bûche flottante. Il y avait un trafic dément sur la Brunei River, des sampans et des jonques se croisant dans tous les sens et louvoyant pour éviter les énormes morceaux de bois qui encombraient le fleuve. Angelina faillit perdre l'équilibre et ne put se rattraper qu'en enserrant le cou de Malko entre ses cuisses.

Il se retourna en riant, la tenant par les cuisses pour qu'elle ne tombe pas en arrière. Ses yeux étaient juste à la hauteur de son ventre. La robe en stretch avait remonté et il ne voyait que le triangle blanc du slip. Angelina lui sourit. Ouvrant les jambes, elle soupira.

— J'ai l'impression que le vent me caresse dans position !

Son regard provoquait Malko sans ambages.

Le pilote était trop attentif à éviter les bois flottants pour s'occuper d'eux. Malko commença à masser doucement les cuisses nues, remontant peu à peu vers la dentelle.

Le buste rejeté en arrière, le visage offert au vent, les yeux fermés, Angelina Fraser se laissait faire.

Quand Malko écarta la dentelle humide, son bas-tressauta. Sans lui ôter cette faible protection, il s'activa de son mieux, massant sensuellement le sexe offert, arrachant à Angelina de petits cris. Une caresse circulaire qu'il accéléra progressivement eut raison d'elle. Ses cuisses se refermèrent brutalement, elle se pencha en avant, agrippant les épaules de Malko et son cri couvrit enfin le bruit du moteur. Le pilote se retourna avec un regard bovin et ne vit que le dos de Malko. Par contre, les passagers d'une grosse jonque qui les croisait n'eurent que peu d'illusions sur leurs activités...

Avec souplesse, Angelina Fraser glissa de son toit et se laissa tomber à côté de Malko. Sa main fila directement vers lui et emprisonna sa virilité tendue à exploser.

— Vous ne perdez rien pour attendre, monsieur, fit-elle. Vous avez un crédit. Un gros crédit, ajouta-t-elle, mutine.

Elle se frotta longuement contre lui, de toutes ses forces. Le pilote se

retourna enfin, égrillard... Les passagers de cette espèce, c'était rare. Angelina Fraser n'était pas du tout gênée...

— J'espère que nous allons trouver très vite ce que tu cherches à Limbang, dit-elle. Et que nous aurons le temps de faire la sieste.

Quelques bâtiments modernes déjà décatés, foisonnant d'enseignes chinoises sur fond de jungle, alignés au bord du fleuve jaunâtre, des sampans pourris le long des berges, des boutiques sans vitrine. La chaleur moite, étouffante. Limbang n'était qu'un trou au fond de la jungle de Bornéo. Malko et Angelina traversèrent le hangar en tôle servant de poste frontière et hélèrent le premier qui passait, conduit par un Chinois.

Angelina se serra aussitôt contre lui. En plus de sa connaissance des Malais, elle était pleine de qualité. Quand ils atteignirent la minuscule aérogare, Malko était au bord de l'extase grâce au travail habile de jeune épouse du Premier secrétaire. Ils pénétrèrent dans le bâtiment de bois. Il y avait un vol en partance pour Sarawak. Un vieux DC3 contemporain de Lindbergh.

Malko avait vérifié l'aéroport avant de quitter Bandar Sen Begawan. Des familles chinoises malaises faisaient la queue devant le comptoir d'enregistrement, encombrées de bagages invraisemblables... Deux employés essayaient de canaliser la meute. Angelina Fraser souffla à Malko

— Laissez-moi faire.

Dès qu'il eut vu ses seins, un des employés se désintéressa totalement du reste des passagers. Malko ne put suivre la conversation, attrapant seulement de temps à autre le mot « orang-putch » signifiant « étranger ». Le Malais écoutait attentivement, les yeux rivés sur le décolleté de la jeune femme. Son visage s'éclaira encore plus quand Angelina fit glisser quelques billets sur le comptoir. Elle se retourna vers Malko.

— Il était là, il se souvient parce qu'il y a très peu de Blancs qui prennent l'avion ici.

— Qu'il décrive le couple. Qu'est-ce que vous lui dit ?

— Que nous recherchions des amis qui avaient disparu dans la jungle, mais de toute façon il s'en fout.

Elle reprit sa conversation. Le Malais était de plus en plus volubile. Angelina traduisait au fur et à mesure.

— Un homme blanc, des yeux bleu clair, costaud. La Chinoise était beaucoup plus petite que lui... La peau plutôt foncée...

Malko tira une des photos prises le matin et la posa sur le comptoir. Avec un billet de dix dollars.

— C'était celle-là ?

Angelina transmet la question. L'employé examina photo puis hocha la tête affirmativement.

— Il croit que oui. Il se souvient qu'elle avait les cheveux très longs.

Comme Han-Su... L'employé, ayant empoché ses dollars et repu du spectacle des seins d'Angelina, battait en retraite. Malko en savait assez. Il ressortit l'aérogare.

— Merci, dit-il. Maintenant, je sais qui a tué John Sanborn, il reste à le prouver. Cette fille est un témoin capital.

— Michael Hodges est un tueur, mais il n'a pas agi de sa propre initiative, remarqua la jeune femme. C'est celui qui a donné les ordres qui est intéressant. Et celui-là est sûrement intouchable...

Malko ne lui avait pas reparlé de ses soupçons concernant Al Mutadee Hadj Ali, étant donné les liens probables qui l'unissaient à la jeune femme. Le taxi qui les avait amenés était toujours là. A peine furent-ils installés qu'Angelina lança une phrase en malais. Malko était trop excité par sa découverte pour prêter attention. Quelques minutes plus tard, ils stoppaient en face d'un long bâtiment de ciment tapissé d'enseignes chinoises, version moderne des « long-houses [21] » malaises. Malko leva la tête et vit : Bunga Raya Hotel.

Angelina Fraser avait de la suite dans les idées... Au rez-de-chaussée, des jeunes jouaient au billard malais, le snooker. Ils sifflèrent en voyant la jeune femme s'engager dans l'escalier incroyablement raide de l'hôtel. Une Malaise leur réclama 10 dollars avant de leur ouvrir la porte d'une petite chambre qui sentait le moisi.

A peine furent-ils seuls qu'Angelina Fraser fit glisser son slip et le jeta dans un coin. Sans ôter sa robe, elle vint se frotter contre Malko, le regard allumé.

— J'en ai envie depuis le jour où je t'ai vu dans le bureau de l'ambassadeur, murmura-t-elle.

Ses doigts habiles l'arrachèrent très vite à ses pensées. Elle le masturbait avec une sorte de fureur, soupirant de temps à autre

— C'est bon. Tu es gros, tu es si dur...

Il interrompit sa litanie pour la pousser sur le lit. La robe blanche retroussée jusqu'aux hanches, elle le reçut avec un soupir soulagé. Il eut à peine le temps de donner quelques coups de reins qu'Angelina glapissait déjà son plaisir. Ses jambes se croisèrent dans son dos et elle hurla, soudée à lui, les seins jaillissant de la robe... Ils retombèrent pantelants ; le ventilateur tournant avec une sage lenteur.

— L'homme parlait malais, dit soudain Angelina. Comme Hodges.

Elle avait encore le sexe de Malko enfoncé dans le ventre, mais elle s'était remise à penser.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-elle.

Malko s'arracha à elle.

— Attaquer le maillon faible, fit-il.

Heureusement que les restaurants fermaient tôt à Brunei. Malko consulta sa montre : 10 heures 30.

Les premières serveuses du Phong-Mun étaient déjà sorties, s'égaillant dans toutes les directions. Han-Su apparut enfin et tourna à gauche dans Jalan Mac Arthur.

Malko avait projeté de l'aborder tout de suite, mais Han-Su était accompagnée d'une autre Chinoise. Il fallait attendre. Malko avait emprunté à l'ambassade un petit magnétophone qu'il portait sur lui et il espérait bien lui arracher quelque chose. Sortant de sa Toyota, il

leur emboîta le pas. Les deux Chinoises arrivèrent à l'embarcadère et sautèrent dans un des sampans qui assuraient la liaison. Malko les laissa s'éloigner un peu, puis sauta dans le suivant.

— Antics Shop ! fit-il. Museum.

L'autre sampan s'était déjà fondu dans l'obscurité. En quelques minutes, ils eurent traversé. La pluie recommençait à tomber. Le sampan heurta des piliers de bois, coinçant son avant entre deux poutres et Malko grimpa une échelle de bois qui le mena trois mètres plus haut. Il regarda autour de lui. Les deux Chinoises avaient disparu. Puis il aperçut deux silhouettes en train de longer des bateaux en construction, et se précipita. La plupart des maisons étaient éteintes, dans certaines on apercevait la lueur blafarde d'un écran de télé.

Il les repéra un peu plus loin, les vit se séparer. Avec sa longue natte, Han-Su était aisément reconnaissable. Il hâta le pas pour la rejoindre et le bois pourri se mit à craquer. Elle hâta le pas.

— Han-Su !

La Chinoise se retourna en entendant son nom, s'arrêta une fraction de seconde, poussa un cri étranglé, puis se mit à courir sur les planches disjointes. Malko en fit autant. Soudain, il entendit des pas précipités derrière lui. Il se retourna. On l'avait suivi. Un homme courait dans sa direction. Un petit costaud en T-shirt. Un Malais. Il avait un poignard. Malko sans arme ne pouvait lutter. D'un coup de pied, il tint à distance son agresseur et regarda autour de lui. Au même moment, un second Malais surgit du labyrinthe des baraques en bois entre Han-Su et lui.

Coincé au milieu de l'étroit chemin de planches, Malko chercha une issue. Souples comme des félins, les deux hommes le cernaient, le kriss [22] à l'horizontale. Il avait le choix entre être égorgé, ou prendre un poignard dans le dos. Adossé à une maison de bois, il n'avait aucun recours. Les deux hommes échangèrent quelques mots, à voix basse et, d'un seul élan foncèrent sur lui en même temps, balayant l'air devant eux de leurs redoutables kriss.

Décidés à l'éventrer.

CHAPITRE VIII

Malko évita la lame du kriss en s'aplatissant contre la porte à laquelle il était appuyé. A un mètre de lui, ses deux adversaires, ramassés, prêts à bondir de nouveau, le guettaient. Comme de bons bergers allemands dressés à tuer d'abord et à aboyer ensuite... C'est la rage qui le sauva. C'était trop bête de se faire éventrer au fond de ce kampong, au bout du monde.

D'une détente sauvage, il plia en deux d'un coup de pied son adversaire le plus proche. Prenant juste assez de champ pour glisser le long de la maison et sauter par-dessus la balustrade de bois bordant la passerelle, dans le cloaque sur lequel était bâti le Kampong Ayer. Il retomba avec un foc sourd, de l'eau jusqu'aux genoux. C'était la marée basse. Un rat s'enfuit en couinant... Il leva la tête, aperçut les deux tueurs au-dessus de lui. Plongeant sous la maison, il commença à s'éloigner, zigzaguant entre les piliers de bois, tombant dans les trous d'eau, heurtant des choses innommables. Le temps que les deux Malais sautent à leur tour, il avait pris une dizaine de mètres d'avance. Au bout de quelques minutes, il avait perdu tout sens de l'orientation. Courbé en deux, il pataugeait dans l'eau tiède, se cognant de temps à autre à une poutre, dans une odeur pestilentielle. Il se retourna, aperçut les silhouettes de ses poursuivants. Il aurait voulu remonter au niveau des maisons, mais il ne trouvait aucune échelle... Les deux tueurs ne semblaient pas se rapprocher et il reprit espoir. Enfin, il entendit des bruits de moteur : les sampans sur le fleuve.

Au même moment, il trébucha dans un trou et avala une bolée d'eau et ses quelques milliards de microbes qu'il recracha en vomissant.

L'horreur.

Il s'extirpa du trou, dut ramper sous une charpente, se cognant la tête, déchirant sa chemise et son pantalon.

Essoufflé, un point de côté freinant sa respiration, il s'immobilisa dans l'ombre d'une maison. Immobile, il entendit les tueurs passer pas très

loin, pataugeant eux aussi. Il les laissa s'éloigner, dans la direction de la Brunei River, puis reprit sa progression, jusqu'à ce qu'il perçoive le clapotement de l'eau contre les piliers du kampong. De l'autre côté du fleuve, il apercevait les lumières de Bandar Sen Begawan et même le dôme doré de la Mosquée. Il fit encore quelques pas et soudain, perdit pied : il venait de glisser dans la Brunei River. Accroché à un pilier de bois, il se reposa quelques instants. Plus aucune trace des deux tueurs. Etaient-ils remontés ou le guettaient-ils à quelques mètres ? La meilleure solution était de traverser la Brunei River. Lâchant son pilier, il se jeta dans l'eau profonde, nageant le plus silencieusement possible.

Il faisait quand même trop de bruit. A peine s'était-il éloigné, qu'un glapissement retentit derrière lui. Il se retourna et aperçut un homme qui gesticulait, dardant le bras dans sa direction, sur une plateforme surplombant l'eau. Un moteur rugit, un sampan sortit de l'ombre et l'homme qui avait repéré Malko bondit dedans. L'esquif fonça vers lui.

Aspirant une goulée d'air, il se laissa couler dans l'eau noire. Le remous du sampan passant à toute vitesse au-dessus de lui le fit tourner, il nagea encore un peu et finit par émerger. Juste pour apercevoir le sampan qui amorçait un demi-tour. Un des occupants était debout à l'avant, le regard fouillant la surface. Il tendit le bras vers Malko et lança un ordre.

Ronflement de moteur... De nouveau, il fonçait, tentant de déchiqueter Malko avec son hélice.

Ce dernier plongea. Le courant l'entraînait heureusement vers le milieu du fleuve. Il ne revint à la surface que les poumons prêts à éclater. Le sampan était en train de virer de bord. Malko s'épuisait, les lumières de Bandar Sen Begawan lui semblaient à une année-lumière. Il se remit à nager, plus vite encore, gêné par ses vêtements. L'eau était tiède et presque visqueuse... Soudain, il aperçut une grosse forme noire qui arrivait sur lui : une jonque. Des gens étaient sur le pont. Il les héra

— Help ! Help !

Ses cris parvinrent à couvrir les bruits du moteur. Il vit un homme se précipiter au bastingage et il agita désespérément un bras. On l'avait aperçu, mais le sampan arrivait droit sur lui. L'homme de la jonque se méprit et lui fit signe de s'accrocher au sampan, ce qui semblait en effet le plus logique...

Comment expliquer la situation !

Il se remit à nager vers l'énorme jonque, comme si le sampan n'existait pas. Heureusement, elle avançait seulement à trois ou quatre nœuds. Le sampan effectua un brusque virage, n'osant pas l'assassiner en présence de témoins... Devant son obstination, l'homme qui l'avait aperçu se pencha et jeta un cordage qui fouetta l'eau comme un serpent. D'un ultime effort, Malko s'en saisit et se laissa haler. Le sampan s'éloigna avec un rugissement de moteur plein de hargne... On déroula une échelle de corde et Malko se hissa le long de la coque. Il prit pied sur le pont devant les visages hilares et étonnés de plusieurs Malais.

— Accident ! expliqua Malko.

Ils s'en foutaient. On lui fit ôter ses vêtements mouillés et il se sécha avec une vieille couverture. La jonque continuait son chemin avec une sage lenteur. A la hauteur du dôme de la Mosquée, le lumignon d'un autre sampan apparut. Hélé par l'équipage, il s'approcha de la jonque. Après quelques explications, Malko sauta dedans. Direction l'embarcadère... Ses vêtements trempés lui collaient à la peau. Il se hâta de regagner sa voiture.

Quand il pénétra dans le hall du Sheraton, le concierge le regarda avec stupéfaction.

— J'ai eu un accident je suis tombé d'un sampan, expliqua Malko en souriant.

Il ne commença à se détendre que sous sa douche. Maintenant c'était une guerre à mort entre lui et les gens du Palais. Han-Su ne parlerait pas. Il avait beau avoir la certitude absolue qu'elle avait joué le rôle de Peggy Mei-Ling, cela ne le menait nulle part. Le cordon sanitaire établi autour des coupables était bouclé. Même s'il restait à Brunei, il ne trouverait plus rien de ce côté-là.

La voix enjouée d'Angelina Fraser réveilla Malko.

— Ton expédition s'est bien passée, hier soir ?

— Pas vraiment, fit-il.

Angelina écouta son récit, le ponctuant d'exclamations horrifiées.

— Je crois que tu ne vas nulle part avec cette histoire, conclut-elle, même si ton hypothèse est sûrement la bonne. De toute façon, tu vas te changer les idées ce soir. Tu te souviens que nous allons à la soirée qui clôture le match de polo, à Jerudong. Ça, c'est la première bonne nouvelle.

— Et quelle est la seconde ?

— Mon mari vient de partir pour Singapour.

Un ange passa, avec « salope » marqué sur le front. Dans ce domaine, Angelina Fraser pouvait espérer la Médaille d'or.

— Nous ne serons pas loin de la beach-house du prince Mahmoud, remarqua Malko. De nuit, c'est peut-être plus facile de s'y glisser.

Angelina pouffa.

— Tu es toujours à la recherche de ta Chinoise... On verra. OK, je passe te prendre à huit heures.

L'ambassadeur des Etats-Unis secoua la tête avec lenteur, les pieds allongés sur la table basse en face de lui.

Malko venait de lui rapporter par le détail les derniers développements de l'affaire Sanborn. L'ex-avocat avait pris de nombreuses notes et approuvé tout ce que Malko avait fait. Mais chez lui, l'avocat prenait vite le dessus sur le diplomate.

— You don't have a case [23] ! fit-il.

— Pourquoi ? demanda Malko frustré Tout se tient.

— Il faut raisonner comme si nous allions devant une Cour, expliqua le diplomate. N'oubliez pas que nous avons affaire à des gens de mauvaise foi. Vos témoins sont morts ou disparus.

Si vous trouviez Peggy Mei-Ling, évidemment, ce serait différent. Parce qu'elle connaît forcément les meurtriers. Mais comment la récupérer dans la beach-house du prince Mahmoud qui est aussi bien défendue que le palais du Sultan ? L'attentat dont vous avez failli être victime hier soir n'a pas eu de témoins et vous ne pouvez accuser personne. Ma conviction rejoint la vôtre, mais à ce stade, il m'est impossible d'intervenir auprès du Sultan et de lui dire : « On vous a escroqué et voici les preuves... » Il me jetterait dehors. Les Malais n'aiment pas les étrangers, et ils s'en méfient.

Le silence retomba, troublé seulement par le vrombissement des moteurs sur la Brunei River. L'ambassadeur leva son verre de Johnny Walker.

— Take it easy, Malko ! Nul n'est tenu à l'impossible. Vous avez déjà fait un splendide boulot d'enquête. Mais je n'ai pas envie que vous disparaissiez comme John, qu'on ne retrouvera jamais. Il doit être enterré quelque part dans la jungle. Mon pays est assez riche pour foutre en l'air vingt millions de dollars... Ça ne vaut pas votre vie. Je n'ai aucune autorité sur vous, mais je vous conseille de dételé... Ici, je ne peux rien pour vous protéger. Mon collègue allemand, qui représente les intérêts de l'Autriche, encore moins. Angelina Fraser m'a dit qu'elle vous emmenait ce soir. Laissez-vous distraire...

Il lui adressa un clin d'œil. Apparemment les frasques de la jeune femme nourrissaient les potins de l'ambassade.

— Merci, monsieur l'ambassadeur, dit Malko. Je vais suivre vos conseils.

L'estomac noué de rage, Malko remonta dans sa Toyota. Sa dernière chance était cette soirée à Jerudong.

Le faisceau puissant d'une lampe-torche éclaira l'intérieur de la Volvo, balayant les jambes et la poitrine d'Angelina Fraser, presque indécente dans une robe bleue à paillettes couvrant à peine un tiers de ses

cuisses. Maquillée comme la Reine de Saba, inondée de parfum, elle vibrat de sexualité. Le civil britannique qui les avait stoppés à l'entrée de Jerudong Park examina longuement son invitation avant de la lui rendre.

— Le parking est à côté du Club House, dit-il d'une voix indifférente. Suivez les flèches.

— C'est pire que Fort Knox, remarqua Malko.

— Le Sultan adore les gadgets électroniques, répliqua Angelina. Les radars, les trucs infrarouges, etc. Et ici, c'est le saint des saints. Un des rares endroits où il vient régulièrement.

Ils traversèrent une partie du golf et Angelina gara sa Volvo dans un coin sombre du parking déjà encombré. Avant de descendre, elle se tourna vers Malko, les yeux brillants.

— Je meurs d'envie de t'embrasser, dit-elle, mais je ne peux pas ficher en l'air mon maquillage... Mais tu ne perds rien pour attendre.

A peine hors de la voiture elle lui prit la main et l'entraîna vers les lumières du Club House. Une trentaine de couples buvaient un verre dehors. A l'intérieur, Malko aperçut des buffets dressés sur des tables. Il y avait environ un tiers d'étrangers. Les femmes étaient plutôt habillées, les hommes en chemise. Angelina et Malko se mêlèrent à la foule. Il attrapa un jus d'orange sur le plateau d'un garçon, y trempa ses lèvres et faillit éclater de rire c'était presque du gin pur.

Malko repéra soudain une silhouette connue : la princesse Azizah en compagnie d'un Brunéien en calot noir national, petit et râblé. Ils échangèrent un sourire, intercepté par Angelina.

— Tu la connais ?

— Je l'ai rencontrée une fois à la banque, fit-il. Elle allait voir Lim Soon.

— Elle est très sympa, remarqua Angelina. C'est une cousine du Sultan qui passe sa vie en Europe. Elle a été mariée à un lord anglais, juste le temps de s'apercevoir qu'il n'aimait que son argent et les très jeunes gens roux... Ici, elle s'ennuie à mourir. Ce soir, elle est avec le ministre des Finances. C'est son amant actuel.

— Tiens, voilà le tien, remarqua Malko.

Al Mutadee Hadj Ali venait d'apparaître. Le silence se fit. Le sultan Hassanal Bolkiah émergea de l'obscurité, suivi de deux gardes du corps britanniques. Calot noir sur la tête, tenue Mao bleue, un sourire lointain aux lèvres. Tout ce qui se trouvait dans un rayon de dix mètres se plia en deux à embrasser le sol. Le souverain se dirigea vers la ta centrale et s'assit immédiatement.

Trente secondes plus tard, tous les invités étaient à leur table ; celle du Sultan ne comptait que des Brunéiens.

Peu à peu les conversations reprirent, sans atteindre vraiment la folle animation... Tout le monde se dévissait la tête pour voir comment se comportait Hassanal Bolkiah, comme si on s'était attendu à ce qu'il se mette à laper son assiette. Le malheureux semblait s'ennuyer mortellement entre son grand Chambellan, son aide de camp et quatre autres Brunéiens, dont la princesse Azizah.

— Ce n'est pas gai, hein ! souffla Angelina, sa cuisse serrée contre celle de Malko. Pourtant les gens se battent pour ces invitations...

En quarante minutes ce fut expédié... Le grand Chambellan se leva et claqua des mains. Comme un seul homme, les invités se dressèrent, la dernière bouchée dans le bec... Déjà le Sultan se dirigeait vers l'escalier menant au premier étage.

Tous le suivirent jusqu'à une grande salle avec des chaises entourant une piste de danse. Un orchestre philippin jouait une musique aussi entraînante qu'une marche funèbre. Les musiciens semblaient si constipés qu'ils faisaient pitié. Droit comme un I, le jeune Sultan comptait les mouches. L'orchestre s'arrêta et tout le monde applaudit. Malko rongeait son frein, pensant à Peggy Mei-Ling qui se trouvait probablement à moins d'un kilomètre... Les musiciens enchaînaient sans faiblir, au même rythme soporifique.

Enfin, une demi-heure plus tard, le Sultan se leva. Bruits de talons. Il passa entre les invités, distribuant quelques sourires et disparut. Une grande partie des Brunéiens lui emboîta le pas et une douzaine de couples d'étrangers se retrouvèrent sur la piste. Angelina tira Malko par la main.

— Viens.

L'orchestre jouait ce qui pouvait passer auprès d'une oreille non exercée pour un slow. Angelina en profita pour se coller ostensiblement à Malko, qui lui demanda

— Combien de temps va durer cette punition ? Pas longtemps, fit-elle en pouffant.

Effectivement, vingt minutes plus tard, l'orchestre s'arrêta et commença à plier bagages. Le dernier carré d'invités redescendit au bar. C'était déjà un peu plus gai. D'autres étaient arrivés, qui n'avaient pas eu l'honneur insigne de participer au dîner.

Malko s'aperçut soudain que son pantalon d'alpaga brillait d'une curieuse façon... Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'Angelina l'avait constellé de paillettes en se serrant contre lui...

Un petit Chinois au crâne chauve se précipita vers la jeune femme avec un sourire servile. Mr Khoo, celui qu'Hildegarde avait étiqueté comme entremetteur.

— Mrs Fraser ! You are beautiful ! Je pourrais vous dire un mot ?

Angelina le suivit après un clin d'œil à Malko, et revint quelques instants plus tard en riant. Il n'eut pas le temps de lui demander ce que voulait Mr Khoo. Al Mutadee Hadj Ali s'avavançait vers eux, toutes dents dehors. Son sourire s'adressait plutôt à Angelina. Il lui prit la main et la baisa comme un sucre d'orge. Après avoir quand même dit bonsoir à Malko, il s'excusa

— Je n'ai pas pu vous parler tout à l'heure, j'étais avec Sa Majesté. Elle est partie au palais de Yang Maha Pingeran.

Il avait beau sourire à Malko, son regard ne quittait pas le décolleté d'Angelina. Visiblement furieux de la trouver en compagnie de Malko. Celui-ci n'arrivait pas à croire qu'il avait en face de lui l'organisateur du complot. Son attitude envers Malko était parfaitement neutre, à part une jalousie à couper au couteau.

— Je n'ai pas aperçu votre époux, dit-il à la jeune femme avec un sourire constipé.

— Il est parti à Singapour en mission, répliqua Angelina. Je n'ai pas vu votre épouse non plus ?

— Elle se trouve avec la Pengiran Isteri Hadjah Mariam, expliqua-t-il. Il y avait une petite réception à son palais ce soir.

Un des rares Brunéiens à être resté adressa soudain un signe discret au Premier aide de camp qui s'éclipsa. Aussitôt, Angelina tira Malko vers la sortie.

— Rentrons, fit-elle, les autres vont se souler au Sheraton. Allons chez moi. J'ai mis une bouteille de Dom Perignon au frais.

— Tu sais que j'aimerais bien faire un tour à la beach-house du prince Mahmoud, fit-il, c'est le moment ou jamais...

Angelina soupira, agacée.

— Tu as de la suite dans les idées ! Bon, vas-y, je t'attends. Passe par la piscine, derrière tu trouveras un sentier qui descend vers la mer.

Quand tu ne seras plus qu'à une centaine de mètres de la plage, pars sur la droite. Tu arriveras à la clôture de la beach – house. Mais, il y a des gurkachs partout. Fais attention.

Al Mutadee Hadj Ali, s'étant débarrassé de son importun, fonçait sur Angelina comme la pauvreté sur le monde. Malko s'éclipsa discrètement vers la piscine, la longea et se retrouva dans le golf.

Il plongea dans la pénombre. L'air était tiède, la nuit assez claire. Il se demanda s'il allait enfin trouver la mystérieuse Peggy Mei-Ling.

Ses pas dans l'herbe ne faisaient aucun bruit. Malko arriva à la hauteur d'une énorme écurie, où se reposaient une cinquantaine de chevaux dans des boxes dotés de l'air conditionné. Il se trouvait à plus de 500 mètres du Club House et il commençait à percevoir le bruit de la mer... Encore cent mètres et il distingua en contrebas la ligne blanche du ressac. Il bifurqua de 90° et très vite, devina, dans l'obscurité relative, un rideau d'arbres.

Malgré son attention, il buta soudain sur un câble métallique tendu à environ un mètre du sol. Avec précaution, il se glissa dessous, agréablement surpris de ne pas rencontrer d'obstacle plus conséquent. Il était enfin dans l'enceinte de la beach-house... Il continua et aperçut une grosse villa au pourtour éclairé, presque sur la plage.

Son cœur battit plus vite : Peggy Mei-Ling se trouvait à portée de main. Il bénit Angelina de l'avoir fait pénétrer dans l'enceinte magique de Jerudong...

— Stop ! You are trespassing a private zone.

La voix caverneuse surgie des ténèbres fit monter son taux d'adrénaline d'un coup ! Une phrase brève suivit, en malais. Sûrement la traduction. Il s'aplatit contre un arbre. Comment l'avait-on repéré ? Tout à coup, une détonation claqua et un éclat d'écorce jaillit à quelques centimètres de sa tête ! Une précision étonnante dans cette obscurité.

Les infrarouges ! Les gurkaks avaient des armes équipées de viseurs infrarouges. Ils distinguaient Malko comme en plein jour... Celui-ci contourna le tronc. C'était une sensation affreuse de ne pas voir soi-même à dix mètres et de se sentir totalement exposé.

D'un bond, il battit en retraite On ne lutte pas contre des robots électroniques... Une autre détonation claqua et il entendit distinctement siffler le projectile. Instinctivement, il plongea dans l'herbe épaisse, réalisant que si on avait voulu le tuer ce serait déjà fait. On voulait seulement l'éloigner... Il reprit sa marche en zigzag et se cogna soudain poteau métallique. Une sorte de ronronnement émanait de son extrémité supérieure, comme si elle abritait une ruche. Malko leva la tête et distingua une grosse caméra qui tournait lentement.

Encore de l'infrarouge...

D'un pas tranquille, il se dirigea vers la clôture et repassa dessous. Amer et frustré.

Cinq minutes plus tard, il regagnait le Country Club. Il ne restait presque plus personne.

Angelina était près du bar en train de bavarder avec Al Mutadee Hadj Ali. Malko les rejoignit et elle l'accueillit avec un sourire entendu.

— Comment trouves-tu les chevaux de Sa Majesté ?

— Je n'avais encore jamais vu de boxes climatisés..., fit Malko.

— Sa Majesté veille beaucoup sur ses chevaux, remarqua le Premier aide de camp.

Ostensiblement, il regarda sa montre.

— Je crois que je vais devoir rejoindre Sa Majesté, annonça-t-il.

Il s'inclina sur la main d'Angelina Fraser et serra celle de Malko. Celui-ci allait s'étonner de cette attitude détachée contrastant avec son air lubrique, une demi-heure plus tôt, lorsqu'il réalisa que le pantalon du Brunéien scintillait de paillettes...

Ceci expliquait cela.

Al Mutadee Hadj Ali battait déjà en retraite. Dès qu'il se fut un peu éloigné, Malko remarqua :

— Apparemment, ton ami a passé agréablement le temps avec toi. On dirait une boule d'arbre de Noël...

Angelina eut un rire de gorge plein de sensualité.

— Il était déchaîné. J'ai eu du mal à me défendre. Il a voulu m'entraîner dans un des bungalows de la piscine. Nous avons déjà un peu flirté, tu sais. Comme ils sont bridés par leur religion, les Brunéiens se défoulent avec les étrangères. Alors ? Tu as pu arriver à la beach-house ?

En retournant vers la voiture Malko lui raconta son odyssée. Angelina se pressa contre lui.

— Ils ne t'ont pas tué parce que tu venais de Jerudong ; donc tu étais forcément un diplomate ou quelqu'un d'important... Viens, je vais te montrer quelque chose.

Ils reprirent la Volvo et Angelina s'engagea sur la route de Tutong longeant le bord de la mer. Deux kilomètres plus loin, elle tourna à droite dans un sentier partant vers la falaise dominant la mer de Chine. Elle stoppa au bord d'un no man's land de broussailles et éteignit ses phares. La mer était en contrebas, au bout d'un sentier de chèvre. Sur sa droite, à un kilomètre environ, Malko aperçut une rangée de projecteurs qui formaient un alignement perpendiculaire à la route.

— Regarde, dit Angelina. C'est la beach-house. Gardée comme un camp de concentration. Des miradors, des barbelés, des projecteurs, sans compter tout ce qu'on ne voit pas. Parce qu'ici, cela donne sur une zone accessible au public... Si tu avais essayé de franchir la clôture de ce côté-ci, les gurkhas ne se seraient pas contentés de t'intimider, ils t'auraient abattu immédiatement. Il arrive au prince Mahmoud de « kidnapper » une Brunéienne pour ses plaisirs. On a dû te prendre pour un mari jaloux.

Malko fixait la clôture illuminée. Peggy Mei-Ling était bien gardée.

Tandis qu'il contemplait les projecteurs, Angelina Fraser se coula derrière lui, l'étreignant de toutes ses forces. Collée à son dos, elle commença à se frotter, à l'agacer de toutes les façons possibles, puis elle recula et s'allongea à plat dos sur le capot de la Volvo, s'accrochant d'une main à un essuie-glace pour ne pas glisser.

Malko n'eut qu'à la débarrasser de son dernier rempart pour l'embrocher d'un seul coup de reins, debout contre la voiture. Il éprouva aussitôt une sensation bizarre, inhabituelle. Angelina ne s'était pas beaucoup défendue contre le Premier aide de camp. Il arrêta net. Surprise, Angelina se redressa.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu es vraiment une salope ! fit Malko. Deux hommes en une heure.

— Il se demandait où tu étais, fit Angelina sans se démonter. Il fallait bien que je le retienne. Tu ne veux plus de moi ?

En guise de réponse Malko la prit par les hanches et la retourna. Surprise, allongée à plat ventre sur le capot de tout son long, Angelina poussa un petit cri en le sentant se coucher sur elle. Il y eut une brève pause, puis elle hurla sauvagement au moment où la verge durcie de Malko forçait ses reins sans pitié. S'y enfonçant d'un trait jusqu'à la garde.

— Tu es fou ! cria Angelina.

Il se retira un peu et revint encore plus fort, la violant de tout son poids. A la troisième fois, elle commença à feuler. Puis elle haleta et Malko entendit :

— Défonce-moi, déchire-moi !

Malko la pilonna de plus belle. Accrochée à un rétroviseur et à un essuie-glace, Angelina ruait sous lui, rebondissant sur la tôle. Jusqu'à ce qu'il lâche sa semence dans les reins avec un cri sauvage. Angelina lui fit écho quelques secondes plus tard. Restant ensuite mollement allongée sur le capot, comme morte. Un peu plus tard, elle se redressa, ôta sa robe et dit :

— Viens, nous allons nous baigner.

Ils dégringolèrent le sentier et se retrouvèrent dans les vagues tièdes

de la mer de Chine. C'était délicieux. Les tympanes de Malko vibraient encore des coups de feu qui auraient pu le tuer. Angelina s'enroula autour de lui et murmura

— C'est vrai que je suis une salope, mais j'adore baiser avec toi. (Elle pouffa.) Les gurkahs, avec les infrarouges, n'ont pas dû en perdre une miette...

Une immense salope. Une seule chose gâchait le plaisir de Malko : cette fois il était dans une impasse totale. Angelina éclata de rire.

— Si ce petit cloporte de Khoo nous avait vus, il aurait doublé son offre.

— Quelle offre ?

— Il m'a carrément proposé de passer un week-end avec Mahmoud. Celui-ci a envie de chair fraîche et en a ras-le-bol de baiser des Philippines analphabètes. Comme je l'ai envoyé promener, il m'a supplié de lui trouver quelqu'un parmi mes copines. Comme si je connaissais des putes !

Malko ne sentait plus le corps tiède pressé contre lui. Il venait d'avoir l'idée qui pouvait peut-être débloquer la situation.

— Eh bien, tu vas lui annoncer que tu as peut-être une copine, fit-il. Une vraie créature de rêve

CHAPITRE IX

La sonnerie syncopée des téléphones anglais avait toujours énervé Malko. Et celui-là sonnait depuis un bon moment... A côté de lui, Angelina Fraser l'observait, les jambes croisées, enfoncée dans un canapé très bas. La pluie commençait à tomber, claquant sur les vitres. Bandar Sen Begawan dormait. Ils n'avaient pas croisé une voiture en revenant de Jerudong. Malko avait préféré utiliser le téléphone d'Angelina plutôt que celui du Sheraton... Plus discret.

Il allait raccrocher quand une voix agacée fit « allô ». Il aurait embrassé le récepteur !

— Mandy !

A Londres, avec le décalage horaire de huit heures en moins, il était trois heures de l'après-midi. Le glapissement qui suivit lui déchira l'oreille.

— Quel est le foutu connard qui me réveille à une heure pareille ?

En dépit de son ascension sociale et financière, Mandy Brown, ex call-girl, maîtresse d'un puissant mafioso, n'avait pas oublié ses origines populaires. Malko se hâta de la rassurer.

— C'est moi, Malko. Tu dors encore ? Il est trois heures.

— Putain ! fit-elle. Je me suis couchée à sept heures matin. Tu es arrivé à Londres et tu as envie de me sauter. Ça ne pouvait pas attendre un peu ?

La Reine des Poètes.

— Non, fit Malko. Je ne suis pas à Londres et je ne pensais pas te trouver. Qu'est-il arrivé à ton de soupirant... ?

Il l'avait abandonnée deux ans plus tôt dans les bras d'un vieux Yéménite milliardaire fou d'elle, Sanaa.

— Ben, justement, fit-elle, il a rendu son dernier soupir. A cause de moi, il paraît. Juste quand il allait me reconstruire le temple de la Reine de Saba rien que pour moi, tu te rends compte...

Il y avait quand même un peu de nostalgie dans sa voix. Toujours fraîche, Mandy, en dépit de ses avatars... Malko l'entendit bâiller et dire d'une voix soudain langoureuse.

— J'aimerais bien que tu me fasses un petit câlin, tu peux vraiment pas venir... ?

Elle vouait une adoration sans bornes à Malko qui lui avait sauvé la vie, fait gagner une fortune et procuré son premier orgasme. Celui-ci prit son souffle c'était le moment de l'estocade.

— Non, répliqua-t-il, mais toi, tu peux me rejoindre...

Il attendit sa réaction. Qui ne tarda pas...

— Dis donc, protesta Mandy d'une voix soudain aigre, tu ne serais pas en train de me monter un turbin ? Quand tu m'appelles comme ça, c'est toujours pour me foutre sur des histoires pas possibles. Où tu es ?

— A Brunei.

— Ah bon, fit-elle calmée, ronronnante, la voix brusquement chargée d'érotisme. Oh, ça me fait plaisir de te causer. Tu sais, le vieux Zag, il a quand même été gentil. Bien sûr, il n'a pas fini le palais, mais il m'a quand même filé quelques petites pierres. Il y a un diamant jonquille de vingt carats... Et puis une Silver Phantom. Il l'avait commandée à Londres, le pauvre, il n'a pas eu le temps de la voir. Mais on pourra baiser dedans... Alors on se voit quand ?

— Le temps que tu viennes.

— Ben, je peux être là ce soir.

— Je dirais plutôt demain soir.

— Eh ! protesta Mandy, plus ronronnante que jamais, je ne vais pas y aller en train en Hollande.

— Brunei n'est pas en Hollande, corrigea gentiment Malko. C'est au nord de Bornéo.

— Et alors ?

— Alors, Bornéo c'est à quinze mille kilomètres de Londres.

— Un hurlement de rage secoua le récepteur. Salopard ! Tu me mènes en bateau. Et crac, elle avait raccroché. Angelina éclata de rire... Malko, patient, refit le numéro. Cette fois, Mandy l'accueillit par une bordée d'injures. Dès qu'elle fut un peu calmée, il précisa suavement. – Mandy, j'ai besoin que tu me rendes un service. Un grand service...

— Qu'est-ce que tu as encore comme coup pourri ? lança-t-elle. Je n'ai pas envie de finir comme Sharnilar [24]. Et les Arabes, j'en ai ras le pompon.

— Ici, il n'y a pas d'Arabes, fit-il. Juste des Malais et des Chinois...

— C'est un zoo quoi, fit Mandy la Salope, avec un racisme blasé. Ecoute, quand tu viens à Londres, tu m'appelles et je t'envoie ma Rolls. Tchao !

Et crac, elle avait de nouveau raccroché. Patient, Malko rappela. Angelina se tordait.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? hurla Mandy la Salope. Tu as fini de me pourrir la vie !

— Mandy, coupa Malko, tu n'as pas envie de connaître l'homme le plus riche du monde ?

La colère de Mandy tomba de plusieurs crans.

— Qui c'est ?

— Le Sultan de Brunei. Il a trente milliards de dollars d'économies... Et quatre millions de dollars en revenu à l'heure.

— Et alors, il ne va pas m'en faire cadeau...

— Il suffit que tu les écornes, remarqua Malko

Mandy Brown soupira.

— Ecoute, j'ai un mec ici, beau comme un dieu, qui a décidé de ne plus être pédé à cause de moi. Il a un château de deux cents pièces et il veut m'épouser...

— Tu lui as parlé de ton passé ? demanda gentiment Malko.

Mandy Brown mit bien trente secondes à comprendre le message.

— Ordure ! glapit-elle. Tu me casserais mon coup. Je veux finir duchesse, moi ! Tire-toi.

Ça tournait mal. Malko n'avait plus qu'une carte à jouer.

— Mandy, fit-il. Nous avons un vieux compte. Souviens-toi, un jour, à Honolulu, je t'ai sauvé la vie... Je suis en danger de mort.

Il y eut un long silence, puis Mandy Brown demanda d'une toute petite voix.

— C'est vrai ?

— Oui. Et tu es la seule à pouvoir m'en sortir. Re-silence. Puis Mandy Brown lança :

— Tu es un enculé ! C'est sûrement pas vrai... Mais tu sais bien que je ne peux pas te dire non. Alors, c'est où ton truc ?

— Je vais te faire porter un billet d'avion, jura Malko.

— Dis donc, fit-elle méfiante, tu me jures que ce n'est pas des Arabes...

— Juré.

— Bon. Viens me chercher à l'aéroport.

— Impossible. Je t'enverrai une amie. Elle est charmante.

Nouvelle explosion.

— Ça ne va pas, non ! Je veux que tu viennes.

— Impossible, répéta Malko. Réveille-toi, maintenant, tu vas sûrement prendre l'avion dans la journée. J'ai hâte que tu sois là. Tu verras, c'est très amusant, Brunei...

— Il y a une plage ?

— Immense !

— Je suis une conne, fit-elle, découragée. Je te jure que c'est la dernière fois que tu me fais le coup...

Elle raccrocha violemment.

— C'est moi qui vais accueillir cette tigresse ? demanda Angelina.

— Elle sera adorable, promit-il. En ce moment, elle s'étirole... Tant qu'elle ne ruine pas un homme ou qu'elle ne brise pas un cœur, elle s'ennuie. Et c'est une coriace.

— Tu crois qu'elle va plaire ici ?

Malko sourit.

— Si elle ne plaît pas, je change de métier...

Mandy la Salope était son dernier atout. Il n'avait pas encore osé annoncer à Angelina que son suspect numéro un était Hadj Ali, son amant. Il allait bien falloir s'y résoudre, pourtant. Comment réagirait la jeune femme ?

Le prince Mahmoud écarta d'un coup de klaxon impératif une voiture qui ne se garait pas assez vite. Jalan Tutong était encombrée et il dut se faufiler entre les véhicules, faisant rugir le moteur de sa Ferrari rouge.

Soudain, un autre automobiliste avec une grosse Mercedes commença à faire la course avec lui l'empêchant de doubler ! Parfois ça amusait le prince, mais là, il se rendait à l'aéroport et ne voulait surtout pas être en retard.

Tapant comme un fou sur son volant, il accéléra, les traits crispés. Avec ses moustaches fournies en guidon de bicyclette de chaque côté de la bouche, il ressemblait à un mongol, ressemblance accentuée par la mâchoire saillante...

Les deux véhicules débouchèrent enfin sur le petit freeway menant à l'aéroport, mais, comble de lèse-majesté, la Mercedes ne se rangea pas... Mahmoud, ivre de fureur, finit par se faufiler par les bas-côtés. Au risque d'écraser l'aile de sa Ferrari, il fit une queue de poisson à la Mercedes et la bloqua. En le reconnaissant, le conducteur pâlit, descendit de sa voiture. Mahmoud lui arrivait tout juste à l'épaule.

Pourtant ce dernier se rua vers lui et le gifla toute volée.

— Tu n'as pas honte de te conduire ainsi !

L'autre bredouilla une vague excuse, tandis que Mahmoud remontait dans sa Ferrari. Il voulait bien faire la course à condition de gagner... L'aéroport n'était plus qu'à un kilomètre. Khoo, le « side-kick [25] » chinois, lui avait mis l'eau à la bouche en lui promettant une créature extraordinaire à l'arrivée du vol de Bangkok...

Il se gara en face de l'aérogare et descendit sous les regards respectueux des porteurs. Khoo, embusqué derrière un pilier, surgit, obséquieux à souhait, et se plia en deux.

— Pengiran, l'avion vient de se poser. Mrs Fraser est venue la chercher, mais j'arrangerai très vite un rendez-vous avec Votre Altesse.

Mandy la Salope avança dans la cursive ripolinée, très droite, les seins en avant, la croupe callipyge moulée par une robe de jersey gris. Les bas noirs à couture soulignaient le galbe de ses jambes. Elle avait complètement oublié qu'il faisait chaud à Bornéo... Le « 747 » d'Air France s'était posé pile à l'heure à Bangkok avant de repartir sur Hong-Kong et elle avait eu largement le temps pour sa correspondance. La balayeuse brunéienne, la tête recouverte d'un foulard, regarda cette créature d'un autre monde avec stupéfaction.

Derrière la vitre, Mahmoud en avalait sa moustache. La moitié des seins de Mandy Brown suffisait déjà à le rendre fou... Il la suivit comme un épagneul en rut. Il la voulait, il la lui fallait... Et cette démarche ! Il l'imaginait déjà sous lui. Quand elle ôta ses lunettes

noires à l'Immigration et qu'il reçut le choc de ses yeux bleus, il manqua défaillir.

Khoo murmura à son oreille :

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

Le prince Mahmoud répondit d'un grognement. Son regard n'arrivait pas à se détacher des jarretelles sculptées par le jersey. Et en plus, elle portait des bas, le fantasme absolu dans ce pays tropical ! Mandy se pencha pour ramasser son passeport, faisant saillir sa croupe et le frère du Sultan manqua passer à travers la glace... Elle se retourna et la vue de sa bouche épaisse détonant dans son visage faussement innocent donna à Mahmoud des envies immédiates de fellation...

Traînant son vison mauve, Mandy la Salope récupéra sa valise et se dirigea de sa démarche ondulante vers la douane.

Un des douaniers crut s'évanouir en voyant soudain surgir à son côté le propre frère du Sultan. Pétrifié de respect, il recula, laissant le prince Mahmoud jouer au douanier... Juste comme Mandy arrivait. Machinalement, elle tendit son passeport au prince. Ce dernier jeta d'une voix étranglée

— Open your suitcase, please.

Au bord de l'éjaculation... Avec un soupir excédé qui gonfla encore sa poitrine, Mandy s'exécuta. Le prince Mahmoud reçut en plein visage une gerbe de guêpières, soutien-gorge, bas, porte-jarretelles et autres fanfreluches.

Mandy en profita pour raccrocher une de ses jarretelles qui venait de se décrocher, relevant généreusement le bas de sa robe et dévoilant une cuisse fuselée.

De l'autre côté, Angelina Fraser se tordait de rire. Mahmoud referma vivement la valise comme si c'était la boîte de Pandore et Mandy s'éloigna avec du un balancement harmonieux des hanches. Elle s'arrêta, indécise. Angelina était déjà là et l'étreignait.

— Malko n'a pas pu venir, souffla-t-elle, mais y avez déjà fait une conquête.

— Qui ?

— Le type là-bas, avec la moustache tombante Mandy eut une moue

dégoûtée.

— Celui-là, il n'y a pas longtemps qu'il est tombé de son cocotier.

— C'est le frère de l'homme le plus riche monde, précisa suavement Angelina. Le prince Mari-moud.

Le regard bleu de Mandy la Salope se fixa sur sa proie, ses lèvres se retroussèrent en un sourire carnassier, son corps se déhancha tout naturellement, les seins en avant et le prince Mahmoud eut l'impression que l'inscription « baise-moi » venait d'apparaître en lettres de feu sur son front.

— Remarque, j'ai vu pire ! laissa-t-elle tomber. C'est quoi cette race-là, ici ?

— Des Malais, expliqua Angelina en l'entraînant vers la voiture. Je suis sûre qu'il ne va pas tarder à donner signe de vie...

— Où est ce cochon de Malko ?

— Vous le verrez un peu plus tard.

— Ah le salaud ! Et où est la plage ?

— A une trentaine de kilomètres.

Mandy Brown s'en étrangla de rage.

— L'immonde salopard ! Et en plus, il ne vient même pas me faire un câlin. Moi qui me suis tapé vingt mille kilomètres.

— Ça fait partie du jeu, précisa la jeune diplomate. Durant le trajet, elle expliqua à Mandy ce qu'on attendait d'elle. En voyant le dôme en or massif de la mosquée Omar Ah Saifuddin, l'Américaine se dérida un peu. Un pays avec une mosquée comme ça ne pouvait pas être complètement mauvais.

Le téléphone sonnait quand elles pénétrèrent dans la villa des Fraser. Angelina répondit. C'était l'ignoble Khoo. Très, très excité. A peine eut-elle raccroché qu'elle annonça à Mandy.

— Vous êtes déjà invitée ce soir...

Malko tuait le temps en contemplant la Brunei River de la terrasse du parking de Jalan Cator. Angelina était en retard et il commençait à pleuvoir... Enfin, il vit surgir la Volvo ! Mandy Brown était assise à côté d'Angelina. A peine la voiture se fut-elle arrêtée qu'elle se précipita vers Malko. Ses escarpins de quinze centimètres ne l'empêchaient pas de courir. Il reçut le choc de son corps tiède et elle lui enfonça une langue chaude au fond des amygdales. Tout en se frottant à lui comme une chatte en chaleur...

Quand elle put parler, elle demanda, essoufflée

— Dis-moi, où c'est, cette ville du mec le plus riche du monde.

— Ici, dit Malko.

— Mais, c'est des pauvres tout ça ! fit Mandy, dégoûtée, désignant les masures sur pilotis du Kampong Ayer...

— Tu vois, la richesse est inégalement répartie, remarqua Malko.

Sournoisement, Mandy frottait son bassin au sien. Elle lui glissa à l'oreille

— On m'a tout expliqué, elle est sympa, ta copine. Mais tu ne peux pas me faire une petite avance...

— Impossible de se voir en dehors d'ici, dit Malko. Personne ne doit savoir que nous nous connaissons.

— Eh bien ici alors, fit simplement Mandy, ça me rappellera ma jeunesse.

Elle se glissa dans la voiture de Malko, sans attendre sa réponse ; Angelina les observait, mi-figue, mi-raisin...

— On revient ! cria Mandy.

Malko alla se garer en dessous, au quatrième étage, dans le coin le plus éloigné de la rampe. Mandy était déjà au travail avec son efficacité habituelle... D'elle-même, elle retroussa sa robe sur ses reins, découvrant les bas, le porte-jarretelles, et l'absence de slip. Elle se redressa, les yeux brillants, le masturbant avec lenteur.

— J'ai vachement envie, fit-elle d'une voix de petite fille vicieuse. Rien que d'y penser, c'est le Niagara. Y a qu'avec toi que ça me fait cet

effet.

Elle se tortilla, lui offrant sa croupe, mais Malko était gêné par le levier de vitesse. Finalement, Mandy Brown poussa une exclamation exaspérée, ouvrit la portière et bondit de la voiture, nue des pieds à la taille.

— Viens ! lança-t-elle.

Dissimulée par un pilier de ciment, Mandy l'attendait, la croupe offerte, cambrée, sûre de son pouvoir érotique. Malko s'enfonça dans son ventre, derrière, et elle se cambra encore plus. Mandy gronda, tandis qu'il la tenait aux hanches pour un accouplement animal. Quand il explosa, elle jouit avec un tremblement de tout son corps. Malko donna encore quelques coups de reins, achevant de vider sa semence et la retourna.

Mandy Brown lui adressa un sourire ambigu.

— Tu te rends compte de ce que tu me fais faire : baiser dans un parking !

Elle se tortilla pour faire redescendre sa robe lança un gros soupir.

— Viens, on va remonter. Ta copine pourrait se faire des idées... Maintenant, je suis prête pour boulot.

Le succès de Mandy était fulgurant. Ses cheveux blonds relevés en chignon, moulée dans sa robe dentelle noire qui semblait cousue sur elle, soulignant chacune de ses courbes, elle avait presque l'air distingué, mais surtout aurait fait bander tout un cimetière avec un simple soupir... Debout près du buffet à côté d'Angelina, elle expédiait à tous les mâles qui passaient des œillades brûlantes. Le Premier aide de camp en avait oublié de lui baiser la main. Dès que Mandy faisait un pas, les conversations cessaient. Unique sujet : la dentelle allait-elle craquer d'un coup sous la pression de ses seins ? Nonobstant la chaleur, elle arborait des bas noirs à couture...

Le fantasme absolu de l'homme le plus riche du monde...

La plupart des Malais mettaient leurs mains dans leurs poches pour éviter de les serrer autour du cou de leurs compagnes habituelles.

Elle se pencha à l'oreille d'Angelina.

— Où est le singe de ce matin ?

— Il doit te guetter dans l'ombre, fit la jeune femme. Mais, à mon avis, il ne va pas tarder à se manifester...

Al Mutadee Hadj Ali s'approcha d'elles avec un sourire huileux, offrit une coupe de champagne à Angelina et se tourna vers Mandy Brown.

— Puis-je avoir le plaisir de vous faire visiter les lieux ?

— Vas-y, fit sournoisement Angelina, c'est superbe...

Mandy lui adressa un petit sourire en coin et se laissa entraîner, balançant ses hanches avec langueur. La jeune diplomate l'avait présentée comme la femme d'un ami de Bangkok. Elle la regarda partir, un peu inquiète, en dépit de ce que lui avait dit Malko

— Tu te souviens de Alien, ce monstre intersidéral extrêmement doué pour la survie ? Mandy, avec une apparence nettement moins inquiétante, est aussi redoutable...

Mandy la Salope. Lorsqu'il l'avait rencontrée à Honolulu, elle était la maîtresse d'un mafioso. Elle avait échangé une belle histoire d'amour contre trois millions de dollars et l'assurance que son « fiancé » ne la poursuivrait plus, grâce à deux balles de 11,43 judicieusement logées dans sa cervelle.

Plus tard, Malko l'avait retrouvée à Abu-Dhabi, pour le malheur d'un jeune Cheikh trop amoureux. Il se souvenait encore du formidable orgasme qu'avait éprouvé sur les coussins d'une Rolls-Royce, tandis que le bourreau décapitait son ex-amant. Il l'avait croisée au Caraïbes dans le sillage de la Veuve de l'Ayatollah et ensuite avait résolu grâce à elle un petit problème au Yemen du Nord ; ce qui avait également coûté la vie à un officier yéménite fou d'elle... Mandy assurait très bien, persuadée que si Dieu avait permis qu'elle s'en tire, c'est qu'Il l'aimait bien. Pour tromper son anxiété, Angelina Fraser se mêla à un groupe de diplomates où se trouvait le nouvel ambassadeur d'Allemagne, jeune et bel homme ; elle surveillait discrètement les lieux. Ni l'ignoble Khoo, ni « Sex-Machine » ne s'étaient montrés. Ses amis l'entraînèrent autour de la piscine et le bavardage se prolongea presque une demi-heure. Quand ils revinrent dans le Country Club, il

était presque vide. Pas de Mandy Brown, pas de Hadj Ali. Un des gardes de la sécurité, un Malais, s'approcha d'Angelina Fraser.

— Datin, annonça-t-il. Le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali vous a cherchée. Il me charge de vous dire qu'il a dû repartir avec Sa Majesté et que votre amie sera raccompagnée en ville par Son Altesse le prince Mahmoud.

Il salua respectueusement et s'éloigna, laissant Angelina saisie. Les événements allaient encore plus vite qu'elle ne le pensait. Comme l'avait espéré Malko, le contact était établi. Mandy Brown était peut-être maintenant dans la place. A portée de voix du témoin principal de toute l'affaire : Peggy Mei

CHAPITRE X

Son Altesse le prince Mahmoud Hadj Boikiah, lié dans un profond divan en Nubuk, importé France et créé spécialement à son intention par le décorateur Chaude Dalle, fixait d'un regard avide la glace sans tain qui le séparait de la pièce voisine.

Deux personnages s'y trouvaient : le Premier aide de camp, Hadj Ali, et la créature de rêve qu'il lui avait demandé d'amener à sa beach-house, miss Mandy Brown. Tirillant nerveusement sa moustache tombante, il fixait les cuisses de la jeune femme, en partie découvertes par la dentelle noire. Chaque fois que Mandy Brown bougeait. Mahmoud apercevait une bande de chair au-dessus des bas et l'ombre plus haut. Lui qui traitait d'habitude les femmes comme un soudard se sentait étrangement timide devant elle.

Machinalement, sa main gauche appuya sur la tête de Peggy Mei-Ling, agenouillée devant lui, enfonçant encore plus son érection dans sa bouche soumise. Se méprenant sur ses intentions, elle accéléra sa fellation. Aussitôt, Mahmoud tira sur les cheveux

— Attends, idiot, ce n'est pas pour toi.

Peggy, installée sur un coussin de soie, retira sa bouche, tout en continuant à caresser la hampe. Elle trempa sa main droite dans une petite coupe d'or remplie de cocaïne en poudre. Puis, elle commença à masser le gland gorgé de sang, faisant pénétrer ta drogue. Grâce à cette astuce dangereuse, Mahmoud pouvait conserver une érection pendant des heures. Il se moquait de jouir. Ce qu'il aimait, c'était profaner tous les orifices d'une femme du membre puissant auquel il devait son surnom.

Apaisé par la cocaïne, sûr de ne pas exploser prématurément, il appuya sur un bouton et la conversation de la pièce voisine lui parvint. Les Coréens de Samsung avaient ainsi truffé sa villa de systèmes audio et vidéo qui multipliaient son plaisir.

Mandy Brown avait d'abord été impressionnée par le luxe inouï de la pièce où elle se trouvait. De l'or partout, des meubles Boule contrastant avec la moquette blanche, des peaux de panthères jetées à terre, les murs tendus de soie, la table basse au piètement fait d'un énorme bloc de malachite. C'était kitch et somptueux. En arrivant, Al Mutadee Hadj Ali lui avait tout de suite précisé

— Le Pengiran Hadj Mahmoud a beaucoup de goût. Tout est venu de Paris, créé par le décorateur Claude Dalle.

Tout était dédié au sexe, également... Les tableaux n'auraient pas déparé l'enfer du Louvre. Hadj Ali lui avait fait également visiter la salle de bains où les robinets étaient remplacés par des phallus d'or... Maintenant, elle s'ennuyait, étonnée que le Brunéien ne se jette pas sur elle.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? demanda-t-elle.

— Nous attendons quelqu'un, annonça le Premier aide de camp.

— Qui ?

— Un des hommes les plus puissants du Sultanat, fit-il avec emphase. Il vous a remarquée à la soirée et souhaiterait vous connaître.

— Ah bon, fit-elle, blasée. J'espère qu'il va se dépêcher. J'ai sommeil.

Elle soupira, ce qui eut pour effet de gonfler encore plus sa poitrine. Hadj Ali se força à détourner le regard. Combien de temps le prince Mahmoud allait-il le torturer ? Bien entendu, il avait l'interdiction absolue d'effleurer Mandy Brown, même en pensée.

Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur le prince Mahmoud. En chemise brodée et pantalon collant qui soulignait plus qu'il ne dissimulait une érection impressionnante. Avec son faciès prognathe, ses yeux fous et sa moustache de Mongol, il était assez repoussant. Pas pour Mandy Brown qui lui jeta un regard amusé.

— Mais c'est mon douanier !

Hadj Ali se leva vivement et dit d'une voix mal assurée :

— Miss Brown, je vous présente Son Altesse le Pengiran Mahmoud Bolkiah.

Calmement, Mandy tendit sa main à baiser. Mahmoud la prit, sans trop savoir qu'en faire.

Il venait tout juste d'interrompre la gâterie prodiguée par la Chinoise et ne rêvait que d'une chose : défoncer la beauté qui se trouvait en face de lui. Tirée en avant, Mandy Brown fut obligée de se lever. Sentant que les événements risquaient de s'accélérer, Hadj Ali s'éclipsa discrètement.

Mahmoud esquissa un sourire, sans lâcher la main de Mandy. Hésitant entre se conduire en gentleman ou en voyou. La deuxième tendance l'emporta. Passant le bras autour de la taille de Mandy Brown, il voulut la serrer contre lui... La main droite de la jeune Américaine fila comme un trait entre leurs deux corps et ses doigts se refermèrent comme des pinces autour de l'érection moulée par le pantalon. Les yeux bleus flamboyaient.

— Ecoute bien, gros singe, siffla Mandy. Je vois bien que tu as envie de me baiser, depuis que tu es descendu de ton arbre. Seulement moi, j'ai mon mot à dire. Alors, cool down !

Le prince Mahmoud sentit le sol se dérober sous ses pieds. Jamais on ne lui avait parlé de cette façon et les ongles de Mandy enfoncés dans sa chair la plus sensible lui faisaient un mal de chien. Dans un sursaut d'orgueil, il lâcha la main de Mandy pour plaquer la sienne sur la poitrine moulée par la dentelle noire.

Mandy baissa la tête, ses dents s'enfoncèrent dans le poignet de Mahmoud et elle serra de toute la force de ses mâchoires. Le Brunéien poussa un hurlement, repoussa Mandy et recula d'un pas. Mourant d'envie de la violer, mais dompté. Mandy lissa sa robe, se rassit sur le cuir blanc, croisant les jambes avec une lenteur sadique, pour exciter encore un peu plus Mahmoud.

— Bon, fit-elle, on se calme.

— I am sorry, bredouilla Mahmoud, partagé inégalement entre la fureur, la frustration et la honte.

Il fut récompensé par un sourire éblouissant de Mandy Brown.

— Ah, c'est bien mieux, commenta-t-elle. Tu commences à marcher sur tes pattes de derrière. Bientôt, tu vas être parfait. D'abord, quand

on fait la cour à une dame, on lui offre un petit cadeau. Ou même un gros.

Le prince Mahmoud se détendit d'un cran. On se retrouvait en terrain connu. Le dragon pouvait être amadoué.

— Certainly, fit-il. It is a very good idea.

Il traversa la pièce, prit un coffret de laque aux coins renforcés d'or, l'ouvrit et le présenta à Mandy. Il était plein de montres Cartier constellées de diamants, dont la moins chère valait trente mille dollars. Les Philippines à qui il les offrait se roulaient par terre de bonheur. Il farfouilla un peu et en sortit la plus luxueuse qu'il posa sur le poignet de Mandy.

— This is for you.

Mandy Brown secoua légèrement son bras, comme pour se débarrasser d'un insecte, faisant tomber la montre à terre, sur l'épaisse moquette. Elle se leva et repoussa le bijou du bout du pied jusqu'au sol de marbre rose. Posant ensuite le talon de son escarpin dessus, elle l'écrasa avec application jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques ressorts et des petits diamants épars.

Sous l'œil médusé de Mahmoud...

— Quand tu auras un cadeau décent, tu me l'apporteras, lança Mandy Brown glaciale. Ça, c'est pour les bonnes. Maintenant, je veux retourner chez ma copine.

— Non, fit Mahmoud d'une voix étranglée, vous restez ici.

Mandy haussa les épaules.

— OK, si tu veux, mais tu ne me baisses pas.

Pleine de défi, elle se dirigea vers le grand lit Tiffany dans l'alcôve et s'allongea dessus, la tête calée sur les coussins. Prenant une télécommande, elle alluma la télé Samsung. Bien entendu, c'était un film porno... Résignée Mandy soupira

— Shit, toujours le même script.

Quand elle releva la tête, Mahmoud était nu ! Il s'était dépouillé de ses vêtements à une allure record. Précédé d'une érection fabuleuse, il marcha vers le lit. Mandy tourna la tête, émettant un petit sifflement.

— Tu sais que tu as vraiment l'air d'un animal, dit-elle. Mais je ne sais pas lequel, je ne vais pas assez au zoo.

Une lueur meurtrière passa dans les yeux du prince brunéen. Mandy savait ne pas dépasser les limites. Le membre tendu de Mahmoud était à quelques centimètres de son visage. Elle allongea la main, l'enserrant cette fois avec douceur. Un sourire salace éclaira son visage faussement enfantin.

— Dis donc, ta mère s'est fait sauter par un cheval.

— Ça va chercher dans les dix pouces [26] cette bête-là.

Ses doigts commencèrent à aller et venir le long de la colonne rigide. De plus en plus vite. Mahmoud voulut se dégager, mais il était tenu comme dans un étau. La main démoniaque lui donnait de plus en plus de plaisir. Mandy savait comment parler aux hommes. A une certaine fixité dans le regard, au gonflement du membre entre ses doigts, elle sentit qu'il allait éjaculer.

C'était le moment de décocher sa flèche de Parthe.

— Essaie de te retenir, dit-elle gentiment. Sinon, tu ne pourras pas me baiser et, maintenant, j'en ai très envie...

Tout en parlant, elle accélérât encore sa masturbation. Mahmoud explosa entre ses doigts avec un glapissement frustré.

Le prince Mahmoud était parti comme un fou, après s'être rhabillé en un clin d'œil. Mandy Brown, assez contente de sa performance, regardait sur le Samsung un film d'anticipation, allongée sur le grand lit Tiffany acheté chez Romeo. Se demandant quelle allait être la suite des événements. Impossible de prévenir Angelina ou Malko, il n'y avait pas de téléphone. Elle ne pouvait même pas quitter la pièce. La baie vitrée était fixe et la porte était fermée de l'extérieur.

Et soudain, elle s'ouvrit. Mandy se redressa, croyant qu'il s'agissait de Mahmoud. Ce n'était qu'une Chinoise en sari, maquillée, avec une bouche très rouge. Elle tendit la main à Mandy.

— Bonsoir, je m'appelle Peggy. Je suis aussi une invitée du prince Mahmoud. J'ai vu comment tu l'as traité. C'est dangereux, tu sais, il est tout-puissant.

— Comment ça, tu as vu ? demanda Mandy. On était seuls !

Peggy désigna la grande glace pendue au mur, juste en face du canapé.

— C'est une glace sans tain. J'étais de l'autre côté.

— Ah, le porc ! grogna Mandy.

Dissimulant sa satisfaction d'avoir enfin en face d'elle la mystérieuse Peggy qui semblait très à l'aise.

— Tu n'es pas enfermée, toi ? demanda-t-elle.

Peggy eut un sourire dominateur.

— Non. Mais il sait que je ne me sauverai pas. J'ai même un téléphone.

Tous les voyants rouges s'allumèrent chez Mandy. Peggy était donc complice, pas victime.

— D'où sors-tu ? demanda-t-elle.

— De Hong-Kong, expliqua Peggy. Je suis actrice. J'étais venue ici juste pour un week-end, mais le prince Mahmoud m'a demandé de rester... Je trouve que tu as été méchante avec lui.

— Méchante avec ce singe lubrique ! s'exclama Mandy. J'aurais dû lui arracher la queue. Enfin, la prochaine fois, il va être plus gentil. Dis-moi, on ne peut pas sortir d'ici ?

— La porte est fermée, expliqua la Chinoise. Nous sommes dans la beach-house du prince Mahmoud, sous la garde des gurkhas qui ont l'ordre de ne pas nous laisser sortir. C'est dans le contrat. D'où viens-tu ? De Singapour ?

— Non, de Londres, fit Mandy. Quel contrat ?

— Celui qu'ils établissent avec Khoo, le Chinois. Ce n'est pas lui qui t'a amenée ici ? C'est rare qu'ils fassent venir des filles d'aussi loin... Mais dans ce cas, on doit très bien te payer... ajouta-t-elle avec une nuance d'envie dans la voix.

Mandy Brown haussa les épaules.

— Je ne connais pas de Khoo. C'est un autre type, un dénommé Al Mutadee Hadj Ali, qui m'a amenée ici. J'étais à une réception au Country Club

— Ah bon, fit-elle. Alors, c'est encore mieux pour toi. Si c'est le prince Mahmoud qui t'a remarquée, il va faire des efforts pour t'avoir. Tu sais, il a un argent fou... Et puis, il adore les femmes. Il en fait venir sans arrêt de partout. S'il est amoureux de toi, il te fera l'amour trois ou quatre fois par jour. Il n'a que ça à faire. Et quand tu partiras, tu seras couverte de bijoux.

Mandy Brown lui jeta un coup d'œil intrigué.

— Tu ne lui suffis pas ?

Peggy Mei-Ling eut un sourire humble.

— Il ne se sert de moi que rarement. C'est un autre membre de l'entourage du Sultan qui m'a installée ici. Le Premier aide de camp. Je m'ennuie, il ne vient pas souvent car il a beaucoup de travail au palais... Tu sais jouer au back Gammon ou au gin-rummy ?

— Ouais, fit Mandy.

— On jouera... Il y a des cassettes aussi.

Elle lui en montra une pile, derrière la télé et le magnétoscope Samsung dans un coin. Mandy commençait à réaliser qu'elle était vraiment prisonnière ! Peggy lui adressa un sourire chaleureux.

— Je suis contente que tu sois arrivée, tu as l'air sympa... Et puis, ne t'en fais pas, tu repartiras bientôt. Tandis que moi...

— Quoi ?

Peggy changea d'expression.

— J'ai peur, avoua-t-elle. Ils m'ont mêlée à une histoire très dangereuse. A chaque instant, je me dis qu'ils vont me mener à la plage et me tuer... Ils ont fait ça un jour pour une fille qui avait mordu au sang le prince Mahmoud, pendant qu'elle le suçait. Une Philippine droguée. Ils l'ont tuée à coups de bâton et ils ont jeté son corps dans la mer. C'est plein de requins.

Mandy Brown sentit un frisson glacial descendre le long de sa colonne

vertébrale.

— Tu plaisantes ou quoi ?

— Non, ici, c'est comme l'enceinte du palais. Off limits. Même les ambassadeurs n'y ont pas accès. Le Sultan est très strict et personne ne se hasarderait à le défier. Même si ta copine cherche à te retrouver, on lui dira que tu as quitté le pays. Le chef de la police est le cousin du Sultan. Il n'y a aucune autorité indépendante...

Mandy Brown s'assit, les jambes coupées. Elle avait « tamponné » sa cible, mais comment allait-elle en sortir ? Pour la première fois, elle eut vraiment peur. C'était bien d'avoir retrouvé Peggy. Mais si c'était pour finir avec les requins...

CHAPITRE XI

On aurait entendu voler une mouche dans le bureau climatisé de l'ambassadeur des Etats-Unis. Ce dernier jeta un regard réprobateur à Malko.

— Je me demande si vous n'avez pas été imprudent, lâcha-t-il. Cette affaire devient extrêmement fâcheuse...

Mandy Brown n'avait pas donné de nouvelles depuis la veille au soir. Tout laissait supposer qu'elle se trouvait à la beach-house du prince Mahmoud. Peut-être retenue contre son gré.

Malko fixa le diplomate. Sérieusement inquiet. En dépit de leurs rapports épisodiques, il adorait Mandy Brown. Or, il avait le choix entre deux hypothèses. Ou le prince Mahmoud la traitait comme toutes ses conquêtes ou on avait découvert son stratagème. Dans ce cas, elle était en danger de mort.

— Miss Brown est citoyenne américaine, après tout. Que pouvez-vous faire, monsieur l'ambassadeur ? demanda-t-il.

Le diplomate émit un soupir las.

— C'est vite dit : rien.

Encourageant.

Un coup léger fut frappé à la porte et la secrétaire passa la tête.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-elle, Mrs Fraser voudrait vous dire un mot. Il paraît que c'est très important.

— Qu'elle entre ! fit Walter Benson.

Angelina Fraser pénétra dans le bureau d'un pas énergique, toujours en jodhpurs et en bottes. La cravache à la main.

— Je reviens de Jerudong, annonça-t-elle. J'ai vu Al Mutadee Hadj Ali. Je lui ai fait un tel cinéma qu'il a fini par m'autoriser à rendre visite à ma « copine » Mandy Brown !

— Bravo ! applaudit Malko. Elle se trouve bien dans la beach-house ?

— Absolument. Il semble que Mahmoud soit fou d'elle. Cela marche au-delà de nos espérances. Mais il ne veut plus la lâcher.

— Quand y allez-vous ? demanda Malko, reprenant le vouvoiement devant l'ambassadeur.

— Ce soir à cinq heures. Parce que Mahmoud sera à une réception au palais.

Malko était transporté de joie. Pas seulement à l'idée de savoir Mandy Brown saine et sauve. Son plan allait peut-être enfin être couronné de succès.

— J'ai une idée, avança-t-il. Si vous êtes d'accord, nous allons la tenter.

Mandy Brown, vêtue d'un sari trouvé dans la penderie, était en train de déguster un Cointreau avec beaucoup de glace, un œil sur le Samsung, quand la porte s'ouvrit. Le prince Mahmoud, dans une superbe chemise brodée rose, assortie à son pantalon, avec des mocassins blancs, avait presque l'air d'un être humain. Il s'inclina légèrement devant Mandy et demanda :

— Vous êtes-vous bien reposée ?

— Ça va, fit Mandy. Vous avez déjeuné ?

Elle lui désignait le bloc de foie gras de canard Bizac. Le réfrigérateur en était plein à peine entamé à côté d'une bouteille de Dom Perignon.

— Merci, répliqua Mahmoud. Je vous ai apporté votre dessert.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un écrin qu'il tendit à Mandy Brown. Celle-ci l'ouvrit et resta muette, devant un splendide diamant jonquille.

Une quinzaine de carats. Elle leva un regard ravi.

— Eh bien, toi, tu apprends vite, fit-elle.

Elle passa immédiatement la pierre à son doigt, et embrassa Mahmoud à pleine bouche. C'est comme si elle avait jeté une allumette sur de l'essence... Elle eut tout à coup l'impression que le Brunéien avait autant de mains qu'une pieuvre de tentacules. Tout en la palpant fiévreusement, il se frottait contre elle comme un verrat en chaleur.

— Attends un peu, soupira-t-elle.

Déjà il la poussait sur le grand lit, relevait le sari, lui malaxait les cuisses. Avec lui, la récompense n'était pas un plat qui se mangeait froid. Ses doigts commençaient à triturer le nylon noir de son slip.

— Tiens, dit Mandy en lui inclinant la tête vers son ventre, enlève-la avec tes dents.

Mahmoud grogna comme un fauve et commença à tirer l'élastique de toutes ses forces. Mandy, furieuse, lui assena une manchette sur le poignet. En vain ; il gronda comme un animal et tira de plus belle. En Malaisie, les vrais hommes n'approchaient pas le sexe d'une femme avec leur bouche. Mandy voulut encore l'y forcer. Dans la bagarre, le diamant jonquille traça une longue estafilade sur la joue du prince, mais ce dernier arriva enfin à arracher le dernier rempart de Mandy.

Il se redressa, juste le temps de se débarrasser de son pantalon rose. Son sexe comprimé se détendit comme un ressort. Il replongea, déchira le sari, s'installa à genoux entre les jambes qu'il maintenait ouvertes de toute sa poigne. D'une main, il guida son membre puissant et l'enfonça d'une seule poussée qui arracha un hurlement à Mandy. La longueur de ce sexe gigantesque était telle qu'il ne put l'investir en une seule fois. Dès qu'il fut certain qu'elle ne pourrait pas lui échapper, il lui écarta les genoux à deux mains et se mit à la pilonner à un rythme d'enfer. Les jambes repliées et écartées comme une grenouille, Mandy Brown subissait cet assaut avec des sentiments confus.

Mahmoud ne faisait pas dans la dentelle. Il était beaucoup plus proche du marteau-piqueur que du baisemain... Son corps se propulsait en avant avec une force inouïe.

— Doucement, réclama Mandy.

Elle aurait bien profité de cette bête fabuleuse à une cadence plus

modérée. La glace lui renvoyait l'image de ce sexe immense qui allait et venait comme un piston de locomotive et l'orgasme n'était pas loin. Le prince Mahmoud la battit d'une courte tête. Avec un rugissement, il donna un ultime coup de reins à lui faire exploser la matrice. Ses mains lâchèrent ses genoux pour lui pétrir les seins et il s'abattit sur elle, furieux d'avoir oublié de s'enduire de cocaïne.

Ce serait pour la prochaine fois.

Mandy Brown lui caressa le dos d'une main distraite et se consola de son orgasme raté en contemplant son diamant jonquille.

Angelina Fraser franchit le portail de Jerudong Park et, au lieu de tourner à gauche vers le Country Club, emprunta la route qui menait directement à la beach-house du prince Mahmoud. Le ciel était d'un noir d'encre et il pleuvait déjà par intermittence depuis une heure. Un gurkah stoïque en uniforme vert lui barra la route devant la barrière de la beach-house.

— Je suis Angelina Fraser, annonça la jeune femme, je viens voir une amie. Le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali vous a donné des instructions.

Il courut au poste de garde, revint, vérifia le numéro de la voiture, celle du mari d'Angelina, et souleva la barrière. Le chemin serpentait à travers le jardin jusqu'à la maison en contrebas. Angelina la contourna et se gara sur le parking où se trouvaient déjà une Ferrari Testa Rossa, deux Rolls et une demi-douzaine de Mercedes de toutes les couleurs. De là, on était invisible du poste de garde. D'ailleurs, les gurkahs avaient pour mission de s'occuper de l'extérieur, pas de l'intérieur.

Angelina sourit. En face, il y avait la mer et de l'autre côté, un mur aveugle. Elle fit le tour et entrouvrit le coffre de la Volvo.

— Ça va ? demanda-t-elle à voix basse.

— A peu près, fit la voix de Malko, mais il fait horriblement chaud !

— Je vais voir Mandy, je reviens.

Elle laissa le coffre non verrouillé. De loin, il était impossible de voir qu'il était ouvert. Malko y avait pris place dans son garage, avec un Beretta 92 prêté par un « Marine » de l'ambassade, trois chargeurs

pleins et un Minox. On ne faisait plus la guerre en dentelles.

Angelina eut à peine le temps de sonner. Une Philippine en sari écarta le battant, s'inclina et la précéda silencieusement dans un couloir, lui ouvrant la dernière porte. Mandy Brown, en sari, le diamant étincelant à son doigt, les pieds sur la table basse dont le plateau en verre était supporté par une paire de défenses, autre merveille provenant de chez Romeo, regardait un western sur le Samsung. Elle poussa un cri de joie en voyant Angelina. Celle-ci l'étreignit, murmurant à son oreille.

— Malko est dehors dans le coffre de ma voiture. Comment ça se passe ?

— Pas trop mal, fit Mandy, sauf que le singe n'arrête pas de me grimper.

— Tu as trouvé la Chinoise ?

— Bien sûr, elle est dans la chambre voisine. Elle m'a raconté son histoire. Quelqu'un l'a utilisée pour attirer un type dans un piège et le tuer. Elle a peur. On lui a promis de la renvoyer à Hong-Kong, mais elle se demande s'ils ne vont pas la liquider...

— Je vais essayer de faire venir Malko, dit Angelina.

Elle ressortit, parcourut le couloir désert. Personne dehors. La nuit était presque tombée et il pleuvait. Malko la guettait car le coffre se souleva et il sauta à terre dès qu'elle apparut.

— Viens vite, dit-elle.

Ils rentrèrent dans la maison, gagnèrent la chambre de Mandy Brown sans voir âme qui vive. Celle-ci se jeta dans ses bras. Une chaste étreinte pour une fois.

— J'ai eu vachement peur, tu sais, fit-elle à voix basse. Mais j'ai trouvé ta Chinoise. Elle est à côté.

— Allons-y, dit Malko.

Le prince Mahmoud risquait de revenir goûter à sa sucrerie et là, ce serait le drame. Mandy Brown ouvrit la porte de la chambre voisine. Peggy Mei-Ling était en train de se faire les ongles, en slip et soutien-gorge de dentelle rose. Elle eut un bref sourire en voyant Mandy puis se figea à l'apparition de Malko.

— N’aie pas peur, c’est un copain, se dépêcha de dire Mandy.

Malko vint s’asseoir en face de Peggy Mei-Ling, tandis qu’Angelina ressortait pour surveiller le couloir.

— Miss Mei-Ling, lança Malko, je veux tout savoir sur le meurtre de John Samborn.

Prise de court, ses prunelles s’agrandirent. Ses traits se rétrécirent, son menton trembla un peu ; elle avala sa salive, respira avec une sorte de sifflement. Sa voix était contrôlée en dépit d’une imperceptible fêlure... Malko insista, penché vers elle.

— Vous n’y êtes pour rien, dit-il, mais vous savez ce qui s’est passé. J’ai besoin que vous me le disiez... Dans votre propre intérêt. Si on vous a enfermée ici, c’est pour vous interdire de parler. Et ce n’est qu’un début...

Peggy Mei-Ling posa son pinceau, se tourna vers Mandy Brown et lança d’une voix haut perchée :

— C’est ton copain, ce type ? Je ne comprends rien à ce qu’il dit. Je vais faire prévenir le prince Mahmoud.

Elle se levait déjà. Mandy l’arrêta. Ses yeux bleus étaient devenus durs comme du cobalt. Elle saisit le poignet de la Chinoise et le tordit légèrement, lui arrachant une grimace.

— Ecoute, fit-elle, je ne te connais pas bien, mais lui je le connais depuis longtemps. S’il te dit quelque chose, c’est que c’est vrai. Alors, ne joue pas la conne.

Peggy, bien que troublée, ne se démontra pas encore.

— Je suis l’hôte du prince Mahmoud, dit-elle sèchement. Il va venir. S’il vous trouve ici, il vous fera tuer par ses gurkahs. Partez.

Malko lui jeta un regard de commisération.

— Vous êtes en danger de mort et vous le savez parfaitement, fit-il. Le témoin d’un meurtre qui débouche sur une affaire compromettant des gens importants du Palais. Ils n’hésiteront pas à vous supprimer. Et tant que vous êtes ici, personne ne peut rien pour vous aider. Vous

connaissiez le Premier aide de camp, Al Mutadee Hadj Ali ?

— Pourquoi ?

— C'est lui qui a monté toute cette affaire et vous devez le savoir. Vous êtes partie avec John Sanborn du Sheraton et ce dernier a disparu depuis. C'est une autre Chinoise et un homme qui travaille pour Hadj Ali, Michael Hodges, qui ont pris l'avion à Limbang en se faisant passer pour vous et John. Qu'est-il arrivé entre temps ?

Pas de réponse. Malko n'avait plus qu'à utiliser la botte secrète qu'il aurait préféré éviter.

— Mandy, dit-il, assieds-toi à côté de Miss Mei-Ling.

Mandy obéit. Aussitôt, il sortit le Minox de sa poche et prit une photo, qu'il doubla.

Il remit l'appareil dans sa poche.

— Voilà la preuve que vous êtes ici ! expliqua-t-il. Cette photo sera demain matin sur le bureau de l'ambassadeur des Etats-Unis. Ce qui va déclencher un énorme scandale. Pour ne pas avoir à vous montrer, les Brunéiens n'auront plus qu'une ressource : vous tuer.

La Chinoise bondit soudain sur lui, essayant de prendre l'appareil dans sa poche. Cela tournait mal ! A chaque instant « Sex-Machine » pouvait surgir et là, ça se gâterait vraiment. Malko n'était pas de force contre une vingtaine de gurkahs.

Mandy Brown se jeta sur la Chinoise et la força à se rasseoir.

— Peggy, ne fais pas la conne ! Ecoute-le.

— Salaud... murmura Peggy, sans beaucoup de conviction.

Des larmes jaillirent de ses yeux. Soudain, d'une voix mal assurée, elle lança

— Je n'y suis pour rien, je ne savais pas ce qui allait se passer. Hadj Ali m'avait dit de demander à John Sanborn de m'emmener clandestinement à Limbang par la jungle. De lui raconter une histoire...

— Comment ?

Elle haussa les épaules.

— En le... séduisant.

— Et ensuite ?

— Il a accepté. Nous sommes partis et...

Elle laissa sa phrase en suspens...

— Continuez, fit Malko.

— Il y avait une autre voiture, fit-elle la voix cassée, avec cet homme, le Britannique. Ils l'ont tué

De nouveau, elle se mordit les lèvres.

— A quel endroit ?

— Je ne sais pas, quelque part sur la piste en Malaisie.

— Qu'ont-ils fait du corps ?

— Ils l'ont jeté dans la rivière.

— Et vous ?

— On m'a amenée ici directement et je ne suis plus sortie. Ils m'ont dit que je regagnerai Hong-Kong à la fin de la semaine, mais j'ai peur.

— Ils ne vous laisseront jamais repartir pour Hong-Kong, dit Malko, ils vous tueront et personne ne saura jamais ce qui vous est arrivé.

Le silence retomba, pesant. Peggy Mei-Ling tamponna son front avec un kleenex. Son regard chavirait. Visiblement, elle croyait Malko.

Ce dernier se dit que c'était le moment d'arracher la décision. Il se leva, prit la Chinoise par le bras.

— Habillez-vous. Je vous emmène.

— Et moi ? s'insurgea Mandy Brown.

— Tu viens aussi, bien entendu, dit Malko.

Peggy Mei-Ling était en train d'enfiler une robe chinoise. Il la poussa à peine habillée hors de la chambre. Mandy Brown les suivit.

Ils sortirent tous les quatre, gagnèrent le parking sous des trombes d'eau. Malko reprit sa place dans le coffre, hélas trop petit pour accueillir aussi Peggy. Celle-ci monta à l'avant avec Angelina Fraser et Mandy Brown.

— Ils ne vont jamais nous laisser passer, murmura Angelina.

Recroquevillé dans le coffre, Malko était partagé entre l'angoisse et l'excitation. S'il ramenait Peggy Mei-Ling directement chez l'ambassadeur des Etats-Unis, elle ne risquait plus rien et il avait sa preuve vivante. Contre cela, le Sultan ne pourrait rien dire...

Le crissement du gravier sous les pneus lui mit du baume au cœur. Ils quittaient la beach-house.

Angelina Fraser freina, éblouie par le projecteur braqué sur elle. Un gurkah en uniforme vert barra la route à la sortie de la beach-house. Un second s'approcha et se pencha sur elle, montrant du doigt Peggy et Mandy.

— They don 't go [27].

La jeune diplomate lui adressa un sourire désarmant.

— Nous allons seulement à Jerudong au Country Club et nous revenons. Son Altesse le prince Mahmoud nous a donné rendez-vous là-bas.

Visiblement, le mot « rendez-vous » n'appartenait pas au vocabulaire du gurkah : il secoua la tête et répéta d'une voix sans timbre

— I have no order. They don't go.

Angelina sentait la sueur couler entre ses seins. Elle élargit encore son sourire.

— You ask the Palace on the telephone, please.

Ça, c'était un langage qu'il saisissait. Après une hésitation, il regagna le poste de garde, laissant l'autre gurkah derrière la voiture. Angelina

avait déjà enclenché la première, prête à pulvériser la barrière, quand Peggy avertit d'une voix tremblante :

– Attention, ils vont nous tirer dessus. Ce sont des brutes.

Angelina pensa à Malko, recroquevillé dans le coffre. Les premières balles seraient pour lui. A cette distance, un projectile de M 16, ça ne pardonnait pas... Peggy Mei-Ling tremblait de tous ses membres. Mandy affichait un sourire figé. Le gurkah revenait, le visage fermé. Il ouvrit la portière et lança d'une voix furieuse à Peggy

Vous restez ici ! J'ai joint le Pengiran Al Muta-ace Hadj Ali. Il est retenu au Palais, mais il envoie quelqu'un. Il exige que vous ne bougiez pas d'ici en attendant !

Il jeta un ordre à l'autre gurkah qui se plaça devant le capot de la voiture.

Qui envoie-t-il ? lança Angelina. Je n'ai pas de temps à perdre.

Mister Hodges, fit le gurkah, indifférent. Angelina sentit le sol se dérober sous ses pieds. Ils étaient piégés. Si Michael Hodges venait, il comprendrait tout de suite et fouillerait la voiture...

CHAPITRE XII

Inondé de sueur, Malko guettait les bruits de l'extérieur. Il n'avait pu saisir le sens des conversations, mais il se doutait bien qu'ils étaient arrêtés au poste de garde des gurkahs. La tuile. Il prêta encore l'oreille et entendit des pas lourds faire crisser le gravier. La voiture était entourée par plusieurs soldats. En plus, il ne pouvait ouvrir le coffre de l'intérieur ! A tout hasard, il arma doucement son Beretta 92 et fit monter une balle dans le canon. Pensant à Mandy et à Peggy. Si ça tournait mal, il prendrait le risque d'abattre les gurkahs de garde afin de permettre aux femmes de s'enfuir.

De façon à être prêt à sortir, il commença à se retourner pour faire face à la paroi arrière. C'était horriblement difficile, et il du se contorsionner comme un serpent. A un moment donné, son pied dérapa et heurta violemment la tôle du coffre.

Il s'immobilisa, retenant son souffle. Un glapisement éclata presque aussitôt et la voiture fut violemment secouée ! Un des gurkahs avait dû entendre le bruit suspect. Une violente discussion et la voix véhémement d'Angelina qui protestait. Quelque chose se glissa soudain en la caisse et le coffre : la lame d'une baïonnette. On essayait de le forcer.

Ça allait tourner au massacre...

Beretta au poing, il attendit, le pouls à 150.

Angelina Fraser, liquéfiée de terreur, serrait dans sa main les clefs que tentait de lui arracher le sergent gurkah, afin d'ouvrir le coffre. Heureusement, ce dernier était quand même intimidé par les demandes réitérées de la jeune femme d'appeler le prince Mahmoud.

Le second gurkah, M. 16 braqué sur le coffre, fixait sombrement la tôle ayant renoncé à l'ouvrir... Soudain, deux phares apparurent. Une Range-Rover qui stoppa en travers de la route. Michael Hodges en descendit. Impassible à son habitude. La Chinoise murmura à Angelina

— C'est lui qui a tué John Sanborn.

A peine le Britannique se fut-il approché qu'Angelina, rassemblant tout son courage, le héla d'une voix arrogante

— Mister Hodges, ces hommes nous retiennent depuis une demi-heure. Nous avons rendez-vous au Country Club avec son Altesse le prince Mahmoud.

En le voyant, Peggy Mei-Ling s'était ratatinée. Mandy Brown l'examinait avec curiosité : les hommes ne l'avaient jamais intimidée...

Michael Hodges ne cilla pas, ne s'attendant pourtant pas à trouver Mandy Brown dans la voiture. C'était la première fois qu'il la voyait, mais Al Mutadee Hadj Ali lui en avait parlé. Ainsi, elle semblait avoir partie liée avec Angelina Fraser. Ce n'était pas innocent d'essayer de faire sortir Peggy Mei-Ling de la beach-house. Tout cela sentait le coup fourré.

— Miss Mei-Ling et l'autre personne doivent rester ici, dit-il calmement, ce sont les instructions formelles de Son Altesse le prince Mahmoud. Puisque vous avez rendez-vous avec Son Altesse au Country Club, allez le rejoindre. Demandez-lui d'envoyer son chauffeur chercher ici ces personnes. De cette façon, il n'y a pas de problème.

Il souriait, d'un sourire froid de cobra et, tout en parlant, avait ouvert la portière. Il tira d'abord à l'extérieur Peggy Mei-Ling qui ne résista pas. Toujours souriant, mais ses doigts s'enfonçaient cruellement dans sa chair. Ensuite, ce fut le tour de Mandy Brown qui n'en menait pas large.

— Vous pouvez partir, lança Hodges à Angelina.

Il claqua la portière fermement et lança un ordre au gurkah placé devant le véhicule, qui s'écarta aussitôt. La barrière se leva. Angelina, les mains tremblantes, mit le contact et le moteur rugit... Au même moment un des gurkhas s'approcha de Hodges et lui parla à l'oreille. La jeune femme passait déjà la première... Heureusement.

Dans le rétroviseur, elle aperçut Michael Hodges qui courait vers sa

Range-Rover.

Elle écrasa l'accélérateur, le cerveau vide. Fonçant sur la route traversant Jerudong Park. Elle avait environ quatre kilomètres à parcourir avant de rejoindre la grande route de Tutong, où elle se sentirait plus en sécurité. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur : la Range-Rover se rapprochait et quelque chose dépassait de la portière avant gauche. Un choc sourd qui ébranla la voiture ! Michael Hodges, penché à l'extérieur, tirait sur Angelina avec une carabine ! Paniquée, la jeune femme gémit toute seule de terreur. Elle n'atteindrait pas la route. Sur sa droite surgit le bâtiment abritant le manège. Il était éclairé par de puissants projecteurs et une douzaine d'entraîneurs argentins tournaient sur leurs montures. Un autre coup sourd dans la carrosserie. Angelina poussa un gémissement comme si elle avait été touchée. Coupant à travers le terrain de polo, elle bifurqua, pénétra dans le manège, affolant les chevaux et finit par s'arrêter au beau milieu. Un des Argentins maîtrisa de justesse sa monture et reconnut Angelina. Celle-ci venait de jaillir de la voiture, visiblement terrifiée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le cavalier.

— On nous tire dessus ! expliqua la jeune femme, un fou...

Elle courut au coffre et l'ouvrit. Malko se déplia et en sortit. L'Argentin le regarda, les yeux ronds. Puis prit le parti de sourire.

— Vous jouez à quoi ?

— C'est une histoire de bonne femme, expliqua hâtivement Angelina. Mon ami a dragué la copine de « Sex-Machine », il nous poursuit...

L'Argentin éclata de rire.

C'est un fou furieux. L'autre jour au tir aux pigeons il s'est servi d'un FM... N'ayez pas peur, ici, il ne fera rien. Nous sommes chez le Sultan qui n'apprécie pas ses plaisanteries.

La Range-Rover avait disparu, mais Michael Hodges était à coup sûr embusqué dans les allées du terrain de polo. Ils ne seraient en sécurité que de retour à Bandar Sen Begawan. L'Argentin comprit leur, problème.

— Attendez quelques minutes, proposa-t-il. Nous repartirons tous ensemble. Cela m'étonnerait que « Sex-Machine » se risque à me tirer dessus. Je suis le meilleur joueur de polo de l'équipe de Brunei...

Dans cet univers de folie, c'était un argument de choc... Tandis que l'Argentin s'éloignait, Malko se rapprocha d'Angelina...

— Que s'est-il passé ?

Elle le lui dit. Malko était effondré. Non seulement il n'avait pas récupéré Peggy, mais maintenant, ses adversaires savaient que Mandy Brown était de son côté. Il avait acquis la certitude qu'en dépit de ses dénégations, Peggy avait été complice des assassins de John Sanborn. Mais il restait Mandy. A sauver coûte que coûte.

Michael Hodges sauta à terre, laissant sa carabine dans la Range-Rover. Ivre de rage. Cette petite salope d'Angelina Fraser l'avait bien eu ! En plus, il ne pouvait rien contre elle à cause de ses liens avec Al Mutadee Hadj Ali. Il passa sa fureur sur le gurdah au garde-à-vous, qui avait attendu que la voiture soit partie pour lui signaler l'incident du coffre... Maintenant, à cause de ce crétin, il devait affronter une situation entièrement nouvelle. Et il avait peu de temps pour la résoudre... Tous les soirs, le prince Mahmoud débarquait à la beach-house.

Il s'enferma dans le petit poste de garde et composa le numéro de la ligne directe de Al Mutadee Hadj Ali. Ce dernier décrocha lui-même.

— Nous avons un problème nouveau, annonça sobrement Michael Hodges.

Maintenant, il regrettait d'avoir obéi aveuglément aux ordres du Premier aide de camp et se rendait compte de l'inexpérience de ce dernier. Car il était en train de marcher sur les plates-bandes du Sultan, ce qui à Brunei n'était pas une situation d'avenir... Il résuma les faits à son interlocuteur. Il y eut un long silence au téléphone, puis le Brunéien lança d'une voix calme

— Liquidez-les tous les trois. Le plus vite possible. Les filles d'abord.

Pour éviter toute question supplémentaire, il raccrocha brutalement, laissant Michael Hodges un peu hébété. Tuer, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. A condition qu'il soit couvert. Seulement, sa couverture devenait de plus en plus fragile et il était sans illusion : si

un fusible devait sauter dans cette affaire, ce serait lui. Seulement, au stade où il en était, il ne pouvait pas s'arrêter.

Peggy Mei-Ling fumait nerveusement, assise au bord de son lit, quand Michael Hodges ouvrit la porte de sa chambre. Elle le fixa, les yeux agrandis de terreur et il tenta de la calmer d'un sourire.

— Peggy, il faut que je te parle. Viens.

— Pourquoi pas ici ?

Il désigna du doigt le plafond, d'un geste éloquent.

Peggy Mei-Ling écrasa sa cigarette dans le cendrier et se leva. Galant, Michael Hodges lui tint la porte. De gros nuages couraient dans le ciel, mais il ne pleuvait pas encore. Le Britannique lui prit le bras, avec douceur cette fois et l'entraîna vers le sentier menant à la plage. Celle-ci était close de barbelés aux deux extrémités et des gurkhas veillaient dans les broussailles. La mer de Chine était calme et le bruit du ressac lénifiant. Michael et Peggy s'éloignèrent de la beach-house, marchant à quelques mètres des vagues qui venaient mourir sur le sable, contournant un bosquet de bambous géants.

— Tu as été imprudente, dit Michael quand ils furent hors de vue de la maison. Il ne fallait pas parler à cet homme.

— Quel homme ?

— Celui qui était dans le coffre de la voiture d'Angelina Fraser.

La Chinoise sentit le sang se retirer de son visage. Elle essaya d'affronter le regard impitoyable du mercenaire, mais dut baisser les yeux. Impossible de nier. Elle balbutia

— Je n'ai rien fait, je ne voulais pas. C'est Angelina qui l'a ramené. Il connaît la nouvelle aussi. L'Américaine...

Michael Hodges passa un bras autour de ses épaules.

— Tu lui as tout raconté ?

Sans oser parler, elle hocha la tête négativement.

— OK, c'est bien, fit-il. On va te renvoyer à Hong-Kong, mais il faut que tu me jures de ne jamais rien dire à personne.

Il sentit le corps crispé de la jeune Chinoise se détendre.

— Oui, je te jure, fit-elle.

— Bien.

D'un brutal coup de pied, il lui balaya les deux jambes et elle tomba comme une masse sur le sable humide. Son cri fut étouffé par les vagues.

Michael Hodges était déjà sur elle. La prenant par le cou, il la tira jusqu'au ressac. Peggy se débattait mais il lui comprimait les carotides de façon à la maintenir au bord de la syncope. Un vieux truc de commando. Presque sans résistance, elle se laissa entraîner. Arrivé dans la mer, il jeta Peggy dans cinquante centimètres d'eau.

Il se baissa et, comme elle ouvrait la bouche, cherchant un peu d'air, il la prit par les épaules et la maintint au fond de l'eau, face à lui.

Peggy Mei-Ling voulut hurler et avala de l'eau. Elle se mit à tousser, à tenter de recracher, essayant désespérément de se redresser, clouée par la poigne du Britannique. Ses yeux agrandis le fixaient, remplis de terreur. Les siens étaient inexpressifs. Comme s'il avait noyé une portée de petits chats... Cela dura trois minutes environ. Peggy Mei-Ling cessa de lutter, ses yeux devinrent vitreux et sa bouche demeura ouverte, remplie de sable et d'eau de mer.

Michael Hodges la tira alors au sec et entreprit de la déshabiller sans la moindre émotion. Dès qu'elle fut nue, il prit ses vêtements et s'éloigna d'un pas pressé, serrant son sinistre baluchon. Au passage, il jeta le tout dans sa voiture et gagna la chambre de la Chinoise. Il ne lui fallut que quelques secondes pour trouver un maillot deux pièces avec lequel il repartit. Peggy avait l'habitude de faire trempette la nuit tombée pour échapper aux regards des gurkabs. Personne ne s'étonnerait d'un accident. Il eut du mal à lui passer le slip mais ce fut plus facile pour le soutien-gorge.

Il restait l'Américaine. Peggy pouvait très bien l'avoir entraînée à la baignade nocturne.

Evidemment, le prince Mahmoud allait être furieux d'être privé de deux de ses plus beaux jouets, mais il suffisait de lui en procurer d'autres. Une double noyade accidentelle était toujours possible.

Michael Hodges regarda sa montre : en un quart d'heure le second problème pouvait être réglé. Il n'y aurait plus ensuite qu'à éliminer discrètement l'envoyé de la CIA.

CHAPITRE XIII

Mandy Brown avait perdu sa belle assurance. Depuis qu'elle avait regagné sa chambre, elle guettait anxieusement les bruits de la maison. L'irruption de l'homme à la Range-Rover ne lui disait rien de bon. Il était venu vérifier qu'elle était bien retournée dans sa chambre, sans oublier de refermer soigneusement la porte derrière lui. Ses yeux bleus étaient ceux d'un tueur. Elle s'y connaissait...

Elle en était à souhaiter le retour de « Sex-Machine », morte de peur dans cette demeure silencieuse.

Pour tromper son angoisse, elle s'approcha de la baie vitrée, regardant le jardin éclairé par des projecteurs. Une silhouette surgit soudain du sentier menant à la plage. L'homme de la Range-Rover. Il disparut très vite de son champ visuel, se dirigeant vers la maison. Quelques instants plus tard, un coup léger fut frappé à sa porte qui s'ouvrit presque aussitôt sur le Britannique. L'air grave.

— Miss Brown, dit-il, il s'est passé une chose épouvantable. Miss Peggy s'est noyée !

— C'est pas vrai !

— Si, si, insista-t-il. Un horrible accident. Vous auriez un peignoir pour l'envelopper avant que les gurraks n'enlèvent le corps ? Si vous pouviez venir avec moi.

Tous les voyants rouges s'allumèrent instantanément dans le cerveau de Mandy Brown. Elle toisa le mercenaire, étincelante de rage.

— Si elle s'est noyée, c'est vous qui l'avez noyée !

Michael Hodges haussa les épaules.

— Ne dites pas de bêtises. Venez voir vous-même.

Son ton était si placide, si calme, que Mandy Brown faillit s'y laisser

prendre. Mais il eut le tort de vouloir l'attirer à l'extérieur et elle se défendit. D'une manchette, il tenta de l'assommer, mais elle réussit à parer et se mit aussitôt à hurler comme une sirène.

— Salaud, assassin !

Hélas, il n'y avait que les gurkhas et les domestiques philippines qui n'interviendraient pas. Sans se soucier de ses cris, Michael Hodges continuait à l'entraîner. Une fois dehors, il pourrait l'assommer. Ensuite ce serait facile... Le ronflement d'un moteur puissant lui glaça le sang dans les veines. Une voiture descendait l'allée vers la maison. « Sex-Machine » venait consommer son goûter. Le Britannique lâcha instantanément Mandy Brown. Celle-ci se rua aussitôt à travers le couloir et jaillit dehors. Se cognant presque contre une Lamborghini verte « Countach » qui ne faisait pas plus d'un mètre de haut. Le prince Mahmoud était en train de s'extraire péniblement de cette punaise de luxe. Mandy Brown se coula contre lui, le ventre en avant.

— Comme je suis contente que tu viennes ! lui glissa-t-elle à l'oreille.

Ignorant à quel point elle était sincère, il se dit simplement que le diamant jonquille faisait son effet. Sans se demander comment Mandy Brown avait pu sortir de sa chambre, il commença séance tenante à explorer ses courbes, s'attardant plus spécialement à celles de ses reins. C'est à peine s'il entendit Michael Hodges s'approcher et lancer d'une voix contrite :

— Pengiran, il y a eu un accident terrible. La jeune Chinoise s'est noyée. Elle...

Mais Mahmoud entraînait Mandy Brown à l'intérieur et s'en moquait comme de son premier calot. Il tourna un regard indifférent vers le Britannique et dit simplement

— C'est extrêmement triste. Prenez les mesures nécessaires.

Des jouets comme ça, Mr Khoo en faisait venir de Hong-Kong toutes les semaines. Ce n'était pas comme celle qu'il tenait dans ses bras...

Mandy jeta un regard horrifié à Michael Hodges. Tentée de crier la vérité au prince Mahmoud. Mais comment ce dernier réagirait-il ? Elle était dans un monde bizarre... Le mieux, se dit-elle, était encore de jouer son rôle de courtisane de luxe. Tout ce qui la séparait d'une mort affreuse, c'était Mahmoud et son désir fou.

Oubliant Michael Hodges, ce dernier emmena Mandy jusqu'à sa

chambre. Cette fois, il avait bien l'intention d'amortir le diamant, surtout devant d'aussi bonnes dispositions... Tranquillement, il se déshabilla. Même au repos son sexe avait une longueur ahurissante. C'est sans feindre l'émotion que Mandy Brown s'agenouilla devant. Finalement, elle préférait contempler cette partie de Mahmoud que son visage simiesque. Assis en tailleur sur le lit Tiffany, le Brunéien se laissait faire. Aux anges. Dès qu'il était entré dans la chambre, il avait déclenché deux caméras automatiques.

Mandy n'avait pas trop de ses deux mains et de sa bouche pour rendre hommage au monstre.

Dès qu'il fut à son maximum, Mahmoud fila dans la salle de bains et y prit une bonbonnière pleine de cocaïne. Il la tendit à Mandy Brown. C'était encore plus agréable de se faire enduire par la jeune femme. Il lui posa un peu de poudre sur la langue, lui expliquant ce qu'il attendait. Elle s'exécuta, oignant soigneusement l'impressionnant gland gorgé de sang. Quand ce fut terminé, Mahmoud la fit s'allonger au bord du lit, sur le dos et se plaça à l'entrée de son sexe.

— Doucement ! supplia Mandy.

Pour toute réponse, il logea son incroyable bélier d'un seul coup de reins. Inouï. Il demeura immobile, planté en elle, rigide comme une tige de métal. Et ensuite, il se mit en route.

Sous les coups de boutoir lents et réguliers, Mandy eut l'impression qu'elle allait éclater. Lui écartant les cuisses à deux mains, en sueur malgré la clim, Mahmoud baisait comme une machine, le regard fixe. Grâce à la cocaïne, il était à l'abri de l'éjaculation précoce et s'en donnait à cœur joie.

Dans toutes les positions. Traitant Mandy comme une poupée gonflable. La tournant, la retournant inlassablement. Quand il la prit par derrière, agenouillée, elle hurla tant il allait loin. Il en bavait de joie. Ça allait faire un film formidable. Le Ben-Hur du sexe. Il était fier de montrer à ses amis ses exploits. Enfin, il s'arrêta, et se laissa aller sur le dos, respirant lourdement. Mandy Brown resta là où il l'avait lâchée, avec la sensation qu'elle n'avait plus de ventre...

Elle avait toujours fantasmé sur des « teamsters [28] » aux organes fabuleux. Elle était servie...

Presque tendrement, elle se retourna sur le côté et saisit dans ses mains le sexe toujours aussi rigide de son amant.

— My poor baby, fit-elle, il faudrait faire quelque chose.

A peine eut-elle dit cela et croisé le regard de Mahmoud qu'elle regretta sa suggestion. Il avait bien l'intention, en effet, de faire quelque chose. Il poussa un grognement, se releva, prit Mandy par les hanches et la retourna. Elle voulut lui échapper, se tortilla, remontant vers la tête du lit. Il la suivit, agrippée à elle, son membre brûlant cherchant à forcer ses fesses. Mandy arriva au mur et ne put aller plus loin.

Elle implora grâce, mais Mahmoud était déchaîné. Mandy, coincée sous lui, sentit une masse dure peser avec une force incroyable sur l'ouverture de ses reins et se mit à hurler sans discontinuer.

Ce ne fit qu'exciter Mahmoud un peu plus. Centimètre par centimètre, il se logea au fond d'elle. Quand il n'eut plus rien à faire pénétrer, il contempla quelques instants la croupe superbe. Le corps entier couvert d'une sueur froide, Mandy Brown l'implorait de ne plus bouger. Il se retira avec lenteur presque entièrement et se mit à la besogner comme un fou.

Jamais il n'avait eu un aussi beau jouet.

L'effet de la cocaïne se dissipant, il finit par exploser tout au fond d'elle. Depuis longtemps Mandy Brown ne réagissait plus, à demi-évanouie. Le soulagement de ne plus être défoncée par ce marteau-piqueur la fit sombrer dans une espèce de torpeur. Sa dernière idée fut qu'il valait mieux être sodomisée qu'assassinée.

Malhmoud consulta le petit tas de brillants et d'or qui lui servait de montre, satisfait. Sa séance avait duré près de deux heures. Avec quelques coupures le film serait parfait. Les sens en paix, il gagna sa Lamborghini. Une silhouette surgit de l'obscurité et l'interpella respectueusement.

— Pengiran ! Pourrais-je vous dire un mot ?...

Michael Hodges attendait, au garde-à-vous. Mahmoud ne l'aimait pas spécialement, mais respectait ceux qui veillaient à la sécurité du Sultanat.

— C'est à propos de la Chinoise ? demanda-t-il.

— Non, non, se hâta de préciser le Britannique. Plutôt de la personne qui se trouvait avec vous tout à l'heure. C'est l'amie d'une diplomate qui se plaint qu'elle soit retenue ici contre son gré. Il faudrait que je puisse l'emmener en ville, afin de rassurer cette personne.

Le prince Mahmoud vit rouge à l'idée de perdre Mandy, même pour quelques heures. Il pointa un index furieux sur le mercenaire.

— J'interdis qu'elle bouge d'ici. Vous en êtes responsable.

Sans laisser à Michael le temps de protester, il se glissa dans la « Countach » et démarra si vite que le gurkah de garde eut tout juste le temps de lever la barrière.

Michael Hodges regarda les feux rouges s'éloigner, perturbé et inquiet. Le problème de la Chinoise était réglé. Mandy Brown pour l'instant était intouchable, mais représentait un danger potentiel. Sauf si on éliminait son « sponsor », l'agent de la CIA. Il devait donc se concentrer sur cet objectif.

De nouveau, Walter Benson, l'ambassadeur des Etats-Unis, ne dissimulait pas sa morosité. Malko avait juste pris le temps de passer sous la douche au Sheraton, après son équipée, avant de foncer chez lui, sur la route de Gadong. Installés dans le grand living dont les baies vitrées donnaient sur la jungle, ils faisaient le point.

Walter Benson but une longue gorgée de son Johnny Walker et fit tourner les glaçons dans son verre vide. Malko s'était contenté d'un café très sucré.

— Malgré tous vos efforts, fit-il, je crois que nous sommes dans la merde. Si vous aviez pu ramener cette Chinoise, c'était une autre histoire. Pouvez-vous seulement garantir qu'elle soit encore vivante ?

— Non, avoua Malko. Il reste Mandy Brown à qui elle a parlé et qui se trouve en danger, elle aussi.

— Il faudrait la tirer de là, dit le diplomate. Les confidences de Peggy

Mei-Ling ont une valeur énorme.

Malko se serait mordu les poings de rage... et d'impuissance. Mandy Brown était en danger de mort. Il fallait attendre le bon plaisir de « Sex-Machine » pour la revoir ! L'ambassadeur sirotait son scotch tranquillement en regardant la pluie tomber.

Malko se leva.

— Je crois que je vais aller me coucher. Pour aujourd'hui, cela suffit.

— Faites attention en rentrant, remarqua le diplomate. Ces gens veulent votre peau. Il n'y a pas beaucoup de circulation la nuit jusqu'à Bandar Sen Begawan. Voulez-vous que mon chauffeur vous accompagne ?

— Merci, fit Malko, j'ai gardé votre Beretta 92.

Il prit congé et s'engagea sur la route déserte, remâchant sa déconvenue. Non seulement Peggy Mei-Ling était maintenant hors d'atteinte, même si elle n'était pas encore assassinée, mais Mandy Brown était aux mains de ses adversaires qui risquaient de s'en servir comme otage...

Il ruminait encore ses idées sombres quand il pénétra dans le lobby du Sheraton et prit sa clef. L'employé lui jeta un regard bizarre. Il monta, ouvrit la porte de sa chambre et s'arrêta net.

Michael Hodges était assis dans un fauteuil face à la porte en train de fumer une cigarette.

— Entrez, lança le Britannique d'une voix calme. Je ne vous veux aucun mal. Je suis ici simplement pour vous délivrer un message.

— Comment êtes-vous entré ? demanda Malko.

Michael Hodges eut un léger haussement d'épaules.

Malko lui fit face. Ivre de rage.

— C'est vous qui avez tenté de me tuer tout à l'heure, à Jerudong

Park. C'est vous qui avez assassiné cette Singapourienne ! Et c'est vous qui avez tué John Sanborn sur les ordres de Al Mutadee Hadj Ali. Qu'avez-vous fait de Peggy ?

Le mercenaire haussa les épaules de nouveau, indifférent, et répliqua, avec calme et application.

— Mr Linge, ces propos n'engagent que vous. Je sais que vous travaillez pour une organisation alliée, aussi je vous traite avec respect.

— Ne me faites pas rire, fit Malko. Que voulez-vous ?

— Un certain nombre de gens estiment, fit lentement le Britannique, que votre présence à Brunei est de nature à y semer le trouble. Aussi serait-il préférable que vous quittiez ce pays dans les meilleurs délais. Demain, il n'y a pas de vols, mais il y en a un pour Bangkok après-demain matin. Je vous ai réservé une place en première. Avec une correspondance Air France sur Dehli ou Paris au choix.

Malko étouffait de rage.

— Et Peggy Mei-Ling ? Qu'en faites-vous ?

— Elle repart pour Hong-Kong, fit le Britannique d'une voix neutre. C'est une mythomane...

— Evidemment ! Et Mandy Brown ?

— Miss Brown est à Jerudong de son plein gré, invitée par Son Altesse le prince Mahmoud, répondit le mercenaire. Elle repartira quand bon lui semblera. Si vous quittez Brunei, je m'engage à ce qu'elle vous rejoigne le plus vite possible.

Malko eut un sourire froid.

— Et que se passera-t-il si je refuse de partir ?

Le Britannique demeura impassible.

— Il est possible que vous soyez l'objet d'une mesure d'expulsion officielle. Dans ce cas, je ne pourrais me préoccuper du sort de miss Mandy Brown.

— Je ne suis même pas sûr qu'elle soit encore vivante...

— Vous vous trompez. Elle vous appellera demain matin. Disons à

neuf heures.

Malko sentait le poids du Beretta 92 à sa ceinture. C'était facile de mettre deux balles dans la tête du Britannique. Mais cela ne résoudrait rien.

— Sortez, Mr Hodges, dit-il. Au cas où il arriverait quelque chose à miss Brown, je vous en tiendrais pour responsable. Vous êtes peut-être tout-puissant ici, à Brunei, mais il y a d'autres moyens de vous atteindre.

Le Britannique se leva sans répliquer et sortit. Malko claqua la porte avec rage. La boucle était bouclée. A bout d'arguments, ses adversaires avaient recours au chantage. La vie de Mandy Brown contre son départ. Il était sûr désormais de ne jamais revoir Peggy Mei-Ling...

Il prit une douche et se mit à réfléchir. En quoi pouvait-il inquiéter ses adversaires qui paraissaient avoir toutes les cartes en mains ? Mandy Brown était à leur merci et les USA n'entreraient pas en guerre contre le Brunei si elle disparaissait.

On en resterait aux échanges de notes diplomatiques oubliées au bout de quelques mois. Un Boeing 747 avec 269 passagers n'avait pas réussi à brouiller les USA et l'Union Soviétique, alors une simple ex call-girl à la réputation douteuse...

Il resta étendu des heures, cherchant la solution de la quadrature du cercle. Un coup de force était impossible contre la beach-house protégée par les gurkha. L'ambassadeur US n'interviendrait que mollement. Il n'avait pas encore de « cas » comme il disait et s'adresser à la police de Brunei relevait de la plaisanterie...

C'est vers quatre heures du matin qu'il envisagea une contre-attaque, encore pleine de « si ». Mais c'était la seule façon de sauver la vie de Mandy Brown. S'il prenait l'avion comme on le lui demandait, il ne se faisait guère d'illusions. Mandy ne réapparaîtrait jamais : elle en avait trop vu et recueilli les confidences de Peggy Mei-Ling. Al Mutadee luttait pour sa vie. Ce qu'il avait commis était si grave que le Sultan, même à contrecœur, serait obligé de sévir. Donc, il irait jusqu'au bout des contre-mesures... Entre autres, l'élimination de Mandy Brown. Si elle était encore vivante...

Il lui restait une seule alliée possible Angelina Fraser. Mais, cette fois il ne pouvait plus différer ses accusations contre son amant. C'était à elle de choisir son camp... Il composa son numéro et attendit longtemps jusqu'à ce que sa voix ensommeillée fasse « allô ».

— C'est Malko. J'ai encore besoin de toi, mais avant que je te demande ce service, il faut que tu saches que mon suspect numéro un – à 99 % – est Al Mutadee Hadj Ali.

— Je m'en doutais, fit la jeune femme après un long silence. C'est horrible. Tu en es absolument sûr ?

— Oui, dit-il.

Il lui expliqua pourquoi. Et ce qu'il attendait d'elle.

— Je vais t'aider, fit la jeune femme. Tu sais, je n'étais pas vraiment amoureuse de lui.

— Merci.

Ce n'est qu'après avoir raccroché qu'il put enfin trouver le sommeil.

Son pouls monta en flèche quand le téléphone sonna à neuf heures pile. Il y eut un blanc puis la voix de Mandy.

— Malko ? Comment ça va ?

Il la connaissait assez pour savoir qu'elle se contrôlait et qu'elle avait peur.

— Moi, très bien, dit-il. Et toi ?

— C'est OK, fit-elle. Je suis très bien installée. Le prince est très gentil avec moi. Seulement la mer est dangereuse, il ne faut pas se baigner.

La communication fut brutalement interrompue. Quelqu'un avait coupé.

Frustré, Malko attendit une demi-heure, mais Mandy ne rappela pas. C'est en sortant du parking du Sheraton qu'il réalisa ce qu'elle avait voulu lui dire.

Ils avaient noyé Peggy Mei-Ling.

Sa rage était encore plus forte lorsqu'il stoppa devant la City Bank. Pour jouer sa dernière carte. Angelina Fraser était au rendez-vous.

CHAPITRE XIV

Le sourire de Mr Lim Soon s'effaça instantanément lorsqu'il aperçut Malko s'encadrer dans la porte derrière avec Angelina Fraser. C'est la jeune femme qui avait demandé un rendez-vous plus tôt. Faisant contre mauvaise il prit la main de Malko, referma la porte et retourna derrière son bureau. Ses yeux noirs avaient la dureté de la pierre. La voix tendue par la colère et la peur, il attaqua :

— Mr Linge, je vous avais dit de ne pas chercher à me revoir. Vous me faites courir des risques qui peuvent bouleverser ma vie entière. En plus, je suis impuissant à vous aider.

Malko laissa passer l'orage.

— Je suis désolé, Mr Soon, s'excusa-t-il. J'ai agi ainsi pour deux raisons. La première, c'est que je dispose que de quelques heures et je craignais que vous ne me fuyiez. La seconde, c'est que je suis persuadé au contraire que vous pouvez m'aider. Tout ce que j'ai fait n'a servi à rien et mes adversaires disposent maintenant d'un otage qui m'est cher.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda le Chinois un peu moins tendu.

Malko résuma les derniers événements, et conclut :

— J'ai fait fausse route en attaquant de front. Hadj Ali a liquidé tous les témoins et se sent très fort. Il n'y a qu'une chose à laquelle il n'a peut-être pas pensé. Ces trois chèques tirés pour un total de vingt millions de dollars sur le compte du Sultan, que sont-ils devenus ? Normalement, une fois l'opération terminée, la banque qui les a touchés les renvoie à la banque qui les a émis. Est-ce exact ?

— Tout à fait, Mr Linge, approuva Lim Soon Mais il est probable que Hadj Ali se soit arrangé pour les détruire.

— Peut-être pas, objecta Malko, cela risquait d'attirer l'attention. En

plus, je suppose que ces chèques sont archivés par la banque elle-même. C'est là qu'il faudrait enquêter. Et pour ça j'ai besoin de vous.

Lim Soon réfléchit plusieurs minutes avant de répondre

— En théorie, vous avez raison, Mr Linge. Cela vaut la peine d'essayer. Il faut trouver l'employé qui, à la Banque Internationale de Brunei, gère le compte du Sultan sur lequel ont été tirés ces chèques.

« Je connais une employée chinoise travaillant l'International Bank of Brunei qui serait en mesure de vous aider. Mais je ne sais pas si elle acceptera. Les risques sont énormes...

— Il faut lui demander. Si j'obtiens une preuve tangible, les coupables seront mis hors circuit.

— Que Dieu vous entende ! soupira le Chinois. Pour une affaire aussi sensible je ne peux pas téléphoner. Je vais aller la voir. Donnons-nous rendez vous pour déjeuner au Phong-Mun. Celui de Desi Complex. Je prendrai un salon privé. Mais, ensuite ne me demandez plus rien. Arrivez à une heure, je serai déjà là. C'est ce qu'il y a de plus sûr.

— Merci, dit Malko, soulagé.

— Ne me remerciez pas, corrigea Lim Soon. J'agis ainsi parce que cet homme hait les Chinois. Je sais qu'à long terme, il souhaite nous expulser tous de Brunei. En vous aidant, je défends mes compatriotes

Malko traversa l'esplanade en face du restaurant chinois, le cœur battant. Si Lim Soon n'était pas arrivé à ses fins, tout était perdu. La grande salle au premier étage était presque vide. Une serveuse en robe fendue s'approcha de lui.

— Le salon de Mr Lim ?

La fille le conduisit à travers un couloir jusqu'à une porte jaune et s'effaça pour le laisser entrer. Lim Soon lui tournait le dos. En face de lui se trouvait une Chinoise au visage plutôt ingrat, avec des lunettes serties de strass en ailes de papillon, maquillée maladroitement, du rouge à lèvres jusque sur les dents. Ses cheveux tirés lui donnaient

l'air sévère, mais ses yeux brillaient d'un éclat vif.

— Voici miss Yé Yun Gi. Elle travaille dans la banque qui nous intéresse, annonça Lim en se levant.

— Bonjour, dit Malko, merci d'être venue.

— Mr Lim est un ami très cher, répliqua la jeune femme d'une voix douce. C'est à lui que je dois ma modeste carrière...

Elle parlait anglais avec un accent zézayant, les yeux baissés avec parfois un brusque regard pour Malko, par en dessous, comme si il lui faisait peur. Le prototype de la vieille fille. Il entra tout de suite dans le vif du sujet.

— Mr Lim vous a expliqué ce que je cherchais. Pouvez-vous m'aider ?

Yé Yun Gi eut un rire étouffé, signe d'embarras. Elle s'empiffra de quelques crevettes grillées avant de répondre.

Ce n'est pas très facile ! Les documents qui vous intéressent sont conservés aux archives. A chaque titulaire de compte correspond un classeur contenant les chèques tirés et revenus ici. Il faut que j'y accède, le temps de faire une photocopie. Si ces chèques sont là, bien entendu.

— Quand pouvez-vous tenter cela ? demanda-t-il. C'est urgent. Si je n'ai pas ces chèques, je dois quitter Brunei demain.

— Je comprends, dit Yé Yun Gi avec une furieuse œillade pour Malko qui se demanda soudain si elle était aussi vieille fille qu'elle le paraissait. Mais je ne sais pas si j'y arriverai dans un délai aussi court.

— Yé Yun ne doit commettre aucune imprudence, renchérit Lim Soon. Si elle se faisait prendre, ce serait terrible pour toute la communauté chinoise.

Il entama en chinois une longue conversation avec l'employée de banque. Celle-ci opinait sagement sans répliquer. Lorsque Lim Soon eut terminé, Malko reprit

— Le talon porte le numéro d'un compte et le nom d'une société. Si le nom du bénéficiaire est différent, c'est la preuve qu'il y a eu escroquerie de la part de Hadj Ali... Puisqu'il l'a rempli lui-même.

— Sauf si nous aboutissons à un compte numéroté en Suisse ou

ailleurs, souleva le Chinois. Il pourra toujours prétendre qu'il a agi sur les instructions de John Sanborn. Et il sera impossible d'identifier le véritable bénéficiaire.

Yé Yun mangeait avec appétit ses nouilles au soja. Elle picora encore dans les différents plats, regarda sa montre avec un sourire d'excuses.

— Je recommence à deux heures, dit-elle. Je vais faire de mon mieux. Je tiendrai Mr Lim au courant.

Elle s'éclipsa avec la discrétion d'une sot Malko demanda aussitôt

— On peut compter sur elle ?

— Oui, fit Lim. Elle connaît tout le monde et sait se débrouiller. Mais nous lui faisons prendre un risque.

Malko repensa à Mandy Brown. Elle aussi courait un risque énorme. Qu'allait-il se passer après son refus de quitter Brunei ?... Lim Soon semblait nerveux. Malko songea soudain à un autre personnage dont on n'avait plus parlé.

— Qu'est devenue la maîtresse de Michael Hodges ? demanda-t-il.

— Rien, fit Lim Soon, elle travaille toujours à l'autre restaurant. Il doit être totalement sûr d'elle.

Une serveuse entra et se pencha à l'oreille du Chinois. Une brusque leur de contrariété passa dans ses yeux noirs.

— Michael Hodges se trouve dehors dans le parking, au volant d'une Range-Rover, avec trois de ses hommes. Ils vous ont suivi ?

— C'est possible, dit Malko. Que faisons-nous ?

— Je ne bouge pas d'ici, vous, sortez. Ils n'auront aucune information par le personnel du restaurant.

— J'espère, fit Malko.

Il but son thé brûlant et très sucré malgré la chaleur étouffante, serra la main de Lim et traversa le restaurant presque vide. En débouchant sur la place, il aperçut la Range-Rover qu'on n'avait pas cherché à dissimuler. Michael Hodges était au volant, la glace baissée. Il affronta le regard de Malko. Quand ce dernier démarra, il suivit, à bonne

distance. Intimidation.

Ce n'est qu'en voyant Malko entrer dans le parking du Sheraton qu'il décrocha et continua tout droit le long de Jalan Sungai.

Malko trouva un message dans la case Guy Hamilton lui donnait rendez-vous au Maillet à sept heures.

Le lobby du Sheraton grouillait d'animation quand Malko descendit. Des Malais en grande tenue locale, des femmes très habillées, un orchestre traditionnel, installé au milieu du hall. Un cocktail.

Malko aperçut une femme qui lui adressait un signe amical.

Azizah ! Drapée dans un superbe sari bleu nuit. La jeune princesse était avec deux autres Brunéiennes, horribles et mafflues, pomponnées comme des chevaux de retour. Elle les abandonna et vint vers lui.

— Je vous ai vue l'autre soir à Jerudong, dit Malko après s'être incliné sur sa main.

— Moi aussi, fit-elle, mais je n'étais pas seule. Son regard était brûlant. Le long sari moulait un corps superbe. Ses mains étaient couvertes de bijoux dont un diamant qui devait valoir le prix de l'hôtel.

— Que se passe-t-il ce soir ? interrogea Malko.

— Une des princesses donne un cocktail de charité, expliqua-t-elle. Cela met un peu d'animation. La vie est si triste ici. Combien de temps restez-vous à Brunei ?

— Encore quelques jours, dit Malko. Et vous ?

— Moi aussi, j'ai envie de retourner en Europe, j'en ai assez de Singapour, ce n'est qu'un grand supermarché plein de Chinois... J'irais bien à Londres ou à Paris...

— Venez à Vienne, proposa Malko avec un sourire, c'est ma ville.

Azizah lui jeta un regard ironique.

— Je ne voudrais pas m'attirer les foudres de la charmante jeune femme avec qui vous étiez l'autre soir. Elle dit le plus grand bien de vous.

Les yeux noirs le fixaient avec une lueur amusée et provocante. La princesse Azizah dit soudain d'un trait

— Essayez de me faire savoir quand vous partez. Nous pourrions faire le voyage ensemble à partir de Bangkok ou de Singapour. Ce serait plus gai. Ces longs vols sont assommants...

Il y avait de l'Emmanuelle dans ses prunelles. Malko objecta

— Je ne sais pas où vous joindre.

Azizah tira une carte de son sac du soir et la glissa discrètement dans la main de Malko.

— C'est mon secrétariat privé. Ils parlent anglais. Dites qui vous êtes, on vous passera à moi. A bientôt, j'espère.

Elle pivota et s'éloigna dans la foule, tandis qu'il admirait sa chute de reins moulés par son sari bleu nuit. Il venait de se faire draguer comme une femme. La belle Azizah n'avait pas froid aux yeux. Il savait que cela ne se faisait pas, mais l'idée d'un flirt un peu poussé dans les sièges couchettes d'Air France, entre Bangkok et Paris, serait plutôt excitante. Il n'avait encore jamais fait l'amour avec une Brunéienne...

Il pénétra dans le bar et repéra aussitôt dans un coin sombre la silhouette voûtée de Guy Hamilton.

Une bouteille de Gaston de Lagrange était posée sur la table devant le Britannique, à côté d'un gros verre ballon plein du liquide ambré. Hamilton leva son verre en voyant Malko avec un sourire chaleureux – Well, well, well ! J'espère que je ne vous dérange pas. Il y a tant de jolies femmes ici, ce soir...

Il avait toujours son ton grinçant, vaguement ironique, les yeux pétillants de malice. Malko prit place à côté de lui. Avec un soin méticuleux, Hamilton se reversa un peu de Gaston de Lagrange et fixa Malko.

— Alors, et votre, enquête ?

— Cela avance, dit Malko. Mais je suis l'objet de nombreuses pressions. Et pas toujours de qui on peut s'attendre.

— Ah bon ? Et qui ?

— Votre ami Michael Hodges, par exemple.

Guy Hamilton se renversa en arrière pour mieux rire.

— Michael ! Old chap [29]. Cela m'étonne considérablement, indeed. Il ne ferait pas de mal à une mouche...

A part les mouches, le mercenaire était prêt à faire du mal à tout ce qui respirait sur terre.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Malko. Est-ce que je dois me plaindre à l'ambassadeur pour qu'il saisisse la police ?...

Guy Hamilton lui adressa un regard plein de reproche. Serrant son verre ballon entre ses doigts, il se pencha en avant et dit sur le ton de la confidence :

— Indeed, ce serait positivement inutile... D'ailleurs, je voulais vous dire que le gouvernement de Brunei s'agace de votre présence... Ils n'aiment pas être soupçonnés et, pour eux, la disparition de John Sanborn ne comporte aucun mystère. Vous devriez, à mon avis, limiter votre enquête, écrire votre rapport et aller une semaine à Bangkok vous détendre...

Il s'appuya en arrière, ayant bien délivré son message et dégusta lentement une gorgée de Gaston de Lagrange. Levant ensuite son verre à l'intention de Malko.

— Excellent cognac !

Et il s'y connaissait en alcools...

Malko était écoeuré. Tout Brunei se liguait contre lui... Hamilton couvrait Michael Hodges. Il se leva sans toucher son verre.

— Merci de votre suggestion, dit-il, j'y réfléchirai. Elle est en tout cas moins brutale que celle de votre ami.

— Ah bon, pourquoi ?

Malko eut un sourire glacial.

— Mr Hodges m'a simplement proposé l'échange d'une vie humaine contre mon départ.

Il tourna les talons et sortit du bar. Il se sentait un peu dans la peau de John Wayne dans Rio Bravo. Tout aussi impuissant. Et il était bien décidé à rester à Brunei, tant qu'on ne le jetterait pas de force dans un avion.

Malko n'avait même pas dîné la veille, l'appétit coupé. Il avait appelé Joanna Sanborn, mais le numéro ne répondait pas. Il avait l'obsession de sortir Mandy Brown de ce guêpier.

La frustration de cette enquête peu à peu étouffée féroce ment le mettait en pleine crise de rage. Il ne restait plus que Yé Yun. Il se leva. Comme toujours le matin, le ciel était dégagé. Il allait demander son breakfast quand le téléphone sonna.

— C'est le concierge, annonça une voix inconnue. A quelle heure quittez-vous votre chambre ? Avez-vous besoin d'un taxi pour aller à l'aéroport ?

Malko mit quelques secondes à réaliser. Fou de rage, il répliqua d'une voix glaciale

— J'ignore qui vous a annoncé mon départ, je ne pars pas...

L'autre eut un rire embarrassé.

— C'est très, très ennuyeux. Nous comptons disposer de votre chambre... Et les personnes qui doivent l'occuper sont déjà arrivées... J'avais pourtant vérifié, vous êtes réservé sur le vol de ce matin à destination de Bangkok, avec correspondance sur Paris par Air France...

— Je ne pars pas, répéta Malko. Il s'agit d'une erreur.

— Sir, insista le concierge. Je suis désolé, mais dans ce cas, vous devez quand même quitter l'hôtel avant midi. Comme je vous l'ai dit, votre chambre est louée.

Il était tout juste poli. Malko raccrocha, ivre de fureur. La pression montait. Après avoir réfléchi quelques secondes, il rappela le concierge.

— Au fond, dit-il, je vais partir, c'est plus simple. Aussitôt, l'autre redevint tout sucre et tout miel.

Malko coupa court à ses excuses et prépara ses bagages. Vingt minutes plus tard, il était dans le lobby. Pas de Michael Hodges en vue. Il prit le volant de sa Toyota et partit, salué par les courbettes de tout le personnel. Arrivé dans le centre, il se gara en face du bâtiment des Royal Brunei Airlines et gagna une cabine téléphonique.

Le numéro donné par la princesse Azizah mit longtemps à répondre. Et cela prit encore plus de temps pour la joindre. Quand Malko entendit enfin sa voix, il n'y croyait plus.

— Quelle bonne surprise ! fit Azizah. Vous savez quand vous partez ?

C'était amusant comme remarque.

— Je voudrais vous demander un service, lui dit Malko. Si vous refusez, je ne vous en tiendrai pas rigueur.

— Vous êtes bien mystérieux, fit-elle d'une voix légère. De quoi s'agit-il ?

— J'ai besoin d'un endroit où habiter quelques jours, expliqua Malko. Le Sheraton ne veut plus de moi. Soit-disant, ils ont reloué ma chambre. Certaines personnes essaient de me faire partir de Brunei. Vous savez probablement pourquoi je m'y trouve.

— On raconte beaucoup de choses sur vous, dit-elle. Vous n'avez pas ici que des amis...

— Je regrette de vous avoir importunée avec cette demande, coupa Malko. Ne m'en veuillez pas.

Il allait raccrocher quand elle dit vivement

— Attendez ! Je ne peux évidemment pas vous accueillir chez moi. Mais je dispose d'une résidence dans le simpang 32 de la Jalan Tutong, où je loge mes amis. Ce n'est pas loin du Palais. Evidemment, vous y serez seul, mais il y a quelques domestiques. Si cela peut vous dépanner.

— C'est merveilleux, fit Malko. Je ne sais comment vous remercier.

— Alors, allez-y, dit Azizah. Je préviens le personnel. Ils parlent anglais et ne vous poseront aucune question. Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le souhaitez.

En sortant de la cabine, Malko avait envie de faire des sauts de joie.

La minuscule Philippine à la bouche énorme, qui apportait son thé à Malko chaque matin depuis trois jours, surgit pieds nus, glissant silencieusement sur le marbre et s'inclina avant de déposer le plateau sur la table basse. Il regarda au-delà de la baie vitrée les grosses gouttes qui commençaient à tomber dans la piscine.

Encore une journée pourrie !

La maison d'Azizah était charmante, meublée luxueusement par Claude Dalle, cachée dans un creux de la colline dominant Jalan Tutong, au bout d'un chemin de terre. Seulement, il s'ennuyait à mourir. Seules trois personnes avaient son numéro de téléphone. L'ambassadeur, Angelina Fraser qui assurait la liaison avec Lim Soon et Azizah, bien entendu. Celle-ci l'appelait tous les jours, pour de longues conversations à bâtons rompus. Mais elle n'était pas venue. Malko avait les échos de Sen Begawan par Angelina.

Peu de choses. Mandy Brown était toujours dans la beach-house du prince Mahmoud. La rumeur publique disait qu'il en était fou et avait même décommandé un charter de Philippines en sa faveur. Sur ce point, Malko était rassuré. Provisoirement. Al Mutadee Hadj Ali

continuait à remplir ses fonctions et Michael Hodges semblait n'avoir jamais existé.

Malko ignorait si le mercenaire l'avait localisé. Ce n'était pas totalement certain car il ne mettait pas les pieds dehors et Azizah avait juré de garder le secret. Mais après trois jours d'inaction, Malko devenait chèvre. Une seule chose le retenait, en dehors de Mandy Brown. Les chèques. Il s'était imposé une semaine de délai avant de décrocher.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter, brisant le silence.

— Malko ?

C'était Angelina Fraser. Elle l'appelait tous les matins.

— Quelle nouvelles ?

— Notre ami voudrait que tu le retrouves vers trois heures aujourd'hui au Bunga Raya Hotel, à Limbang, annonça-t-elle.

— Dis-lui que j'y serai.

Il raccrocha. Ivre de joie. Ce coup de fil ne pouvait signifier qu'une chose. Yé Yun Gi avait enfin récupéré les chèques incriminant Hadj Ali. Le Chinois jugeait plus prudent de les remettre à Malko à l'extérieur de Brunei. Cette fois, il touchait au but.

CHAPITRE XV

Malko composa le numéro de la ligne directe de la princesse Azizah. Généralement, celle-ci dormait à cette heure matinale. Elle répondit pourtant d'une voix languissante qui s'anima lorsqu'elle reconnut Malko.

— Vous avez mal dormi ? demanda-t-elle, moqueuse.

— Non, mais je dois aller à Limbang aujourd'hui.

Azizah eut un rire ironique.

— Vous avez rendez-vous dans un « love hair dressing saloon » ?

Il y avait une pointe de jalousie dans sa voix. Malko se hâta de la détromper.

— Non, non, c'est pour mon enquête. Vous voulez m'accompagner ? Afin que nous puissions un peu nous voir...

Sa question la prit visiblement par surprise. Depuis qu'il était son « locataire », ils ne s'étaient pas revus. Par contre, leurs conversations devenaient de plus en plus intimes. Azizah demeura silencieuse quelques instants, puis dit avec un peu de regret

— Ce n'est pas très drôle, Limbang, et puis, j'ai des choses à faire.

— Dommage, dit Malko. Je vais donc louer un bateau.

— Attendez, demanda soudain la princesse. Où allez-vous là-bas ?

— J'ai rendez-vous au Bunga Raya Hotel. Juste en face de l'embarcadère. A trois heures.

— Bien, fit-elle, j'essaierai de vous rejoindre à l'embarcadère de Limbang vers quatre heures.

Elle raccrocha aussitôt, comme si elle avait honte de sa proposition.

Malko vérifia qu'il avait de l'argent, le Beretta 92 dans une sacoche de cuir, son passeport et sortit de la maison.

Saisi par la chaleur du début de l'après-midi. La première fois qu'il sortait en trois jours ! Quelques minutes plus tard, il s'engageait dans Jalan Tutong, passant devant le palais du Sultan. Il gara sa Toyota dans le grand parking en face de la mosquée et se dirigea vers Jalan Mac Arthur. Assailli aussitôt par les passeurs, il chargea l'un d'eux de lui louer un bateau pour Limbang et patienta devant le marché aux poissons. Pourvu que Lim Soon ait récupéré quelque chose. Il avait bon espoir, le Chinois ne le ferait certainement pas venir à Limbang pour rien...

Vingt minutes plus tard, il se retrouvait dans une jonque bleue, avec une pile de bouées de sauvetage sur le toit, fendant les eaux de la Brunei River, son passeport dûment tamponné. C'était un risque, mais il n'avait pas le choix.

Vingt-cinq minutes plus tard, les premières maisons de Limbang apparaissaient. Le temps de franchir l'Immigration et de traverser la rue principale, il était devant le Bunga Raya Hotel. Au moment où il allait entrer, Lim Soon surgit de la boutique du rez-de-chaussée, les yeux cachés derrière des lunettes noires et le poussa dans le couloir de l'hôtel.

— Allons dans ma chambre, proposa le Chinois.

Ils grimpèrent au premier dans une cage à poule donnant sur la rue bruyante.

— Yé Yun Gi a obtenu un résultat ? demanda anxieusement Malko.

Le Chinois tira une enveloppe de sa poche et la tendit à Malko.

— Voici les trois chèques.

Ses yeux noirs brillaient de jubilation...

Malko ouvrit l'enveloppe et en sortit trois photocopies de chèques. Tous tirés sur l'International Bank of Brunei. Il regarda le nom du tireur et eut un petit serrement de cœur.

H. M. Sultan Hadj Hassanal Bolkiah... Tous les trois portaient deux signatures, illisibles l'une et l'autre. Deux étaient de 7,5 millions de dollars, l'un de 5 millions. Malko regarda l'ordre et éprouva immédiatement une horrible déception. C'était l'Anzalt du Lichtenstein, infrastructure de la CIA ! Toute son hypothèse s'écroulait. Il leva les yeux vers le Chinois, ne comprenant plus.

— Mais...

Sans un mot, Lim Soon lui tendit avec un sourire trois autres photocopies : celles du verso des trois chèques. Tous portaient un endos.

Les deux plus gros étaient établis à l'ordre de la Singapour Invesirnent Corporation, le troisième au nom de la Brunei Consolidated Ressources.

— Que sont ces sociétés ? demanda Malko. Lim Soon eut un sourire gourmand.

— J'ai vérifié, c'était facile. La Singapour Investement Corporation appartient à 99 % au Pengiran AI Mutadee Hadj Ali. Bien sûr, il a un directeur, mais c'est un homme de paille. D'ailleurs, grâce à ces chèques, il a pu acheter l'hôtel Holiday Inn de Singapour, alors que sa société ne possédait pratiquement rien.

Malko regardait les chèques, fasciné. Enfin, la preuve qu'il cherchait.

— Et le troisième ?

— C'est encore plus facile, précisa le Chinois. C'est une société

anglaise qui est contrôlée par le MI 6. Elle a servi à récupérer des commissions sur les ventes d'armes à Brunei et ensuite à financer certains réseaux clandestins britanniques dans le Sud-Est asiatique. Une seule personne possède la signature de ce compte à la Barclay's Bank : c'est Guy Hamilton, son fondé de pouvoir...

Malko n'en revenait pas. Tout s'expliquait. Le vieil espion britannique était partie prenante !

— Qui a signé ces chèques ? demanda-t-il.

Lim Soon hocha la tête :

— L'une des signatures est celle de Hadj Ali, je la connais très bien. L'autre celle du Sultan. Il suffisait ensuite de les endosser. Voilà pourquoi il fallait à tout prix trouver un bouc émissaire afin qu'aucune recherche ne soit entreprise.

Malko ne sentait plus l'air poisseux, n'entendait plus les cris des joueurs de billard et le tintamarre de la rue. Il avait gagné !

Envers et contre tous. Il était parvenu à découvrir la vérité... Il replia les photocopies, les remit dans leur enveloppe et celle-ci dans sa poche. Lim Soon l'observait, vaguement inquiet.

— Qu'allez-vous en faire ?

— N'en parlez surtout à personne, expliqua Malko. Dès mon retour à Bandar Sen Begawan, je les montre à l'ambassadeur. Il demande une audience au Sultan et c'est à ce dernier que nous donnerons ces chèques endossés et que nous expliquerons l'escroquerie.

— J'espère que personne ne saura jamais comment vous vous les êtes procurés. Le Sultan va être horriblement humilié que des étrangers découvrent qu'il s'est fait voler par son plus proche serviteur...

— Il faudra qu'il s'y fasse, dit Malko. A propos, comment avez-vous convaincu Yé Yun Gi de prendre autant de risques ? Elle n'a même pas réclamé d'argent.

— Nous sommes du même village, expliqua le Chinois. Nous nous connaissons depuis toujours.

Malko n'avait plus qu'une hâte maintenant retourner à Brunei.

— Vous êtes venu comment ? demanda-t-il à Lim Soon.

— Avec un « river coach ».

— J'ai un bateau, je peux vous emmener, cela sera plus agréable.

Lim Soon hésita un peu.

— Bien, mais dans ce cas, vous me débarquerez dans le Kampong Ayer pour que nous n'arrivions pas ensemble. Je prendrai un sampan ensuite.

Malko regarda sa montre. Trois heures vingt. Il n'avait pas envie d'attendre jusqu'à quatre heures au cas où Azizah viendrait. Les chèques lui brûlaient la poche. Tant pis, il allait poser un lapin à la princesse.

Ils repartirent vers l'embarcadère et embarquèrent dans la jonque de Malko, commençant par longer les centaines de billes de bois amarrées le long des berges, qui bientôt firent place aux palétuviers marécageux. L'eau bourbeuse, jaunâtre, charriait des troncs d'arbres et des choses innommables.

Malko aperçut soudain une embarcation venant en sens inverse, allant à toute vitesse.

Rien à voir avec les jonques bleues ventrues au toit plat. C'était un bateau de plaisance, tout blanc. Un pavillon jaune et rouge flottait à un mât. Lim Soon remarqua

— Tiens, un membre de la famille royale...

Malko regarda plus attentivement et crut discerner dans l'ombre du cockpit la princesse Azizah. Il agita le bras, mais son bateau ne ralentit pas. Quelques instants plus tard, il la perdit de vue, leur jonque bifurquant dans un des innombrables bras du labyrinthe fluvial séparant Brunei du Sarawak. Le chenal où ils se trouvaient était plus étroit, avec de nombreux marigots, des impasses se perdant dans la végétation inextricable, encombrée de coques de bateaux submergées. La chaleur était encore plus étouffante qu'en ville, et le silence pesant, à part le bourdonnement des insectes. Tout à coup, du coin de l'œil, il aperçut un « Boston-Whaler [30] » immobilisé dans un bras mort. Dès qu'ils furent passés, l'engin démarra, rejoignant le chenal où ils naviguaient.

Son moteur hors bord rugissait et Malko se retourna pour l'observer. Il allait beaucoup plus vite qu'eux.

Son pouls monta à 140. Il y avait plusieurs hommes à bord de l'embarcation qui se rapprochait. L'un d'eux était Michael Hodges, debout, un M. 16 au creux du bras.

Lim Soon poussa une exclamation étranglée et apostropha en malais le pilote de leur bateau, debout derrière sa roue. Ce dernier ne broncha pas. Au contraire, il ralentit un peu. Malko comprit immédiatement pourquoi ils avaient quitté le bras principal pour cet affluent désert. Leur pilote faisait partie de l'embuscade.

Lim Soon se jeta sur lui, tentant de lui arracher la barre. Aussitôt, le Malais sauta à l'eau, après avoir coupé le moteur ! De toute façon, le Boston arrivait déjà à la hauteur de la grosse jonque. Malko plongea la main dans sa sacoche pour récupérer son Beretta.

Quand il se redressa, Michael Hodges braquait sur lui son M, 16, le doigt sur la détente. Un de ses hommes prit pied sur la jonque et désarma Malko. Lim Soon voulut se précipiter dans l'eau à son tour, mais deux des hommes l'en empêchèrent, lui tordant brutalement les bras derrière le dos. Malko, en dépit de sa résistance, dut passer dans le Boston, sous la menace du M. 16 et d'un poignard. Suivi aussitôt de Lim Soon qui fut jeté comme un paquet sur le plancher du bateau plat. Le guet-apens n'avait pas duré deux minutes. Le pilote de la jonque était en train de se hisser à bord. Michael Hodges lui jeta un ordre en malais et il reprit son poste. Le Boston-Whaler accéléra, s'enfonçant dans le chenal et la jonque fit demi-tour, retournant vers le fleuve principal.

Malko réprimait sa rage. Il avait sous-estimé Michael Hodges. Le policier qui avait tamponné son passeport avait dû immédiatement le prévenir.

— Il fallait m'écouter, dit soudain le Britannique d'une voix calme, maintenant c'est trop tard, Mr Linge, vous auriez mieux fait de prendre l'avion l'autre jour. Vous seriez vivant à Bangkok, au lieu de moisir dans ce coin perdu. Que faites-vous avec ce Chinois ?

Malko ne répondit pas. Michael Hodges semblait Intrigué par la présence de Lim Soon.

Les trois autres – des Blancs – ne disaient pas un mot. Hodges, sans plus s'occuper de Malko, prit la barre et tourna tout à coup dans un étroit chenal boueux. Quelques mètres plus loin, il échoua le Boston sur la vase. Un de ses hommes sauta à terre et attacha le bateau, presque invisible du bras principal. La chaleur humide était étouffante, on n'entendait que des bourdonnements d'insectes et de rares cris d'oiseaux. Malko fut sorti du bateau et jeté à terre, ainsi que Lim Soon. Ce dernier échangea avec Malko un regard où se lisait tout le désespoir du monde.

Les hommes de Michael Hodges leur attachèrent les chevilles et les poignets. En bons professionnels. Puis on les remit sur pied. Autour d'eux, il n'y avait qu'une jungle dense et marécageuse. Un des hommes était resté sur le Boston-Whaler, guettant le chenal. Hodges lança aux deux autres :

— Fouillez-les.

Ce fut vite fait. Trouvant sur Malko l'enveloppe contenant les six photocopies, Hodges l'ouvrit, les examina longuement et émit un petit sifflement, puis les remit dans l'enveloppe qu'il enfouit dans la poche de sa chemisette kaki, et fit face à Malko.

— Je vois pourquoi vous êtes allé à Limbang. Notre ami Lim ne tenait pas à ce qu'on soit au courant de sa petite saloperie.

Avec un sourire mauvais, il s'approcha de Lim Soon qu'il attrapa par sa chemise.

— Qui t'a donné ça, sale petit gook [31] ?

Lim Soon se recroquevilla sans répondre. Michael Hodges éclata de rire et se baissa. Quand il se redressa, sa main droite serrait un long poignard à la lame de scie... Il en piqua la pointe dans l'estomac de Lim Soon qui hurla. Le Britannique se tourna vers Malko

— Vous avez déjà entendu crier un Chinois ? C'est différent des Malais. Ecoutez.

De nouveau, il enfonça son poignard, déclenchant un hurlement.

Le mercenaire hocha la tête.

— C'est bien un Chinois. Je n'aurais pas voulu me tromper.

D'une bourrade, il fit tomber Lim Soon à terre lui enfonça son

poignard dans la gorge, juste dans trachée artère...

Lim Soon eut un gargouillement horrible deux mains crispées sur le manche du poignard essayant d'arracher l'acier de sa gorge. En vain. Le mercenaire prit le Chinois par les cheveux et commença à lui scier la gorge, comme on égorge un porc.

Un jet de sang jaillit d'une des carotides éventrées et Lim Soon poussa son dernier râle d'agonie. Les jets saccadés du sang diminuèrent très vite d'intensité. Malko détourna la tête. C'était abominable. L'humus buvait le sang au fur et à mesure comme pour effacer les traces du meurtre... Michael Hodges se redressa, essuya son poignard à des bambous Nipah et jeta un coup d'œil dégoûté au cadavre encore secoué de quelques spasmes. Ses hommes n'avaient pas bronché. Malko éprouvait une drôle d'impression au creux de l'estomac. Ça allait être bientôt son tour, il ne se faisait guère d'illusion. Le mercenaire savourait sa vengeance.

Il revint à Malko.

— Alors, on n'a toujours rien à dire ?

En réalité, il s'en moquait. Malko pensa à Liezen, à Alexandra, cherchant une issue honorable. Il n'avait pas envie de se faire égorger comme le Chinois. Deux des hommes de Hodges portaient des armes à feu. Il fallait fuir et se faire abattre d'une balle dans le dos. Seulement, il avait les jambes entravées... Et de toute façon, dans la jungle, on ne pouvait parcourir plus de quelques mètres sans un coupe-coupe.

Devant le silence de Malko, Hodges se retourna vers ses hommes et leur jeta

— Occupez-vous du gook.

Tout avait été prévu. Les deux tueurs retournèrent bateau et revinrent avec des cordes et un rouleau grillage. Ils le déroulèrent sur le sol et y placèrent corps du Chinois assassiné. Puis ils le roulèrent dedans comme dans un tapis, ficelant ensuite l'abominable paquet. De cette façon, le corps ne risquait de remonter à la surface...

C'est un beau « rouleau de printemps », hein ! lança le Britannique à Malko, faisant allusion à une spécialité de la cuisine chinoise. On sera un peu juste, on n'avait prévu que pour un...

Déjà ses deux complices poussaient le corps du Chinois vers la berge. L'eau jaunâtre l'avalait et il disparut instantanément. Les poissons et les

crustacés en viendraient vite à bout. Michael Hodges fixait Malko avec un sourire ironique.

— Vous êtes vraiment con ! dit-il, je vous avais prévenu. Ici, je fais ce que je veux. Et j'agis pour un des hommes les plus puissants de ce pays.

— Vous êtes une ordure, répliqua Malko. Je pensais que l'armée britannique, c'était autre chose.

Les yeux du mercenaire flamboyèrent. Il plongea la main dans son Ranger et fit jaillir son poignard dont il appuya la pointe sur la gorge de Malko, faisant perler une goutte de sang.

— J'obéis aux ordres, gronda le Britannique, comme j'ai toujours fait et tu vas retirer ce que tu as dit. Sinon, je te saigne comme le Chinois...

— Allez-vous faire foutre !

Leurs regards s'affrontèrent. Chez Malko, la rage surpassait tout autre sentiment. Même la peur de la mort en devenait abstraite... Il vit dans les yeux du tueur qu'il allait enfoncer son poignard d'un coup.

Soudain, il y eut une exclamation derrière lui. Le Malais qui pilotait le Boston-Whaler arrivait en courant. Il interpella Hodges dans sa langue, d'une voix pressante. Malko sentit la pointe d'acier relâcher sa pression. Hodges pivota, abandonnant Malko, engageant une discussion furieuse avec le pilote du BostonWhaler. Les deux autres Britanniques, des brutes au crâne rasé, regardaient sans comprendre, ou dépassés par les événements. Michael Hodges était cramoisi, comme s'il avait vidé une bouteille de scotch d'un coup. Il se tourna à nouveau vers Malko et ce dernier vit dans ses yeux la lueur de la folie...

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose et au même moment, un second Malais déboucha, venant du sentier longeant la rive. En tenue kaki, les cheveux courts. Le nouveau venu interpella Michael Hodges d'une voix sèche, désignant Malko. Le Britannique bondit en avant et, à la volée, le gifla en lâchant une injure. L'autre pivota sous le coup, mais lorsqu'il revint dans sa position initiale, il tenait un court pistolet à la main, braqué sur Michael Hodges !

Pendant une ou deux secondes, il ne se passa rien. Puis Hodges poussa un juron effroyable, banda ses muscles, prêt à se jeter sur le Malais. Celui-ci leva son arme et dit, en anglais cette fois, d'une voix sans réplique

— Mister Hodges, libérez cet homme immédiatement. C'est un ordre de la Datin Alya Hadjah Azizah Bolkiah. Son bateau se trouve à cent mètres d'ici.

Malko eut l'impression qu'on lui insufflait de l'oxygène pur dans la poitrine. Azizah les avait vus, avait fait demi-tour et les avait retrouvés ! Hélas, trop tard pour sauver Lim Soon. Michael Hodges devait savoir qu'il lui était impossible de se débarrasser de l'homme en face de lui. Même avec le pouvoir dont il disposait. La princesse Azizah avait un accès direct au Sultan, elle.

— Cet homme a commis une grave escroquerie au détriment de Sa Majesté, protesta-t-il. Je viens d'en avoir la preuve et je l'emmène en détention.

— C'est faux, s'insurgea Malko. Hodges vient d'assassiner sous mes yeux un de mes amis chinois, le banquier Lim Soon. Son corps a été jeté dans la rivière. Ici. On peut le retrouver.

Le Malais au pistolet n'avait visiblement pas envie de se lancer dans la discussion. Il contourna le mercenaire, sans cesser de le menacer et se plaça derrière Malko. Il défit alors ses liens ; d'abord les pieds, ensuite les poignets. Malko crut que Hodges allait lui sauter à la gorge. Mais il ne bougea pas, paralysé par la présence proche de la

Azizah. Malko détaché, le Malais lui donna une petite amicale sur l'épaule.

— Venez.

— Attendez ! protesta Malko. Michael Hodges m'a volé des papiers. Je dois les récupérer.

Avec un rictus haineux, le mercenaire pêcha nouveau son poignard dans son Ranger. Le tenant à l'horizontale, il lança à Malko.

— Venez donc les chercher.

Le Malais secoua la tête et cette fois, tira énergiquement Malko.

— Venez. Je n'ai pas d'ordres pour cela. Malko dut s'incliner, rentrant sa rage et son de vengeance.

Il s'engagea dans le sentier, suivi du Malais marchait à reculons, pour garder les trois tueurs le feu de son arme.

En arrivant sur la berge, Malko aperçut d'a drapeau jaune et rouge, puis la coque blanche du motor-boat. Azizah fumait une cigarette, très le pilote à côté d'elle. Lui aussi était armé, courte mini-Uzi... Malko, d'un bond, sauta à bord et s'inclina devant elle.

— Vous m'avez sauvé la vie..., dit-il.

— Que s'est-il passé ? demanda la princesse.

— Le pilote de mon bateau avait été soudoyé Michael Hodges. Il m'a mené droit dans une embuscade. Hodges a assassiné sous mes yeux le qui se trouvait avec moi.

— Quelle horreur ! s'exclama Azizah. Mais pourquoi ?

— Il m'avait procuré des preuves de la culpabilité de Al Mutadee Hadj Ali. Des photocopies de chèques. Il faudrait que nous retournions là-bas.

Azizah prit l'air lointain.

— Impossible. Je ne veux pas être mêlée à ces histoires. Le Sultan n'aimerait pas.

— Aidez-moi à récupérer ces photocopies de chèques, insista-t-il. Ils ont coûté la vie à Lim Soon... Un grondement se fit entendre. Le Boston-Whaler sursit au détour du chenal, fonçant sur eux !

Instinctivement, le pilote à côté d'Azizah empoigna son Uzi, prêt à tirer. Mais la petite embarcation passa à plusieurs mètres d'eux, filant vers le fleuve et ils furent seulement secoués par son sillage.

— De toute façon, c'est trop tard ! dit Azizah. Entrons.

Elle donna un ordre en malais à son pilote. Malko se laissa tomber à

côté d'elle.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dit-il.

— Vous me remercirez à Londres, murmura-t-elle

Malko ne répondit pas, encore sous le choc et asommé par son échec. Il revoyait le sang jaillir de gorge du malheureux Lim Soon. Il se sentait responsable de la mort du Chinois. Il avait perdu la preuve qui lui manquait pour confondre Hadj Ali. Le Premier aide de camp du Sultan saurait dans moins d'une heure que Malko était remonté jusqu'à la banque. L'amie chinoise de Lim Soon risquait de faire les frais de sa fureur et surtout, il détruirait les chèques...

Quant à Malko, son expulsion officieuse ayant écoué, il allait sûrement être victime d'une mesure officielle. Broyant du noir, il regardait défiler les berges. A la rigueur, il se remettrait d'une mission mais Mandy Brown ? Il ne lui restait plus arme pour l'arracher à la beach-house de Long Park. Or, Michael Hodges allait fatalement se venger sur elle... Azizah l'arracha à sa songerie morose.

— Vous ne pouvez plus rester chez moi, dit-elle. Mais je vais m'arranger pour que le Sheraton vous donne une chambre. Ils ne peuvent pas me refuser.

Le bâtiment sur pilotis dressé au milieu du fleuve, poste de contrôle de tous les bateaux arrivant à Sen Begawan, était en vue. L'ultime course contre la montre commençait.

Le problème était très simple. Il fallait retrouver Yé Yun Gi avant que Michael Hodges ne l'identifie. Si elle avait eu les chèques une fois, elle pouvait recommencer. Oserait-elle, après le meurtre de Lim Soon ?

C'était la seule façon de lui sauver la vie, Malko ne pouvant lui offrir comme autre alternative qu'une fuite en Malaisie. Yé Yun ne serait en sûreté que les coupables confondus.

Malko regarda le building blanc élané de l'International Brunei Bank, juste en face de l'embarcadère. Il était cinq heures moins le quart, les banques fermaient à cinq heures.

CHAPITRE XVI

Malko attendait au coin de Jalan Pretty et de Jalan Mac Arthur, juste en face du grand building moitié verre moitié céramique blanche qui abritait l'International Bank of Brunei. D'où il se trouvait, il surveillait l'entrée réservée du personnel de la banque qui venait de fermer ses portes. Déjà une trentaine d'employés étaient sortis. Michael Hodges n'avait pas encore eu le temps de réagir. Il espérait que Yé Yun Gi n'était pas la première suspecte. Vitres ouvertes, Malko transpirait dans la chaleur moite de la fin d'après-midi. Déjà les premières gouttes de pluie tombaient. Il avait récupéré sa voiture après que l'embarcation de la princesse l'avait déposé au marché aux poissons, lui évitant de franchir l'immigration.

La nuit tombait rapidement. Il sortit de la voiture. Si seulement il avait su où habitait l'informatrice de Lim Soon. Il avait pensé lui téléphoner, mais c'était courir un risque supplémentaire... Les lignes pouvaient être sur écoute. Il avança jusqu'aux voitures garées en épi devant la banque dans Jalan Roberts. Des employés sortaient encore. Personne ne faisait attention à lui. Il regarda sa montre. Cinq heures vingt déjà. L'angoisse l'étreignit : et si Michael Hodges avait déjà trouvé la Chinoise ? Dix minutes s'écoulèrent encore. Plus personne. Enfin deux employées apparurent. L'une d'elles était Yé Yun Gi. Elle portait J. pantalon noir et un chemisier blanc. Elle se sépara de sa copine en face du Kampong Ayer. Aussitôt, Malko déboula derrière Yé Yun Gi et la rattrapa.

— Yé Yun !

Elle se retourna, muette de surprise, puis esquissa un sourire après un regard effrayé autour d'elle. Heureusement, la nuit était pratiquement tombée

— Comment... Qu'est-ce que vous faites demanda-t-elle.

— Il faut que je vous parle, fit Malko. C'est important. Venez.

Yé Yun Gi semblait clouée sur place. Médusée

— C'est dangereux, fit-elle à voix basse, si on nous voit...

— Bien, fit Malko, rendez-vous en face des British Airways, au coin de Sungai Kianggeh, je vous prendrai là.

Il fit demi-tour. Surtout ne pas effaroucher Ye Yun Gi. Sa dernière chance... Il mit bien cinq minutes pour s'extirper de l'embouteillage en face de l'embarcadère. La pluie commençait à tomber sérieusement... Lorsqu'il atteignit les British Airways, Yé Yun Gi, stoïque, était trempée comme une soupe. La Chinoise se glissa dans la voiture de Malko qui lui demanda aussitôt

— Où habitez-vous ?

— Assez loin, vers l'aéroport, Jalan Tasek Lam. C'est Lim Soon qui vous envoie ? Que se passe-t-il ?

Malko tourna dans Sungai Kianggeh, conduisant très lentement à cause de la pluie qui rendait pare-brise presque opaque. La jeune Chinoise semblait paniquée.

Maintenant, il fallait lui dire la vérité.

— J'étais à Limbang, fit-il et Lim Soon m'a remis les photocopies des chèques.

Un sourire éclaira le visage ingrat de Yé Yun

— C'était ce que vous vouliez ?

— Tout à fait. Vous avez été formidable.

Comme toutes les femmes pas très jolies, elle fondait facilement en compagnie d'un homme séduisant. Elle n'arrivait pas à détacher son regard des yeux dorés de Malko. Celui-ci en profita.

— Yé Yun, annonça-t-il, il est arrivé quelque chose terrible. On a tué Lim Soon.

Elle poussa un en de souris.

— Quoi, il est mort !

— Oui, avoua Malko, je n'ai rien pu faire.

Elle s'appuya au siège, décomposée.

— Mais vous...

— J'ai été sauvé in extremis, dit-il. C'est un peu compliqué, la princesse Azizah...

— Vous la connaissez ? s'exclama la Chinoise, admirative. Elle a un compte chez nous. Mais qu'est-ce qu'elle a fait ?

Elle est intervenue. Seulement c'était trop tard pour Lim et on m'a volé les chèques.

— My Lord ! murmura la Chinoise.

Malko se gara et passa un bras autour de ses frêles épaules. Elle fut soudain secouée de sanglots et tenta se dégager. Hystérique.

— Laissez-moi, c'est horrible, Lim est mort à cause vous. C'était comme un frère pour moi. Et qu'est-ce qu'il va m'arriver ? Ils vont découvrir que c'est moi. Je vais être expulsée, je ne trouverai plus de travail.

Elle pleurait à chaudes larmes, Malko tenta de la cambrer. Elle ouvrit la portière. De justesse, il la rattrapa, arriva à la faire rentrer dans la Toyota. La pluie tombait toujours à torrents. Silencieusement, se débattait, cherchant à s'enfuir. Ses lunettes tombèrent et elle en fut presque jolie, malgré ses cheveux en baguettes de tambour.

— Calmez-vous, dit Malko.

— Non !

Brusquement, elle se mit à le frapper, à le griffer, les yeux hors de la tête, donnant des coups de pied, hurlant en chinois et en anglais. En pleine crise de nerfs. Plusieurs fois, elle parvint à ouvrir la portière et il la força à la refermer. Si elle partait maintenant, il ne la reverrait jamais... D'un coup de poing, elle fit sauter le rétroviseur. Il fut obligé de la prendre à bras le corps et il sentit sous son bras un sein ferme. La ceinturant, lui parlant doucement, il tint bon, le visage écorché, jusqu'à ce qu'elle se calme peu à peu et qu'elle se mette à pleurer. Il commença alors à lui parler doucement.

— Lim Soon est mort, expliqua-t-il, et vous êtes en danger. Ils risquent de remonter jusqu'à vous. La seule chose qui vous mette à l'abri...

Elle renifla et tourna son visage rougi de larmes, parcouru de traînées de maquillage. Ses yeux étaient flous sans les lunettes et sa bouche gonflée par la fureur la rendait presque jolie...

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Il faut vous procurer une autre photocopie de ces chèques. Dès demain. Ensuite ce sera trop tard.

Yé Yun Gi eut un sursaut de tout son corps.

— Je ne peux pas, c'est trop dangereux...

De nouveau, elle voulait partir. Il la retint, commença à lui caresser les cheveux, effleurant parfois la poitrine. Discrètement. La tension se relâcha un peu.

— Ils vont me tuer comme Lim, gémit-elle.

— Non, pas si j'ai ces chèques, insista Malko.

Les phares des véhicules qui passaient les éclairaient. Pourvu qu'une voiture de police ne s'intéresse pas à eux... Malko observait Yé Yun, butée, le regard fixé sur le pare-brise. Il continua à lui parler, inlassablement, lui répétant les mêmes arguments. Il lui fallait ces chèques... Peu à peu, il la sentit moins hostile. Elle regarda sa montre et renifla.

— Elle est cassée, fit-elle. Vous me l'avez cassée.

— Vous en aurez une autre !

— Il faut que je rentre chez moi, dit-elle.

Il se remit en route, roulant le plus lentement possible. Après qu'il eut traversé l'autoroute, elle le guida dans un chemin s'enfonçant en pleine jungle. Ils stoppèrent en face d'une maison de bois, avec une épicerie au rez-de-chaussée. Au moins, il saurait désormais où elle habitait.

— Alors ? demanda-t-il. Vous allez essayer ?

— Oui, dit-elle après un long silence. Mais je n'arrive pas à croire que je ne reverrai plus Lim Soon. Ils ne vont pas venir me chercher ici ?

— La meilleure façon de vous protéger, c'est de me donner ces photocopies, dit-il. Quand nous voyons-nous ?

— Demain.

— Où ?

— Je ne sais pas. J'ai peur.

Ça la reprenait. Malko pensa soudain au jour où Mandy Brown était arrivée à Brunei.

— Vous connaissez le parking de Jalan Cator ? demanda-t-il. Vous pouvez me retrouver demain sur la terrasse, après votre travail. Vers six heures... Personne ne vous remarquera et ce n'est pas très loin de la banque... De nouveau, une hésitation à n'en plus finir. Yé Yun Gi renifla et finit par dire de mauvaise grâce

— J'essaierai de venir.

Malko eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre.

— Il ne faut pas « essayer ». Il faut venir, insista-t-il.

Sinon, vous serez en danger de mort. Et moi aussi.

Elle lui jeta un regard ambigu.

— La princesse Azizah ne peut pas vous protéger ?

— Non, fit-il. Vous êtes la seule à pouvoir le faire.

Cinq secondes plus tard, elle courait sous la pluie. Les dés étaient jetés...

Le concierge du Sheraton était de nouveau souriant. Malko venait d'y débarquer, après le coup de fil de la princesse Azizah. Délicate attention, on lui avait attribué la même chambre. Il fila sous sa douche, après avoir appelé Angelina. Le mari de la jeune femme était toujours à Singapour et ils pouvaient dîner ensemble. Au téléphone, il ne s'était pas étendu sur l'incident de l'après-midi.

Le temps de se changer, il descendit au Maillet toujours bourré, le seul endroit de Bandar Sen Begawan où on servait de l'alcool. Tous les

pétroliers étaient là éclusant des flots de Gaston de Lagrange. Il commanda une Stolychnaya et s'installa dans un coin tranquille. Les heures suivantes allaient être très longues. Maintenant, Hadj Ali était au courant pour les chèques. Sa réaction n'allait pas tarder. Dirigée contre Malko et contre Mandy Brown... Malko n'avait pas fini sa vodka qu'Angelina fit son apparition dans le bar, saluée par quelques regards envieux. Pour une fois, elle avait troqué ses bottes pour des escarpins qui la grandissaient et portait une robe au ras du cou moulante comme un gant.

— J'ai réservé ici. Cela vous convient ? demanda-t-il.

Ils passèrent dans l'Embassy Room, un restaurant sombre, chic et désert. Aussitôt, une nuée de petites Singapouriennes hyper-sexy s'affaira autour d'eux.

Il lui raconta son voyage à Limbang. Angelina Fraser était horrifiée. Elle but un peu de son Cointreau et dit d'une voix altérée

— Tu crois vraiment que c'est Hadj Ail qui est derrière tout cela ?

— J'en suis certain à 100 %, répliqua Malko, depuis que j'ai vu les chèques.

La jeune femme semblait profondément perturbée. Découvrir que son amant est un assassin ne fait jamais plaisir...

— C'est peut-être une coïncidence, dit-elle, mais il m'a appelée ce soir. Il voulait dîner avec moi. Il fait toujours cela quand l'Immigration l'informe que mon mari est en voyage.

— Il a sûrement envie de se détendre, maintenant qu'il a récupéré les chèques. Il n'a pas été vexé que tu refuses ?

— Je dois le retrouver après le dîner, avoua-t-elle. Il a terriblement insisté.

Ses sentiments étaient nettement ambigus, mais ce n'était pas l'affaire de Malko.

— Sauf miracle, fit-il, je n'ai plus rien à faire à Brunei. Tous mes efforts ont échoué. Il reste Mandy. Je ne peux pas l'abandonner.

— Il faut laisser la passion de Mahmoud s'estomper dit-elle. Tant qu'elle est sous sa protection, personne n'osera la toucher. J'espère, ensuite, qu'elle se fera directement conduire à l'ambassade. J'arriverai

probablement à lui faire passer un message. Tu vas partir, alors ?

— Oui, dit Malko.

Il ne lui avait pas parlé de son dernier rendez-vous avec Yé Yun Gi. Par superstition. Et puis, elle était quand même la maîtresse de Hadj Ali. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle remarqua :

— Je n'arrive pas à croire qu'Ali soit responsable de ces meurtres. C'est un garçon tellement charmant, cultivé pour un Malais, très occidentalisé, et adorable avec une femme.

— Il lutte pour sa peau, dit Malko. Si le Sultan découvre sa malversation, il est fini. Et il sera obligé rendre l'argent qu'il a volé. C'est dur après la situation qu'il avait. Il a été grisé...

Angelina baissa la tête et demanda

— Tu crois que c'est avec cet argent qu'il m'a offert cela ?

Elle étalait sa main devant lui où scintillait splendide émeraude de dix bons carats...

— Probablement, dit Malko. Je ne te l'avais jamais vue.

— Je la mets seulement quand mon mari n'est pas là.

— Tu es amoureuse d'Ali ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Il m'a éblouie, et puis, il me voulait tellement ! Tu ne sais pas comment il m'a poursuivie. Jamais une étrangère, même femme de diplomate, n'avait été invitée aussi souvent.

J'ai eu des autorisations pour jouer au polo, monter les chevaux du Sultan. Il me téléphonait vingt fois par jour... La première fois, ça a été très romantique, il m'a fait l'amour dans sa voiture, tellement il était pressé. Le lendemain, j'ai reçu à l'ambassade douze douzaines de roses rouges. Il les avait fait venir par avion de Singapour...

— Eh bien, tu vas pouvoir continuer ta lune de miel, conclut Malko.

Angelina ne releva pas et ils terminèrent le repas, en silence. Quand ils se retrouvèrent dans le lobby, elle lui adressa un sourire gêné.

— J'essaierai de savoir quelque chose sur Mandy, demain, promet-elle

— Inch Allah, répliqua Malko.

Mandy Brown regarda la jungle qui défilait à toute vitesse de chaque côté de Tutong road, éclairée par les phares puissants de la Rolls blanche. Celle-ci fonçait à près de 160 km sur l'étroit ruban d'asphalte musique à tue-tête. Au volant, Son Altesse le prince Mahmoud baignait dans le bonheur, explorant de main droite les cuisses de Mandy Brown.

— Ralentis ! supplia celle-ci, tu vas nous tuer !

— J'ai envie de toi, fit Mahmoud, c'est pour ça je vais vite.

Ils avaient dîné dans un restaurant indien, le Tandoori, et il leur restait encore vingt bons kilomètres pour rejoindre Jerudong. Mandy mourait de peur. Il l'avait déjà prise avant le dîner en venant la chercher, mais de nouveau, il était comme un singe en rut. Elle décida, pour sauver sa vie, de prendre la situation en main.

Elle se pencha et posa la main sur son érection.

— Arrête-toi ! dit-elle. On va faire ça ici.

Mahmoud pila si brusquement que Mandy manqua passer à travers le pare-brise. Puis, d'un brutal coup de volant, il s'engagea dans un chemin filant dans la jungle et stoppa. Mandy était déjà au travail, penchée sur son membre énorme. Elle pouvait à peine en prendre le tiers dans sa bouche, mais, en quelques minutes, elle eut un véritable mât entre les mains. Mahmoud grognait comme un animal, fou d'excitation. Soudain, il se dégagea, sortit de la voiture, l'entraînant avec lui et ouvrit une des portières arrière.

Il l'agenouilla en travers de la banquette arrière et l'embrocha alors d'un seul élan. Mandy, qui ne s'était pas encore fait à ses manières de primate, hurla.

— Stop ! Tu vas me couper en deux !

Mahmoud n'en fut que plus excité. Arc-bouté sur elle, il se mit à la pilonner de ses vingt-cinq centimètres à un rythme dément. Mandy,

les yeux fermés, s'imaginait prise par une créature de science-fiction.

— Mais non ! fit Mahmoud, encore fiché en elle, j'ai rait ça à des Philippines deux fois plus petites que toi. Et je te le referai souvent...

— Je veux retourner en ville, fit-elle. Je m'ennuie à Jerudong.

Pourtant, Mahmoud mettait le paquet ! Elle n'avait plus assez de doigts pour toutes les bagues qu'il lui avait offertes en quarante-huit heures. Il avait fait spécialement venir de Singapour un bijoutier qui avait présenté une sélection inouïe. Mandy en avait choisi pour un bon million de dollars et n'avait pas cillé... Plusieurs fois par jour, il parcourait la route de Jerudong à tombeau ouvert pour venir satisfaire ses fantasmes...

Au moins, Mandy Brown se sentait en sécurité. Michael Hodges était venu rôder à la beach-house à plusieurs reprises, mais elle savait qu'il n'oserait rien faire.

Mahmoud s'arracha d'elle avec un soupir et sauta à terre. Soulagé. Jamais il n'avait rencontré une Mandy Brown... Ils reprirent le chemin de Jerudong à une allure plus modérée.

— Je vais te construire un palais, annonça-t-il. A côté du mien. Tu vas adopter la religion musulmane.

Mandy Brown faillit pouffer en dépit de ses reins endoloris... Ça recommençait ! Décidément, elle plaisait aux musulmans. Elle guigna Mahmoud du coin de l'œil. Finalement, elle s'était accoutumée à sa mâchoire saillante et à son air de Gengis Khan. Bien sûr ce n'était pas un gentleman, même tropical. Juste une bête assoiffée de sexe. Mais Mandy, cela ne lui déplaisait pas trop. C'était bon pour son ego.

Elle repensa à Malko. Il fallait absolument lui faire savoir qu'elle n'était plus en danger, mais séquestrée.

Hadj Ali ne décollerait pas, se détendant en faisant un peu de manège. Angelina lui avait avoué la veille au soir avoir dîné avec Malko au Sheraton, avant de le retrouver chez elle, en fin de soirée. Le soulagement se mélangeait à l'angoisse chez lui, après le demi-succès de la mission de Michael Hodges. Son sort ne tiendrait qu'à un fil tant que l'agent de la CIA se trouverait à Brunei. Il espérait que les consignes qu'il venait de transmettre allaient faire leur effet... En plus, il y avait Angelina, dont il était fou.

Il ralentit son trot, et sortit du manège pour galoper jusqu'au parking.

Il avait lancé ses gens sur les employés de l'International Bank of Brunei. Il fallait coûte que coûte trouver celui ou celle qui avait procuré les chèques à l'agent de la CIA. Sans Michael Hodges, il était perdu. A cette idée, il en avait froid dans le dos... Arrivé au parking, il sauta à terre et monta dans sa Ferrari grise immatriculée à son prénom, Ali. Un des privilèges de sa charge. Il fit ronfler le moteur et partit en laissant la moitié des pneus sur le parking. Il emprunta l'éternelle route de Tutong, mit pleins phares et se lança. Son grand plaisir était de battre son propre record entre Jerudong et le palais. Il grignotait quelques secondes chaque jour. Un camion arrivait en face. Il donna un coup de phares, un de klaxon et le mastodonte plongea dans le fossé. Ses roues glissèrent et il se retrouva couché sur le côté...

Hadj Ali éclata de rire. C'était bon la puissance. Maintenant les habitants de Brunei le craignaient presque autant que le Sultan et ses frères. Ils ne s'arrêtaient pas pour se prosterner, mais s'écartaient tout aussi vite. Un jour, il en avait cravaché un violemment pour avoir frôlé de trop près sa Ferrari. Après tout, il était le neveu du Sultan.

Il faisait encore nuit quand le téléphone sonna dans la chambre de Malko. Surpris, il consulta sa montre avant de décrocher. Il n'était même pas six heures du matin !

— Malko ?

— C'était Angelina Fraser.

— Que se passe-t-il ?

La jeune femme mit plusieurs secondes à répondre.

— Hier soir, quand je t'ai quitté, j'avais rendez-vous avec Hadj Ali... Chez moi.

— Je sais, fit Malko. C'est pour ça que tu me téléphones à cette heure-ci ?

— Non, dit-elle. Il était furieux que nous ayons dîné ensemble. Dans sa rage, il m'a dit que ce serait la dernière fois, parce que tu allais être expulsé aujourd'hui...

Une coulée glaciale descendit le long de sa colonne vertébrale.

— Je te remercie, fit-il. Je vais essayer de prendre mes dispositions.

Il raccrocha. Trois minutes plus tard, il était habillé. Et une minute de plus, il descendait par l'escalier extérieur d'incendie qui débouchait sur le parking du Sheraton. Il se mit au volant de sa Toyota et s'éloigna vers le centre.

Walter Benson, l'ambassadeur des Etats-Unis, arborait une tête d'enterrement. Pendu au téléphone depuis qu'il avait trouvé Malko l'attendant dans l'antichambre de son bureau... Il tentait d'obtenir des informations sur l'expulsion par un de ses amis au ministère des Affaires étrangères.

Il raccrocha et fixa Malko, l'air grave.

— C'est vrai. Vous êtes sous le coup d'un arrêté, d'expulsion. Pour vous être immiscé dans les affaires intérieures du Sultanat, sans l'autorisation des responsables locaux de la Sécurité. Une équipe de la Special Branch vous guette au Sheraton, afin de vous emmener à la prison de Jarulong, en attendant qu'on vous mette dans un avion.

CHAPITRE XVII

Malko s'attendait depuis l'avertissement d'Angelina à cette ultime catastrophe.

— Vous ne pouvez pas vous y opposer ? demanda-t-il.

— Non. Bien entendu, j'ai demandé une audience au ministre des Affaires étrangères pour protester, mais je ne l'obtiendrai que dans une semaine.

— Pensez-vous que le Sultan soit au courant ?

— Peut-être pas, mais il couvrira.

— Je ne peux pas partir, dit Malko, je suis sur le point d'aboutir et Mandy Brown est toujours séquestrée et en danger de mort.

Walter Benson baissa la tête, dessinant sur son buvard.

— Vous me mettez dans une situation délicate, soupira-t-il. Depuis le début j'ai prévenu le State Department que cette affaire était pourrie, qu'on n'arriverait à rien. Il valait mieux payer les vingt millions de dollars et oublier. Passer la mort de John Sanborn aux profits et pertes. Quitte à se venger plus tard. Vous avez fait de votre mieux, l'impossible même, avec comme seuls résultats des pertes de vie humaine et la situation incroyable de Mandy Brown.

— Si je suis expulsé, elle reste le seul témoin. Elle a recueilli la confession de Peggy Mei-Ling. Quand Mahmoud la laissera, les gens de Michael Hodges s'arrangeront pour la liquider. Comme John Sanborn, Peggy Mei-Ling très probablement, et Lim Soon. Ce n'est pas vous qui les en empêcherez... Donc, je ne pars pas.

Il sentait le diplomate vaciller devant sa détermination.

— Ecoutez, Malko, fit Walter Benson, vous dites être au bord de la réussite, mais j'ai entendu cela plusieurs fois. Ces chèques...

— Je dois les obtenir à nouveau ce soir, si tout passe bien.

L'ambassadeur poussa un profond soupir.

— Il n'y a qu'une solution pour gagner quelques heures. Je vous prends sous ma protection en vous emmenant chez moi.

L'immunité diplomatique n'est pas un vain mot ici. Mais je risque un incident grave. Alors, il faut réussir.

Malko était touché. Cependant, ce n'était encore suffisant.

— Merci, dit-il. Mais il va falloir faire encore plus. Je dois aller à mon rendez-vous. Pour cela, j'ai besoin de votre voiture. Qui est également protégée par l'immunité diplomatique.

— Où est ce rendez-vous ?

— Au parking de Jalan Cator. Ensuite, j'irai chez vous. Si je n'obtiens rien, vous m'accompagnerez l'avion demain matin.

Un silence interminable, puis l'ambassadeur USA hocha la tête.

— Bien. J'espère que vous ne me coûterez pas poste.

Malko l'aurait serré sur son cœur. Avec un diplomate de carrière, jamais il n'aurait obtenu une faveur. Walter Benson se leva.

— Venez, nous allons descendre ensemble. La voiture est au parking.

La Buick de l'ambassadeur émergea du parking dans Jalan Mac Arthur et tourna à gauche pour rattraper Jalan Pemancha. Le diplomate au volant, Malko à côté de lui. La voiture immatriculée « CD » était en principe intouchable. Ils n'avaient pas parcouru vingt mètres que Walter Benson jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et lança à Malko d'une voix altérée

— On nous suit ! Une Range-Rover beige.

Malko vérifia d'un coup d'œil en se retournant. C'était logique, Michael Hodges l'avait raté à sa sortie du Sheraton et avait dû foncer à l'ambassade.

Ils sortirent de Bandar Sen Begawan, la Range Rover sur leurs talons. Elle ne les lâcha que devant la résidence de l'ambassadeur.

— Ils vont croire que vous déjeunez avec moi, dit ce dernier. Cela ne les alerte pas encore.

La cuisinière malaise leur servit le repas. Ils expédièrent un nasi-goreng trop épicé et le diplomate regarda sa montre.

— Je dois retourner au bureau. Que faites-vous ?

— Il faut vérifier si la Range n'a pas décroché, dit Malko. Je vais aller voir.

Il sortit dans le jardin, examinant la route à travers la haie. La Range beige était toujours sur le parking d'une station d'essence. Une grande antenne radio sortait du toit. Il revint dans le living où le diplomate allumait son troisième cigare de la journée.

— Ils sont là, annonça-t-il. Je ne vois qu'une seule solution. Je vais me cacher dans le coffre de votre voiture. Ils penseront ainsi que j'ai trouvé refuge chez vous. Si on vous interroge, vous confirmez. J'attendrai jusqu'à l'heure de mon rendez-vous dans le parking de l'ambassade.

Plusieurs messages s'empilaient sur le bureau de Walter Benson, dont un urgent. Il émanait du Police Commissioner. Le diplomate le rappela. Il rencontrait souvent le Brunéien, grand joueur de golf, sur le parcours de Kota Batu. Ce dernier fut d'une politesse exquise. Après toutes les circonlocutions d'usage, il lui annonça qu'il recherchait un citoyen autrichien, un certain Malko Linge, travaillant pour les services américains, et qui s'était rendu coupable de différents délits. Il prévenait l'ambassadeur par correction, étant donné leurs liens d'amitié. Walter Benson fut très sec.

— Pengiran, dit-il avec toute l'onction nécessaire. Cet homme travaille pour une importante agence fédérale. Il semble avoir découvert des faits troublants et je ne m'explique pas l'attitude du ministère des Affaires étrangères. Aussi lui ai-je donné asile dans ma résidence, en attendant que cette affaire soit éclaircie... J'ai demandé à Son Altesse

Hadj Hassanal Bolkiah une audience que j'espère obtenir très vite...

Le Brunéien était bien évidemment déjà au courant de la présence de Malko chez le diplomate car il n'émit aucune observation, se contentant de faire remarquer qu'il s'agissait d'une affaire grave et qu'il ne fallait pas que les relations entre les deux pays s'en ressentent.

Menace à peine voilée.

Benson grinçait des dents intérieurement.

— Je suis certain que tout se terminera bien, conclut-il.

Ça dépendait pour qui...

Malko émergea du parking diplomatique au volant de la Buick et s'immobilisa. La Jalan Pretty était presque viciée et déjà obscure. Il fallait être très près de sa voiture pour s'apercevoir que ce n'était pas le diplomate qui conduisait. Il tourna à droite, filant vers Kota Batu. Dès qu'il eut franchi Subok Bridge, il accéléra jusqu'au ministère des Affaires étrangères qui dominait la Brunei River, un peu plus loin. S'il était suivi, personne ne s'étonnerait que l'ambassadeur des Etats-Unis s'y rende... Juste avant le bâtiment, une route se greffait sur Kota Batu, grimpant droit à travers la colline. Il s'y engouffra, la montant d'un trait. Arrivé au sommet, il se retourna : personne ne l'avait suivi. Il franchit la crête et s'embusqua de l'autre côté. Dix minutes plus tard, rassuré, il reprit sa route, effectuant un grand détour pour revenir vers le centre.

Il parvint sans encombre à la Jalan Cator. Une des gardiennes du parking, un foulard sur la tête, lui donna un ticket et il s'engagea dans la rampe. Il était un peu plus de cinq heures... D'un trait, il monta jusqu'au dernier étage en plein air, éteignit ses phares et descendit de voiture. De l'autre côté du parapet de pierre, il apercevait les lumignons du Kampong Ayer et, à sa droite, le dôme d'or de la mosquée Omar Ah Saifuddin. Les sampans pétardaient sur le fleuve comme d'habitude et il commençait à pleuvoir.

Il regagna la Buick et se mit à compter les minutes. A six heures moins le quart, il ne maîtrisait plus son anxiété. Une brusque rafale de pluie obscurcit son pare-brise. Il mit les essuie-glaces et dès que le pare-brise fut dégagé, il aperçut une silhouette près de l'ascenseur.

Un torrent d'adrénaline se rua dans ses artères. Il sauta de la voiture et courut vers Yé Yun Gi, enveloppée dans un imperméable de plastique. Il entraîna la Chinoise vers la Buick où elle s'effondra.

— J'avais peur que vous ne soyez pas là ! s'exclama-t-elle. J'ai couru, j'ai l'impression que j'étais suivie.

— On vous a dit quelque chose à la banque...

— Des gens de la police sont venus. Ils ont interrogé beaucoup d'employés, même le directeur.

— Et vous ?

— Oui, moi aussi, mais j'ai dit que je ne savais rien.

Ses lunettes étaient embuées, elle les ôta et Malko s'aperçut que ses yeux étaient maquillés. Il l'aida à se débarrasser de son imperméable trempé et découvrit un chemisier blanc et une jupe serrée sombre qui se prolongeait par des bas noirs...

— Vous avez réussi ? demanda-t-il.

Yé Yun Gi plongea la main dans son sac et en sortit une enveloppe.

— Les voilà.

Il ouvrit l'enveloppe, l'estomac noué et, en un coup d'œil, grâce au plafonnier, s'assura qu'il s'agissait des mêmes photocopies !

— Fabuleux !

Spontanément, il étreignit Yé Yun Gi qui gloussa. Ses yeux riaient. Leurs visages étaient à quelques centimètres l'un de l'autre, la bouche de la Chinoise se glua à la sienne pour un baiser violent, aussi passionné qu'inattendu. Yé Yun se jetait de tout son corps vers lui. Déchaînée. Toute pudeur abandonnée, elle se frottait contre lui, l'embrassait à perdre le souffle. Elle prit sa main posée sur sa cuisse et la guida beaucoup plus haut, jusqu'à la moiteur d'un sexe sans protection. Elle poussait son ventre en avant, comme pour y faire entrer ses doigts. La pluie s'était déchaînée, les isolant. Personne

n'allait les déranger. On ne voyait même plus les lumières du Kampong Ayer !

Malko ne se posait plus de question. La Chinoise était venue lui remettre les chèques et se faire payer. En nature. On n'entendait plus dans la voiture que les halètements de leurs respirations saccadées.

Tout à coup, il lui sembla apercevoir des ombres à travers la pluie. Instinctivement, il appuya sur le « lock » verrouillant les quatre portières. Dix secondes plus tard, quelqu'un essayait d'ouvrir la sienne !

Yé Yun Gi eut un cri étranglé et se redressa, les yeux fous.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le claquement avait retenti d'une façon sinistre.

— Ne vous inquiétez pas, dit Malko.

Sans même se rajuster, il tourna la clef de contact, alluma les phares et lança ses essuie-glace, presque dans le même geste. Le faisceau éclaira deux hommes. L'un avait le crâne rasé, c'était un de ceux qui avaient jeté à l'eau le cadavre de Lim Soon ; Malko ne connaissait pas l'autre. Ils se trouvaient entre lui et la rampe de sortie. Il n'hésita pas une seconde.

Passant la première, il accéléra, visant le tueur au crâne rasé. Cueilli par l'aile gauche il roula sur le capot, heurta violemment le pare-brise et retomba au sol !

Malko était déjà à l'entrée du garage. Au moment où la Buick plongeait dans la rampe, une courte rafale éclata derrière lui et la lunette arrière devint opaque. Yé Yun Gi poussa un hurlement. Malko n'avait pas le temps de s'occuper d'elle. A tombeau ouvert, il descendit les cinq étages, Yé Yun tassée à côté de lui, ayant oublié toute velléité érotique, les dents serrées. La barrière était baissée au rez-de-chaussée. IL accéléra encore et la fit voler en éclats. Il déboucha dans Jalan Cator, puis rejoignit Jalan Sultan et Jalan Tutong, fonçant comme un fou.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle enfin.

— Chez l'ambassadeur des Etats-Unis, dit-il, vous restez avec moi.

Elle essaya de ramener ses cheveux en chignon, défaite, le maquillage

en détresse...

— Mais je ne peux pas, protesta-t-elle. Mon père...

— Ces gens sont prêts à tout, dit Malko. Grâce à vous, je vais les neutraliser. Mais je ne veux pas qu'ils vous tuent avant. Demain, tout sera réglé. Tout ira bien.

Il conduisait aussi vite que la pluie le permettait. Soudain, Yé Yun demanda :

— C'est vrai que vous avez eu une aventure avec la princesse Azizah ? Elle est très belle...

— Vous aussi, fit Malko.

Il y avait des moments où il fallait savoir mentir. C'était sûrement le plus beau moment de la vie de Yé Yun : partager un homme avec cette inaccessible princesse d'opérette. Pour ça, elle avait risqué sa vie...

Malko surveillait le rétroviseur. Rien. Il entra directement dans le jardin de l'ambassadeur. Walter Benson lui ouvrit la porte. Avant qu'il puisse s'étonner de la présence de Yé Yun, Malko lui lança

— J'ai les chèques. Demain nous allons régler nos comptes.

Le lendemain allait être le jour le plus long. Le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali risquait de vendre chèrement sa peau et de se venger sur Mandy Brown.

CHAPITRE XVIII

Al Mutadee Hadj Ali attendait à côté du téléphone, fixant machinalement les boiseries dorées de son bureau. La nuit était tombée depuis longtemps. Dès le matin, il s'était lancé à la recherche du traître de l'International Bank of Brunei. Grâce aux informateurs de la Special Branch, cela avait été relativement facile de le localiser. Une Chinoise dont il ignorait jusqu'à ce jour le nom et l'existence. Mais qui avait le pouvoir de faire basculer sa vie... Au lieu de la faire arrêter séance tenante, il avait donné l'ordre de la suivre, afin de faire d'une pierre deux coups : elle les mènerait sûrement à l'agent de la CIA. Il ne resterait plus que Mandy Brown. Quand « Sex-Machine » s'en serait fatigué, les hommes de Michael Hodges s'en occuperaient. D'une façon un peu sophistiquée pour ne pas faire hurler l'ambassadeur des Etats-Unis. Ensuite, la vie reprendrait son cours.

Le téléphone vert, celui réservé aux communications de sécurité, se mit à sonner. Le cœur battant, le Premier aide de camp décrocha. Il aimait toujours entendre la voix au calme rassurant de Michael Hodges. Dévoué comme un labrador.

— Tout s'est bien passé ? demanda-t-il.

Quasiment certain de la réponse. Au blanc qui suivit, il sentit tout de suite que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Pour qu'un homme comme le mercenaire britannique hésite à parler...

— Non, Pengiran.

Nouveau blanc. Le Premier aide de camp sentit sa chemise se coller à sa peau. Depuis le matin, tout marchait mal. Il n'avait pas trouvé l'agent de la CIA au Sheraton comme il le pensait. Une seule personne pouvait l'avoir prévenu : Angelina auprès de qui il s'était vanté la veille au soir... Pris d'une rage aveugle, il cria dans l'appareil.

— Que s'est-il passé ?

— Il a échappé à mes deux hommes, expliqua le mercenaire. L'un d'eux est grièvement blessé, la hanche fracturée. Il l'a renversé avec sa voiture avant de s'enfuir.

— Où est-il ?

— Il s'est réfugié chez l'ambassadeur. Avec la Chinoise de la banque.

Hadj Ali eut l'impression que son sang se figeait dans ses veines.

— Elle avait les documents ?

— Nous l'ignorons, répliqua le mercenaire. Mais c'est probable. Sinon elle ne lui aurait pas donné rendez-vous.

Tout cela parce que cette garce d'Angelina l'avait prévenu ! Hadj Ali alluma une cigarette, fixant le téléphone rouge devant lui. Où était le Sultan ? Sans doute dans sa chambre en train de jouer avec ses maquettes d'avion. Ou en route pour le palais de la Seconde épouse... Il écrasa sa cigarette à peine entamée dans le cendrier.

— Mr Hodges, ordonna-t-il, foncez chez l'ambassadeur des Etats-Unis. Liquidez l'agent des Américains et cette Chinoise et récupérez les documents.

Il y eut un grand blanc, puis la voix quand même altérée du mercenaire lâcha

— Impossible, Pengiran !

— Pourquoi impossible ? hurla le Brunéien, au comble de la fureur. Cet homme est un criminel. Je vous ferai couvrir par Sa Majesté... L'ambassadeur des Etats-Unis est son complice.

— On ne peut rien faire, répéta le mercenaire, têtue, il est protégé par l'immunité diplomatique. Nous devons attendre qu'il sorte.

— Ce sera trop tard, il faut les liquider tout de suite.

— Je ne peux pas, Pengiran.

C'était clair. Le Brunéien sentit qu'il ne ferait pas céder Michael Hodges par la menace. Il essaya autre chose.

— Mr Hodges, dit-il, si cette affaire éclate, vous savez ce que vous risquez ?

— J'ai obéi aux ordres, cingla le mercenaire. Je n'ai pas peur. Moi je n'en ai tiré aucun profit. Et je trouverai toujours l'occasion de me sauver... Je suis désolé.

Brutalement, le Premier aide de camp raccrocha sans lui laisser le temps de continuer. Réalisant qu'il était en train de tisser la corde pour se pendre.

Fébrilement, il composa le numéro de Guy Hamilton. Cela sonna longuement puis la voix pâteuse du Britannique fit « allô ».

— C'est moi, Hadj Ali, annonça le Premier aide de camp. Il faut que je vous parle immédiatement. Pouvez-vous venir au palais ?

— Je ne me sens pas bien, balbutia l'ancien patron du MI 6. Que se passe-t-il ? Toujours ce bastard d'agent des Américains ? Il faut le liquider.

— Michael Hodges refuse. Donnez-lui des ordres vous-même. Si vous pouvez le trouver.

— Je m'en occupe. Je vous rappelle.

Hadj Ali raccrocha et alluma une autre cigarette. La pluie tapait sur les vitres blindées et le Palais était silencieux. Il réalisa qu'il allait être en retard à un cocktail au Jerudong Country Club où Angelina l'attendait. Il eut le temps de fumer un demi-paquet de cigarettes avant que le téléphone ne sonne.

— Nous avons un sérieux problème, annonça Guy Hamilton. J'ai parlé à Michael, je pense qu'il a raison. Il ne peut pas faire ce que vous lui demandez. Cela déclencherait un incident diplomatique de première grandeur avec les Etats-Unis. Sans garantie de succès. Il vaut mieux agir demain.

— Ce sera trop tard.

Hadj Ali se retrouvait seul et bien seul. L'ambassadeur des Etats-Unis allait demander une entrevue officielle au Sultan, via le ministère des Affaires étrangères. Il pouvait gagner un peu de temps, pas beaucoup, mais il lui était impossible d'empêcher le Sultan de rencontrer le diplomate. Si ce dernier venait avec les chèques, la carrière et peut-être la vie d'Al Mutadee Hadj Ali étaient terminées. Il lui restait une possibilité : s'enfuir tout de suite à Singapour où se trouvaient ses affaires. Avec ce qu'il avait volé, il pouvait vivre tranquille le restant de ses jours. Seulement il craignait le poids financier du Sultan de

Brunei. Si ce dernier se déchaînait, personne n'oserait lui tenir tête...

Etourdi, il regarda sa montre. Angelina devait l'attendre.

La rage le saisit à nouveau. Si elle n'avait pas prévenu l'agent des Américains, tout serait en ordre...

Il quitta son bureau, laissant tout allumé, sans prendre le « bip » sur lequel l'appelait le Sultan.

Le temps d'arpenter les couloirs semés de gurbahs en tenue verte, il sautait dans sa Ferrari grise et prenait la route de Jerudong.

Angelina Fraser était super sexy dans une jupe de cuir blanc bien ajustée sur ses fesses nerveuses et un pull de même couleur moulant sa poitrine aigue. Les cheveux tirés, on ne voyait que sa grosse bouche et ses yeux à l'expression provocante. Un verre de Dom Perignon à la main, elle bavardait près du buffet avec le jeune ambassadeur allemand. Hadj Ali eut brutalement chaud au ventre en la voyant. Elle était toujours aussi désirable, en dépit de ce qu'elle lui avait fait...

Le sourire éblouissant qu'elle lui adressa le mit en transes. Sans doute pour s'amuser, elle portait des bas noirs à couture, moulant ses jambes un peu fortes de cavalière et ses habituels escarpins de douze centimètres.

— Ali, tu es en retard !

Elle lui prit la main et la serra très fort, les yeux dans les yeux. Le Brunéien s'aperçut qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Les pointes de ses seins se dessinaient sous la laine et cela augmenta son désir. Au garçon penché sur lui, il réclama

— One orange juice special.

C'est à dire 10 % de jus d'orange et 90 % de Johnny Walker... Quand il y avait des étrangers à Jerudong on servait de l'alcool, mais les pengirans n'en buvaient pas officiellement.

On lui apporta son breuvage qu'il vida presque d'un coup son estomac s'enflamma. Discrètement, l'ambassadeur d'Allemagne s'éloigna.

Aussitôt, Angelina minauda, le frôlant de sa hanche gainée de cuir,

— Je croyais que tu n'allais pas venir... Tu n'as plus envie de moi ?

Il l'aurait bien prise séance tenante pour lui prouver le contraire. Le contraste de la jupe blanche et des bas noirs l'affolait. Ce soir, elle semblait particulièrement chargée d'érotisme.

— Emmène-moi, dit-elle, c'est mortel ici. Il paraît que le Sultan ne viendra pas. Tu peux disparaître.

De fait, la plupart des invités étaient en train de s'éclipser. Ils montèrent au premier où l'orchestre philippin jouait languissamment pour un parterre clairsemé.

Il se fit servir un second « special orange juice » qu'il but aussi vite. La tête commençait à lui tourner. Tantôt, il avait envie d'étrangler Angelina, tantôt de la violer sur-le-champ. Mais il n'arrivait pas à déconnecter la machine infernale qui faisait tic-tac dans sa tête. Il était probablement en train de vivre ses dernières heures de liberté.

— Tu viens ? insista Angelina.

— Allons chez toi, dit-il.

Elle ne protesta pas. Ils prirent chacun leur voiture. Vingt minutes plus tard, ils stoppèrent devant la maison des Fraser. Arrivé dans le living, Hadj Ali se jeta sur Angelina. Elle savait éveiller le désir d'un homme, rien qu'avec ses yeux. Hadj Ali posa une main entre les genoux et remonta le long des bas. La jupe était si étroite qu'il avait du mal à progresser et cela fit pouffer Angelina. Elle la fit glisser vers le haut et Hadj Ali découvrit qu'elle n'avait rien dessous.

Elle libéra son érection et se mit à le masturber presque avec fureur, comme elle le faisait parfois.

— Ça m'excite ! murmura-t-elle, tu ne peux pas savoir.

Elle avait une voix rauque de salope en manque et son ventre dégoulinait de miel. Malgré tout, Hadj Ali pensait au Sultan et avait du mal à maintenir son érection... Pourtant, ce ventre offert l'excitait, mais Angelina refusait d'ôter sa jupe. Il voulut le faire à sa place, mais elle se déroba en riant, murmurant

— Soumets-moi.

Elle se pencha et saisit une cravache noire dissimulée derrière le divan, la tendant à son amant. Un de ses fantasmes favoris, quand elle était très excitée. En même temps, elle roula sur le ventre, offrant sa croupe gainée de cuir blanc à la cravache, les jambes écartées autant que le permettait la jupe étroite, guignant Hadj Ali du coin de l'œil. Ce dernier n'hésita qu'une seconde. Une façon comme une autre de se défouler.

Craaac ! La cravache cingla le cuir et Angelina eut un sursaut. Jamais il n'avait frappé aussi fort. D'habitude, c'était presque une caresse.

— Doucement ! demanda-t-elle.

Sans l'écouter, Hadj Ali redoubla. Le cuir noir fouettait le cuir blanc, sans arrêt et Angelina roulait sur le lit, tentant de protéger sa croupe, offrant parfois son ventre et même ses cuisses à la cravache. L'ambiance avait brusquement changé. Hadj Ali ne voyait plus que cette croupe qui frémissait sous ses coups et le regard trouble d'Angelina. La jeune femme avait les larmes aux yeux, mais en même temps une sensation étrange embrasait son ventre. Parfois, quand elle chevauchait un pur-sang et qu'elle le cravachait pour aller encore plus vite, elle sentait le miel couler de son ventre, sans pouvoir se retenir. Là, c'était elle le pur-sang...

Soudain revenue sur le dos, les jambes ouvertes, repliées, elle supplia le Brunéen.

— Prends-moi, maintenant ! Prends-moi !

Hadj Ali avait les yeux injectés de sang. Le Johnny Walker faisait son effet et tout se mélangeait dans sa tête. Essoufflé, il se laissa tomber à côté d'elle sur le lit, en pleine érection. Angelina le saisit aussitôt, reprenant sa masturbation. Elle répéta les yeux mi-clos

— Baise-moi, baise-moi avec ta grosse queue.

— Salope ! siffla le Premier aide de camp.

Elle sourit, ravie. Pour elle c'était le plus beau compliment. Celui que lui faisaient tous ses amants. Hadj Ali effleura le sexe inondé. Curieusement, au lieu d'en être excité, il en éprouva une sorte de dégoût. Cette femelle en chaleur qui le suppliait de s'enfoncer en elle, et en même temps l'avait trahi le faisait disjoncter. Il se pencha sur elle

— Tu as répété à ton ami de la CIA ce que je t'avais dit ? demanda-t-il.

Angelina entrouvrit les yeux, étonnée qu'il pose une telle question à cet instant précis.

— Qu'est-ce que ça peut faire ! Viens !

Hadj Ali fut submergé brutalement par la haine. Angelina ne pensait qu'à son plaisir ! Alors qu'elle avait peut-être détruit sa vie à lui.

Retournant la cravache, il enfouit brutalement le pommeau d'argent entre les cuisses gainées de nylon noir, poussant vers le haut. Quand le métal toucha son sexe, Angelina sursauta mais ne se referma pas. Parfois, aussi, son amant s'était amusé ainsi, dans son sexe ou dans ses reins. Elle poussa un petit cri quand la grosse boule d'argent ciselé la pénétra. C'était plus froid et plus dur qu'un homme mais l'idée de faire l'amour avec une cravache l'excitait prodigieusement...

Hadj Ali regardait fixement la tige noire disparaître au milieu de la jupe blanche. Il arriva au fond, toucha la paroi de la matrice et la jeune femme poussa une exclamation.

— Arrête ! Tu me défonces. Tu es au fond.

Il retira un peu la cravache et commença à la remuer d'un mouvement circulaire, comme pour agrandir encore le sexe béant. Angelina râlait de plaisir, secouant son membre de plus en plus vite. Son corps se tendit en arc, elle jouissait à nouveau. Elle avait envie de ce sexe qu'elle tenait, mais en même temps, ce viol brutal et inhumain la comblait.

Hadj Ali se servait de la cravache comme d'un sexe, la retirant puis enfonçant brutalement la boule d'argent jusqu'au tréfonds du ventre de sa partenaire. Le sang tapait dans ses tempes. Il sentait qu'il allait jouir... Le mouvement de son poignet s'accéléra, le pommeau cognait de plus en plus fort. Angelina criait, sans qu'il sache si c'était la douleur ou l'excitation. Et puis, le sperme jaillit de lui, avec un plaisir si aigu qu'il eut l'impression de ne jamais en avoir éprouvé de semblable.

Ce fut plus fort que lui.

Quand il sentit la semence monter de ses reins, il enfonça la cravache de toutes ses forces, comme si c'était son propre sexe. Le pommeau rencontra une résistance, mais, arc-bouté, Hadj Ali poussa encore. Angelina hurla, d'une façon horrible, ses mains, lâchant le sexe en train d'éjaculer, se nouèrent autour du manche de la cravache, essayant de l'arracher de son corps.

Devenu fou furieux, Hadj Ali, secoué par son orgasme, se mit à enfoncer la cravache comme on donne des coups de poignard. Finalement, le manche disparut de trente centimètres et Angelina poussa un cri d'agonie, se tordit une dernière fois, puis demeura en chien de fusil, les mains crispées sur le manche, les yeux vitreux, secouée par les spasmes de l'agonie.

Le sang coulait le long de ses jambes, imprégnant le couvre-lit, tachant la belle jupe blanche.

Hagard, Hadj Ali se releva, se rajusta, jetant un dernier coup d'œil au cadavre. Le manche de la cravache émergeait des jambes disjointes comme un obscène serpent noir. Angelina ne bougeait plus.

Il se dit fugitivement qu'on pourrait peut-être la sauver. Le temps de se rajuster, il s'enfuit et courut jusqu'à sa voiture.

Au volant de sa Ferrari grise, il mit le cap sur Tutong, il avait besoin de rouler... A cette heure tardive, il n'y avait personne sur la route et il monta à près de 200... Le croisement avec la route côtière arrivait et il fut tenté de ne pas ralentir... Mais il n'était pas suicidaire. Il freina. La voiture se mit presque en travers et il négocia le virage. Il continua jusqu'à la mer et stoppa, descendant de voiture. La brise de la mer de Chine était presque fraîche et le vent dissipa le brouillard qui noyait son cerveau...

Appuyé à l'aile de sa Ferrari, il se mit à réfléchir. La mort d'Angelina allait déclencher un scandale, mais il pouvait s'en sortir.

Il restait la menace de l'agent de la CIA. S'il ne la bloquait pas, il était perdu.

L'ambassadeur des Etats-Unis attendait patiemment au bout du fil. Depuis le début de la matinée, il tentait d'obtenir un rendez-vous avec le Sultan. Il était déjà passé par le ministère des Affaires étrangères qui s'était déclaré d'accord sur le principe mais avait demandé qu'il s'arrange avec le Palais pour les détails techniques... Malko se trouvait en face de lui en train de boire une tasse de café pas assez sucré et tiède, essayant d'oublier la vision d'horreur qu'il avait découverte un peu plus tôt. Sur le chemin de l'ambassade, il avait voulu s'arrêter

pour prévenir Angelina qu'il avait enfin récupéré les photocopies des chèques. La porte de la maison de la jeune femme était ouverte. Une domestique venait de trouver le corps.

Interrogée, elle avait raconté que sa maîtresse était rentrée en même temps qu'un homme qui venait souvent. Le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali. Confirmation pour Malko qui n'ignorait pas que la jeune femme dînait avec lui.

Mais pourquoi l'avait-il tuée ?

Surtout de cette façon horrible. Cela ressemblait à une vengeance sexuelle. Il était ressorti de la villa, bouleversé, horrifié. Depuis la résidence de l'ambassadeur ils avaient été suivis par des hommes de Michael Hodges, qui n'avaient rien tenté.

Peut-être à cause des quatre « Marines » d'escorte. Et maintenant, Malko ne craignait plus d'être mis hors circuit : l'ambassadeur était en possession des preuves compromettant Hadj Ali.

L'ambassadeur, toujours au téléphone, lui adressa un signe discret.

— On va vous passer le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali, venait d'annoncer une voix suave.

Evidemment, tous les rendez-vous étaient pris par le Premier aide de camp du Palais... Quelques cliquetis et il entendit la voix jeune et claire de Hadj Ali. Très affable.

— Monsieur l'ambassadeur, que puis-je faire pour vous ?

— Pengiran, j'ai demandé une audience à Sa Majesté le Sultan de toute urgence, expliqua Walter Benson. Le ministre des Affaires étrangères m'a donné son accord, il me reste à arranger avec vous la date et l'heure.

— Parfait, Excellence, approuva le Brunéien. Sa Majesté le Sultan va partir en Europe, voulez-vous que nous fixions une date pour son retour ? Disons-le...

Le diplomate le coupa.

— Impossible, Pengiran. Je dois voir Son Altesse avant son départ. Il s'agit d'une affaire extrêmement importante et urgente.

— Puis-je vous demander de quoi il s'agit, afin que j'en avise Sa

Majesté ?

Le ton commençait à se tendre.

— Certainement, répliqua Walter Benson. J'ai de nouveaux éléments sur l'affaire des vingt millions de dollars. Je pense même l'avoir résolue.

Silence au bout du fil puis le Premier aide de camp remarqua d'une voix assez caustique

— Je ne sais pas si Sa Majesté a envie de discuter de ce problème tant que le principe du remboursement n'est pas accepté par vous. Sa Majesté a de nombreuses occupations.

— Je vous ai dit avoir de nouveaux éléments, fit sèchement l'ambassadeur des Etats-Unis. Précisément les chèques tirés par Sa Majesté qui montrent de toute évidence qui en est le bénéficiaire. Si je ne pouvais rencontrer Sa Majesté je me verrais obligé de les communiquer à Son Excellence le ministre des Affaires étrangères...

Autrement dit, le frère du Sultan. C'était tomber de Charrybe en Scyhla... Hadj Ali comprit que le baroud d'honneur était terminé. Il reprit son ton le plus mondain pour affirmer

— Je vais soumettre dans ce cas une demande d'audience à Sa Majesté pour demain. Je vous rappellerai dans la journée.

Il raccrocha, le cerveau en bouillie. L'étau se resserrait. Il ne lui restait plus qu'une carte désespérée à jouer : le chantage. Mais il n'avait plus une minute à perdre. Il appela sa secrétaire.

— Si Sa Majesté me réclame, dit-il, faites-lui savoir que j'ai dû me rendre à Jerudong pour une affaire urgente qui me prendra une heure environ.

A cette heure, le Sultan dormait encore dans son lit de cinq mètres sur cinq. Insomniaque, il se levait toujours tard, sauf les jours de réception officielle.

Il composa le numéro intérieur de la Special Branch et demanda Michael Hodges. Le Britannique s'y trouvait.

— Aucune nouvelle encore, annonça-t-il. Mes hommes surveillent l'ambassade américaine.

— Très bien, fit Hadj Ali, distraitement. Rejoignez-moi au garage, je vous emmène à Jerudong. Nous avons un problème à régler.

CHAPITRE XIX

Le gurmha de garde à l'entrée de la beach-house se dressa sur la chaussée devant la Ferrari grise qui venait de piler devant lui. Au garde-à-vous, il salua le Premier aide de camp qui en jaillissait. Ce dernier l'apostropha.

— Ouvrez cette barrière.

Le gurmha obéit aussitôt.

— Son Altesse le prince Mahmoud n'est pas ici...

— Je viens chercher Miss Brown, l'invitée de Son Altesse, pour la conduire au palais, fit le Premier aide de camp avec sécheresse.

Le gurmha courut au poste de garde et décrocha le téléphone intérieur. A force de négociations, Mandy avait réussi deux choses : que sa porte ne soit plus fermée à clef et qu'on installe un téléphone dans sa chambre.

— Datin, annonça-t-il respectueusement, préparez-vous. On vient vous chercher pour vous emmener au palais.

Mandy Brown, en petite culotte, resta la brosse à dents en l'air. Jamais Mahmoud ne l'appelait le matin. Elle se douta immédiatement de quelque chose d'anormal.

— Qui ?

— Le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali, Premier aide de camp de Sa Majesté le sultan Bolkihah... Avec M. Michael Hodges.

Il aurait débité ainsi des kilomètres de titres.

Mandy Brown sentit sa gorge se nouer. La présence de Michael Hodges ne lui disait rien qui vaille. Impossible de joindre Mahmoud, retranché dans son palais. Elle était livrée à elle-même. Brutalement ce

bungalow isolé lui parut un havre de sécurité inouï. Tout en gardant l'appareil, elle fit un prodigieux effort de réflexion et dit de sa voix la plus naturelle.

— Très bien, envoyez-moi une femme de chambre, j'ai une robe à repasser.

Elle raccrocha, arracha le fil du téléphone, enfila en un temps record un pantalon et un chemisier et se posta derrière la porte. Moins d'une minute plus tard, on frappa et le battant s'ouvrit sur une des Philippines du service. Celle-ci n'eut pas le temps de réaliser ce qui arrivait. Mandy Brown l'attrapa par ses longs cheveux, la projetant au milieu de la pièce. L'autre stupéfaite poussa un cri de souris, Mandy s'était déjà ruée dans le couloir, refermant derrière elle la Philippine était coincée. Pas de téléphone et la porte verrouillée.

En trente secondes, elle fut dans l'ancienne chambre de Peggy Mei-Ling, et décrocha le téléphone. Miracle, il y avait de la tonalité ! Et même un annuaire à côté. Fébrilement, elle composa le numéro du Sheraton.

Pas de Malko. Il avait quitté l'hôtel. Mandy Brown eut l'impression de recevoir une douche glaciale. Ce salaud l'avait laissée tomber. Il ne lui restait qu'un seul recours. Cette fois, elle composa le numéro de l'ambassade américaine. Dès qu'elle obtint une secrétaire, elle aboya dans le combiné

— Passez-moi l'ambassadeur et vite ! De la part de Mandy Brown.

L'attente de nouveau, puis une voix qu'elle connaissait bien.

— Mandy ! Où es-tu ?

— Malko !

Elle en aurait pleuré de joie.

— Ecoute, fit-elle, je ne sais pas ce qui se passe. Il y a ce type, tu sais Hadj Ali, il est à la grille de la beach-house et il vient soi-disant me chercher pour m'emmener au palais. Qu'est-ce que...

— N'y va pas ! s'exclama Malko.

En une fraction de seconde, il venait de comprendre le plan désespéré du Premier aide de camp. Kidnapper Mandy Brown pour l'échanger contre les preuves accablantes que Malko détenait contre lui. Et la

négociation ne se ferait sûrement pas dans la dentelle.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? supplia Mandy.

Ils sont là tous les deux, avec cette ordure de Michael Hodges, le type qui a sûrement bousillé la Chinoise...

Malko resta muet quelques secondes. Impossible de pénétrer dans la beach-house, il allait se faire tirer à vue par les gurkahs.

Il lui fallait un allié : le Sultan et son frère, c'était hors de question. Il n'existait qu'une seule possibilité.

— Enferme-toi, gagne du temps, dit-il, je vais venir. Surtout, ne les laisse pas t'emmener...

A peine eut-il raccroché qu'il se tourna vers l'ambassadeur.

— Sir, il faut que vous me rendiez la photocopie du chèque qui concerne le MI 6.

Le diplomate sursauta.

— J'en ai besoin. Pour tenter de sauver Mandy Brown. Il me faut une monnaie d'échange. Vite...

Son ton était presque menaçant. Sidéré, Walter Benson alla à son coffre, en sortit les documents et tendit à Malko le chèque qui l'intéressait.

— Je prends votre voiture, dit Malko.

Quand il eut les clefs dans la main, il sourit enfin.

— Souhaitez-moi bonne chance. S'il arrivait quelque chose, vous allez voir le Sultan. Avec les deux autres chèques, vous en avez assez pour confondre Hadj Ali.

— Que faites-vous ?

— Je vais rendre une visite d'amitié à M. Guy Hamilton.

Mandy Brown, arc-boutée contre la porte de Peggy, sentait le panneau trembler sous les coups d'épaule de Michael Hodges. D'ici, les gurkahs ne pouvaient pas entendre ses appels. Bizarrement, depuis quelques minutes, son téléphone n'avait plus de tonalité. Un coup plus sec. Le bois se fendit. Horrifiée, elle vit apparaître une main entre les échardes, qui descendait à tâtons vers la serrure pour tourner la clef...

Affolée, elle regarda autour d'elle, repéra un long coupe-papier et s'en empara. Sans réfléchir, presque les yeux fermés, elle abattit la lame sur la main en train de ramper...

Le hurlement du Britannique secoua les murs. Le poignard avait cloué sa main à la porte comme un papillon ! Le sang giclait, coulant le long du panneau. Mandy recula, terrifiée. S'il la prenait maintenant, il la tuait à coup sûr...

Déjà, des coups recommençaient à ébranler la porte. De sa main valide, le mercenaire britannique était en train de la défoncer pour se libérer. Quelques secondes plus tard, Michael Hodges arrachait de la main gauche le poignard clouant son autre main au bois, tournait la clef et débouchait dans la pièce.

Le mercenaire plaqua Mandy sur le sol. Ils roulèrent l'un sur l'autre, il prit le dessus, s'assit sur sa poitrine, lui mit sa main valide autour de la gorge et gronda.

— Laisse-toi faire ou je t'étrangle.

Il était en train de mettre sa menace à exécution... Mandy, les yeux hors de la tête, cessa de se débattre... Michael la força à se mettre debout et lui tordit aussitôt un bras derrière le dos.

Hadj Ali apparut à son tour.

— Tenez-la, lança Michael Hodges.

Il fonça dans la salle de bains et réapparut, la main droite enveloppée dans une serviette sanglante. Hadj Ali cria au mercenaire

— Allez chercher ma voiture.

Pas question de repasser devant les gurkahs en traînant de force Mandy Brown. Avec un regard de haine pour la jeune femme, le Britannique s'éloigna. Le Brunéien plaqua Mandy face contre le mur, lui tordant encore plus le bras. Il reprenait son souffle, échafaudant son plan. Une fois Mandy Brown sortie de la beach-house, il

l'emmènerait dans un endroit sûr où personne ne viendrait la chercher. Et il négocierait. Il ne disposait que de quelques heures. En fin de journée Mahmoud voudrait rendre visite à Mandy. Il fallait qu'elle soit de retour. Mandy tourna la tête. Leurs regards se croisèrent. Les yeux bleus de la jeune femme jetaient des éclairs, elle lui cracha au visage.

— Connard, tu es déjà mort !

Il la secoua aussitôt comme un prunier.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Se rendant compte qu'elle avait trop parlé, Mandy resta muette. Si le Brunéien apprenait qu'elle avait prévenu Malko, il était capable de la tuer sur place. Un vrombissement lui fit tourner la tête. La Ferrari grise arrivait, Michael Hodges au volant.

Hadj Ali la décolla du mur, un bras tordu derrière le dos. Le Britannique sortit, laissant la portière ouverte. Il n'avait que quelques mètres à parcourir. Mandy regarda autour d'elle.

Le gurkah le plus proche se trouvait à trois cents mètres et tournait dos. Une fois dans cette voiture, elle savait que rien ne la sauverait : elle en avait trop vu.

Michael Hodges venait sur elle, son poignard l'horizontale serré dans sa main gauche.

— Si tu fais un écart, petite salope, fit-il, je t'ouvre le ventre.

Son expression disait assez qu'il ne demandait cela. La gorge nouée, Mandy Brown se dirigea la Ferrari.

CHAPITRE XX

Guy Hamilton, les yeux à marée basse, contemplait Malko. A cette heure-là, il n'avait pas encore trop bu, mais l'alcool de la veille n'était pas éliminé... Chaque fois qu'il bougeait la tête, il avait l'impression qu'une boule de plomb se déplaçait et tapait contre la paroi de son crâne. En plus, il réprimait une vague nausée et mourait d'envie de se préparer un bon Johnny Walker avec un peu de soda et beaucoup de glace. Après ça irait mieux. Les paroles de son interlocuteur lui parvenaient comme dans un brouillard.

— Mr Hamilton, répéta Malko en brandissant le chèque récupéré chez l'ambassadeur des Etats-Unis, ce chèque prouve que vous êtes complice du meurtre de John Sanborn. Et que vous avez touché une partie des vingt millions de dollars détournés.

Le Britannique regarda le chèque comme s'il s'agissait d'un extra-terrestre.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

Malko le repoussa à l'intérieur de sa maison et le prit au collet. L'autre n'était pas rasé, sentait encore l'alcool, mais ses yeux commençaient à reprendre un peu de vie. Il tenta d'écarter Malko, et lança d'une voix plus ferme

— Je suis chez moi. You're invading my privacy... Go away.

Malko n'avait pas vraiment le temps de discuter.

Tranquillement, il sortit le Beretta 92 automatique récupéré chez l'ambassadeur, l'arma, faisant monter une balle dans le canon et en posa l'extrémité sous le menton de Guy Hamilton.

— Mr Hamilton, fit-il, je ne suis pas d'humeur à jouer. J'ai une offre à vous faire. A mon avis que vous ne pouvez pas refuser... Et je suis pressé. Il s'agit de la vie de Miss Brown.

— Je n'aime pas les menaces, protesta le Britannique.

Le canon bougea légèrement et Malko appuya sur la détente. La détonation fut assourdissante, un trou apparut dans le mur derrière la tête de Guy Hamilton et ce dernier eut un sursaut comme s'il avait été touché par une décharge électrique. L'âcre odeur de la cordite le fit éternuer. Malko appuya le canon encore chaud au même endroit.

— La prochaine vous emportera une partie du cerveau, précisa-t-il.

Lui qui abhorrait la violence était toujours obligé de se livrer à de regrettables extrémités pour se faire écouter... Les yeux mi-clos, le Britannique récupérait.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— C'est simple, dit Malko. Je vous remets ce chèque et vous avez ma parole que je ne le mentionnerai pas. En échange, vous venez avec moi à la beach-house du prince Mahmoud et vous m'aidez à arracher Mandy Brown à vos hommes.

Les secondes s'écoulèrent, interminables. Hamilton rouvrit les yeux et demanda d'une voix plus ferme

— Qui me dit que vous tiendrez votre parole ?

— Rien, fit Malko en le poussant dehors. Mais ça vous laisse au moins une chance.

L'autre hocha la tête, puis sans un mot, ouvrit un tiroir, y prit un vieux Webley qui semblait avoir fait la guerre des Boers, le glissa sous sa chemise ample et suivit Malko. Ce dernier aperçut la Rover avec une antenne de téléphone. Cela pouvait servir.

— Prenons votre voiture, dit-il.

Guy Hamilton ne protesta pas, se demandant comment tout cela allait finir. Malko dévala Jalan Tutong à tombeau ouvert, un œil sur sa montre. Avec Guy Hamilton, il pouvait passer tous les barrages. L'ancien chef de la Special Branch était respecté de tous et on savait qu'il voyait régulièrement le Sultan qui avait une grande confiance en lui. Mais que s'était-il passé avec Mandy entre-temps ? N'allait-il pas arriver trop tard ?

Au moment de monter dans la Ferrari grise, Mandy Brown se pencha brusquement vers le poignet de Hadj Ali. Ses canines s'enfoncèrent comme celles d'un fauve entre les tendons et elle serra les mâchoires à se faire éclater les os... Le Brunéien poussa un hurlement affreux, et lâcha les poignets de la jeune Américaine. Celle-ci, pour faire bonne mesure, lui expédia un coup de pied qui manqua ses parties vitales, mais lui fit néanmoins un mal de chien... Elle détalait déjà en direction de la grille...

Le gurkah qui la reçut dans ses bras faillit se trouver mal. Il n'avait jamais été en contact si étroit avec une créature de cet acabit. Sans souci de l'effet qu'elle lui causait, Mandy Brown glapit

— Call ! Prince Mahmoud, call! Prince Mahmoud!

Le sergent gurkah, affolé, surgit de sa guérite et vint aux nouvelles. Au garde-à-vous, il récita.

— Miss, le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali vient vous chercher pour vous conduire à lui.

Mandy Brown faillit lui sauter à la gorge.

— Il veut me tuer, beugla-t-elle, je ne veux pas bouger. Appelez Mahmoud.

Hadj Ali arrivait, grimaçant encore de douleur, la Ferrari à petite allure derrière lui, conduite par Michael Hodges. Il interpella le sergent d'une voix sèche.

— Cette femme est folle, aidez-moi à la faire entrer dans cette voiture.

Le sergent gurkah regarda alternativement Hadj Ali et Mandy Brown.

Pour lui c'était une situation de folie absolue. A qui obéir ? Certes le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali était une des plus hautes autorités du Palais, mais il savait la jeune femme sous la protection du prince Mahmoud. Mandy Brown lui évita de prendre une décision. Comme un trait, elle fila dans le poste de garde, claqua la porte et s'y enferma !

Le ministre des Affaires étrangères semblait consterné devant l'insistance de l'ambassadeur des Etats-Unis à lui affirmer que le propre Premier aide de camp du sultan Bolkiah était impliqué dans le détournement des vingt millions de dollars. Lui qui avait voyagé savait qu'on ne bravait pas impunément les Américains et se sentait fort embarrassé.

— Excellence, dit-il, je vais appeler mon frère immédiatement.

L'ambassadeur demeura au bout du fil. Trois minutes plus tard, le ministre lui annonçait

Sa Majesté le Sultan vient de convoquer le Pengiran Al Mutadee Hadj Ali au palais. Il souhaite une confrontation avec vous afin de vider cet abcès...

Mandy Brown tentait furieusement d'atteindre son amant princier mais le standard du palais de Mahmoud n'arrivait pas à le joindre. Dehors, c'était le statu quo. Le sergent gurkah et Hadj Ali se faisaient face, ne sachant pas très bien l'un et l'autre la conduite à tenir.

Soudain, le téléphone de la Ferrari se mit à sonner et Michael Hodges répondit. Il pencha la tête par la portière, hélant Hadj Ali.

— Pengiran, une communication pour vous.

Hadj Ali prit l'appareil. En reconnaissant la voix douce du sultan Bolkiaah, il se sentit liquéfié. Le souverain ne lui dit pourtant que quelques mots, très poliment.

— Pengiran, je vous attends dans mon bureau le plus vite possible. L'ambassadeur des Etats-Unis sera là également.

Al Mutadee Hadj Ali bredouilla une réponse inintelligible et raccrocha. Le sang s'était retiré de son visage. Michael Hodges l'interrogea.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Le Sultan veut me voir avec Walter Benson. Ce salaud va lui apporter les chèques.

C'était trop tard pour faire chanter l'agent de la CIA. Il se sentait vidé, le cerveau en compote, physiquement malade.

Machinalement, il passa une main dans ses cheveux noirs. Défait. Michael Hodges l'observait.

— Il faut filer, dit le Britannique. Prendre une Range et passer par Limbang.

Le Brunéien tourna vers lui un regard affolé. Il n'arrivait pas à se décider à tout abandonner. Sachant pourtant que c'était la seule solution. Michael Hodges fit d'une voix brutale

— Arrêtez de faire l'enfant. Moi, je n'ai pas envie d'aller en prison pour des années. Vous avez de l'argent à l'extérieur. Vous vous en sortirez. Et puis dans quelque temps, le Sultan vous pardonnera.

Ils étaient tellement absorbés dans leur conversation qu'ils ne virent pas la porte du poste de garde s'écarter. Mandy Brown fila en courant vers le parking derrière la maison. Elle ouvrit la portière de la première des voitures, une Ferrari Testa Rossa rouge. Se penchant, elle vit que les clefs se trouvaient sur le contact. Le temps de se glisser à l'intérieur, elle lançait le moteur.

Al Mutadee Hadj Ali vit passer un éclair rouge dans un vrombissement

d'enfer. La Ferrari pulvérisa la barrière et disparut dans le parc de Jerudong.

Mandy Brown, au volant, hurlait toute seule de joie. Elle avait retrouvé la liberté. Toute seule comme une grande.

Al Mutadee Hadj Ali n'avait même pas réagi en voyant Mandy Brown s'enfuir. Il était dépassé. Michael Hodges s'agita sur son siège, mal à l'aise.

— Filons, dit-il. Il n'y a plus de temps à perdre. A contrecœur, le Brunéien passa une vitesse et la Ferrari grise s'ébranla devant les gurkahs médusés qui n'en avaient jamais vu autant en une seule matinée. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot tandis qu'ils traversaient le terrain de golf, créé au cas où le sultan Bolkiah s'éveillerait un matin avec une grosse envie de se livrer à ce sport... Michael Hodges dit d'une voix égale :

— Où est votre passeport ?

— Chez moi.

— Il faut passer le prendre.

— Et le vôtre ?

— Je l'ai sur moi.

Prudent.

Le téléphone de la voiture sonna soudain. Al Mutadee Hadj Ali le regarda comme si c'était un cobra.

— Décrochez, bon sang, gronda Michael Hodges.

La circulation dans Bandar Sen Begawan était anormalement lente. Malko trépignait. Il lança à Guy Hamilton

— Appelez Hadj Ali dans sa voiture. Il y est peut-être.

Le Britannique ne discuta même pas. Il semblait ailleurs depuis l'irruption de Malko dans sa villa. A peine le numéro fut-il composé qu'on décrocha. Malko brancha le haut-parleur pour surveiller la conversation.

— C'est Guy, fit Hamilton. Où êtes-vous ? Que se passe-t-il ?

— Guy ! Je suis encore à Jerudong, mais le Sultan m'a convoqué. Je devrais déjà être en route, mais...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? insista Guy Hamilton.

— Je file, fit le Brunéien d'une voix cassée. Vous savez bien que c'est foutu. Je n'ai pas envie de passer ma vie en prison. A l'extérieur je m'en sortirai.

— Et moi ?

Guy Hamilton en avait des larmes dans la voix.

— Faites comme moi, conseilla Al Mutadee Hadj Ali. Retrouvons-nous à Singapour, dans quelques jours. Vous savez où.

— Mais vous vous rendez compte... pleurnicha Guy Hamilton.

— Ecoutez, fit le Premier aide de camp, je prends la route de Tutong maintenant. Michael est avec moi. Si vous voulez, retrouvons-nous devant le Sheraton dans une demi-heure. Je vous emmène.

Il raccrocha aussitôt pour couper court aux jérémiades du Britannique. Souhaitant qu'il ne vienne pas.

Dégagée de la circulation de Bandar Sen Begawan, la voiture fonçait sur la route de Tutong, en direction de Jerudong Park. Après avoir raccroché, le Britannique se tourna vers Malko

— Vous avez entendu ! Votre amie Mandy Brown ne semble plus en danger.

— Je préfère m'assurer qu'ils ne l'ont pas déjà tuée, fit Malko, appelez la beach-house.

Il composa le numéro et demanda

— Que voulez-vous ?

— Parler à Mandy Brown.

Cela sonnait. Le Britannique décrocha et s'adressa à son interlocuteur en malais. Mettant la main sur l'écouteur, il dit

— Elle s'est échappée avant le départ de Hadj Ali ! Au volant d'une des voitures du prince Mahmoud, une Ferrari rouge. Nous allons bientôt la voir. Il n'y a qu'une route.

Malko réfléchit rapidement. Lui fonçait vers Jerudong et, en face, Mandy Brown et Al Mutadee Hadj Ali venaient vers eux. Le Premier aide de camp n'avait aucunement l'intention de se rendre à la convocation de son souverain. Une fois à Singapour, il s'en sortirait très bien.

John Sanborn, Katherine, Lim Soon, Peggy Mei-Ling passaient aux profits et pertes... Cette idée le faisait grimper aux murs. Il chercha et sa fabuleuse mémoire lui apporta soudain l'ébauche d'une solution. Sur la route étroite menant à Tutong et à Jerudong, l'étroitesse de la chaussée rendait les dépassements difficiles. Dix kilomètres après la sortie de la ville, il aperçut ce qu'il avait déjà repéré à un de ses précédents passages. Un chantier de construction de station-service. Un énorme camion-benne déchargeait de la terre autour de la construction.

— Nous allons nous arrêter, décréta Malko.

Le véhicule fit un écart et ils stoppèrent à côté du camion. Malko sauta à terre et ordonna

— Utilisez votre autorité. J'ai besoin de ce camion, dites au chauffeur que nous le réquisitionnons.

— Mais...

— Faites ce que je vous dis. Sinon, notre deal ne tient plus. Et vite.

Pendant que Guy Hamilton se dirigeait vers le camion, Malko se posta au bord de la route, scrutant les véhicules qui arrivaient en sens inverse. Il n'eut pas longtemps à attendre. Une Ferrari rouge Testa Rossa, au ras du sol, surgit d'un virage, roulant à tombeau ouvert ! Malko se précipita au milieu de la chaussée, agitant les bras.

La Testa Rossa pila à dix centimètres de lui et Mandy Brown en jaillit comme une fusée. Avec un hurlement de joie, elle se jeta dans les bras de Malko.

— Dans quel merdier tu m'as fourrée ! s'exclama-t-elle. J'ai cru devenir dingue ! Tu as vu Hadj Ali ? Il a essayé de me tuer !

— N'aie pas peur et viens ! dit Malko.

Laissant la Ferrari rouge sur le bas-côté, ils coururent jusqu'au camion où le chauffeur malais fixait Guy Hamilton avec stupéfaction. Le moteur tournait et la cabine était vide. Malko lança à Guy Hamilton :

— Montez, je conduis.

Il se mit au volant. Mandy Brown regardait, médusée.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-elle. Tu as disjoncté, toi aussi ?

— Je t'expliquerai plus tard, dit Malko, reprends ta voiture et suis ce camion, nous repartons vers Jerudong.

Déjà il passait la première et le monstre s'ébranla lentement.

— Mais enfin, que voulez-vous faire avec ce camion ? demanda Guy Hamilton.

— Vous allez voir, dit Malko.

Les cocotiers et la jungle défilaient à toute vitesse de chaque côté de la route. Hadj Ali ne voulait pas arriver trop en retard à la convocation de son souverain... Accroché à son volant, il jouait du klaxon et des phares. Dès que les conducteurs venant d'en face l'apercevaient, ils se jetaient sur le bas-côté pour laisser la route libre à la Ferrari grise, symbole du pouvoir. Hadj Ali en profitait encore plus que d'habitude. C'était la dernière fois qu'il se sentait tout-puissant.

Il négocia un virage qui débouchait sur une longue ligne droite. Une occasion de passer la cinquième.

Sous l'impulsion des 360 chevaux, la Ferrari bondit en avant encore plus vite, collée à la route, rugissant comme un fauve. Une Rover s'écarta précipitamment, mordant sur le fossé. La route était dégagée à part un camion arrivant en face. Presque au milieu de la chaussée... Machinalement, Hadj Ali envoya un appel de phares et écrasa le klaxon, se déportant légèrement pour passer sans problème. Il lui restait une centaine de mètres. Son cerveau mit plusieurs fractions de seconde à réaliser que le camion ne changeait pas sa course.

Avec rage, le Premier aide de camp fit de nouveau un appel de phares.

La distance diminuait à toute vitesse.

Le camion fit enfin un écart, mais sur sa gauche, au lieu de se ranger, bloquant toute la chaussée ! Michael Hodges sembla grimper le long de son siège les bras arc-boutés contre le tableau avant. Aucun son ne sortit de sa bouche.

Hadj Ali fut si stupéfait qu'il vit arriver la mort sans réagir. Il hurlait encore, les mains soudées à son volant, quand l'avant de la Ferrari grise s'écrasa contre l'énorme pare-chocs du mastodonte. En quelques secondes, il n'y eut plus qu'un amas de ferrailles accroché à l'avant du monstre. La Ferrari glissa sur le côté, se transformant immédiatement en une énorme boule de flammes.

Ce qui restait de la Ferrari bascula dans le fossé avant d'exploser, emprisonnant les deux cadavres.

Le camion continua sur une centaine de mètres et stoppa. A part sa calandre et le pare-chocs tordu, il n'avait rien.

Malko ouvrit la portière et, avant de sauter à terre, lança à Guy Hamilton

— J'espère qu'on ne vous fera pas porter la responsabilité de cet

accident.

Il courut jusqu'à la Ferrari rouge de Mandy Brown. La jeune femme était livide.

— J'ai envie de dégueuler, fit-elle d'une voix blanche, tandis qu'elle effectuait un demi-tour. Tu l'as vraiment fait exprès ?

— Oui, fit Malko, collé à son siège par l'accélération.

Ils passèrent près de la carcasse de la Ferrari grise et une odeur de caoutchouc et de chair brûlée envahit leur habitacle. Mandy eut une sorte de hoquet et vomit par la glace baissée.

Malko n'éprouvait rien qu'une grande paix intérieure. Les comptes étaient réglés. *Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée, disent les Saintes Ecritures.*

- [1] Directeur de la police
- [2] Village
- [3] Maisons
- [4] Vous êtes embourbé ?
- [5] Services spéciaux anglais
- [6] Visa pour Cuba. SAS n°93
- [7] Les anglais
- [8] Combattant luttant contre le régime sandiniste du Nicaragua
- [9] Brunei Gouvernement
- [10] Pourri
- [11] Altesse
- [12] Trou du cul
- [13] Conseil d'administration
- [14] Allons-y. La police
- [15] La glace, vous aimez ?
- [16] Seigneur, Monsieur.
- [17] Etranger
- [18] Sarbacane
- [19] Entremetteur
- [20] Mouton noir
- [21] Maisons traditionnelles en bois, abritant toute la population d'un village

- [22] Arme blanche caractéristique de l'Indonésie et de la Malaisie
- [23] Votre histoire ne tient pas.
- [24] La veuve de l'Ayatollah
- [25] Faire-valoir
- [26] Environ 25 centimètres
- [27] Elles ne partent pas.
- [28] Camionneur
- [29] Ce vieux type.
- [30] Bateau rapide à fond plat.
- [31] Bougnoule